

Porsef. XVI N^o 35-

Die Beurteilung der Deutschen in der französischen Literatur des Mittelalters mit besonderer Berücksichtigung der Volksepen.

Inaugural-Dissertation
zur Erlangung der Doktorwürde
der hohen philosophischen Fakultät
der
Westfälischen Wilhelms-Universität Münster
vorgelegt von
Karl Ludwig Zimmermann
aus
Cirey-sur-Blaise.

Münster 1910.

Die Beurteilung der Deutschen in der französischen Literatur des Mittelalters mit besonderer Berücksichtigung der Volksepen.

Inaugural-Dissertation
zur Erlangung der Doktorwürde
der hohen philosophischen Fakultät
der
Westfälischen Wilhelms-Universität Münster
vorgelegt von

Karl Ludwig Zimmermann

aus

Cirey-sur-Blaise.

Münster 1910.

Dekan: Professor Dr. Jostes.

Referent: Geh. Regierungsrat Professor Dr. Andresen.

Sonderabdruck aus den „Romanischen Forschungen“, XXIX Band, 1. Heft.
Herausgegeben von Karl Vollmöller in Dresden. Verlag von Fr. Junge in
Erlangen.

Meinen Eltern und meiner Schwester

in Liebe und Dankbarkeit gewidmet.

Inhalt.

Bibliographie.

	Seite
1. Texte	VII
2. Literatur	XI

Erstes Kapitel.

1. Einleitung	1
2. Die Bedeutung der altfranzösischen Literaturgattungen für die vorliegende Arbeit	2
3. Die Bezeichnungen für die Deutschen in der altfranzösischen Literatur	4

Zweites Kapitel.

Günstige Urteile.

1. Bedeutende Rolle der Deutschen in den Volksepen	9
2. Lob der Deutschen wegen einer Reihe von Tugenden	13
3. Günstige Charakteristik hervorragender deutscher Persönlichkeiten	23

Drittes Kapitel.

Ungünstige Urteile.

1. Im Allgemeinen.	
a) Ungünstige Beurteilung der heidnischen Germanen wegen ihres Unglaubens	36
b) Tadel der Deutschen wegen einer Reihe von Untugenden	47
c) Ungünstige Beurteilung der Deutschen aus leidenschaftlichem Hass	63
2. Im Besonderen.	
a) Abfällige Äusserungen über die deutschen Fürsten	68
b) Abfällige Äusserungen über das deutsche Reich	74

Viertes Kapitel.

1. Zusammenfassung	77
2. Gründe für die günstige Beurteilung der Deutschen	80
3. Gründe für ihre ungünstige Beurteilung	85

Bibliographie.

1. Verzeichnis der altfranzösischen Texte und der zur Verweisung verwendeten Abkürzungen.

- Aiol = Aiol . . . p. p.¹⁾ J. Normand et G. Raynaud, Paris 1877 (Société des anciens textes français).
- Alisc. = Aliscans . . . p. p. F. Guessard et A. de Montaiglon, Paris 1870 (Les anciens poètes de la France).
- Amis = Amis et Amiles Jourdain de Blaivies . . . hsgg. von K. Hofmann, 2. Auflage, Erlangen 1882.
- Anc. thé. = Ancien théâtre français . . . p. Viollet le Duc, Paris 1854.
- Ans. Car. = Anseïs von Karthago . . . hsgg. von J. Alton, Tübingen 1892 (Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart CXCIV).
- Ant. = La chanson d'Antioche, composée au commencement du XII^e siècle par le pèlerin Richard, renouvelée sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douay . . . p. p. P. Paris, Paris 1848 (Romans des douze pairs de France), 2 vols.
- Aq. = Le roman d'Aquin ou la Conquête de la Bretagne par le roy Charlemaigne . . . p. p. F. Joüon des Longrais, Nantes 1880 (Société des Bibliophiles bretons).
- Aub. Ke. = Romvart. Beiträge zur Kunde mittelalterlicher Dichtung . . ., hsgg. von A. Keller, Mannheim und Paris 1844, S. 203—243.
- Aub. Ta. = Le roman d'Aubery le Bourgoing . . . ed. P. Tarbé, Reims 1849 (Collection des poètes de Champagne antérieurs au XVI^e siècle).
- Aub. To. = Mitteilungen aus altfranzösischen Handschriften, von A. Tobler, I. Aus der Chanson de geste von Auberi . . ., Leipzig 1870.
- Aye = Aye d'Avignon . . . p. p. F. Guessard et P. Meyer, Paris 1861 (Les anciens poètes de la France).
- Aym. Narb. = Aymeri de Narbonne . . . p. p. L. Demaison, Paris 1887 (Société des anciens textes français), 2 vols.
- Basin = Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI par Thomas Basin, évêque de Lisieux . . . p. p. J. Quicherat, Paris 1855—1859 (Société de l'histoire de France), 4 vols.
- Baud. Seb. = Li Romans de Bauduin de Sebourg, . . . Valenciennes 1841, 2 vols.
- Ben. = Chronique des ducs de Normandie par Benoît, . . . p. p. F. Michel, Paris 1836, 3 vols.

1) p. p. = publié(e) par.

VIII

- Berte = Li Roumans de Berte aus grans pies, par Adenes li Rois . . . p. p. A. Scheler, Bruxelles 1874.
- Boeve = Der anglonormannische Boeve de Haumtone, . . . hsgg. von A. Stimming, Halle 1899 (Bibliotheca Normannica).
- Brut = Le Roman de Brut par Wace . . . p. p. Le Roux de Lincy, Rouen 1836, 1838, 2 vols.
- Chans. = Chansons du XV^e siècle . . . p. p. G. Paris, . . . Paris 1875 (Société des anciens textes français).
- Chans. Art. = Chansons et Dits artésiens du XIII^e siècle . . . p. A. Jeanroy et Henri Guy, Bordeaux 1898 (Bibliothèque des universités du midi).
- Chants hist. = Recueil de Chants historiques français depuis le XII^e jusqu'au XVIII^e siècle par Leroux de Lincy, Paris 1841/2.
- Chet. = Épisode des Chetifs im Anhang von: La chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon II par C. Hippeau, Paris 1877.
- Chev. Cyg. = La Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon, . . . p. p. C. Hippeau I Paris 1884.
- Chip. = Les Gestes des Chiprois. Recueil de chroniques françaises . . . (Philippe de Navarre et Gérard de Monréal) . . . par G. Raynaud, Genève 1887 (Société de l'Orient latin, Série historique, V).
- Chr. Piz. = Le livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V par Christine de Pizan (Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, . . . par M. Petitot V, S. 200—436, VI, S. 1—146), Paris 1824.
- Chro. Norm. = Chronique Normande du XIV^e siècle, par A. et E. Molinier o. J.
- Chro. Val. = Chronique des quatre premiers Valois (1327—1393) . . . p. p. S. Luce, Paris 1862 (Société de l'histoire de France).
- Clariss. = Li Romans de Claris et Laris . . . hsgg. von J. Alton (Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart CLXVIII), Tübingen 1884.
- Cleom. = Li Roumans de Cleomades par Adenes li Rois . . . p. p. A. van Hasselt, Bruxelles 1865.
- Clig. = Christian von Troyes Cligès . . . hsgg. von W. Foerster Halle a. S. 1888 (Romanische Bibliothek).
- Com. = Les Memoires de Messire Ph. de Commines sur les faicts et gestes de Louys XI et de Charles VIII son fils . . . p. p. Langlet-Dufresnoy (Société de l'histoire de France) Paris o. J.
- Cour. = Le Couronnement de Louis . . . par E. Langlois, Paris 1888 (Société des anciens textes français).
- Desch. = Oeuvres complètes d'Eustache Deschamps . . . p. p. Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud, Paris 1878—1894 (Société des anciens textes français) 11 vols.
- Doon Mai. = Doon de Maïence . . . p. p. A. Pey, Paris 1859 (Les anciens poètes de la France).
- Doon Nant. = La Chanson de Doon de Nantueil . . . p. p. P. Meyer (Romania XIII, 1884, S. 1—26).
- Enf. Og. = Les Enfances Ogier par Adenes li Rois . . . p. p. A. Scheler, Bruxelles 1874.
- Eng. Monst. = La Chronique d'Enguerran de Monstrelet p. p. L. Douët-d'Arcq. Paris 1857—1860 (Société de l'histoire de France) 6 vols.
- Esclar. = Esclarmonde, Clarisse et Florent, Yde et Olive . . . (Ausg. und Abhandl. aus dem Gebiete der rom. Phil. LXXXIII S. 93—126), Marburg 1889.

- Floov. = Floovant . . . p. p. J. Guessard et H. Michelant, Paris 1859 (Les anciens poètes de la France).
- Foulque = Le Roman de Foulque de Candie, par Herbert le Duc de Dammartin, Reims 1860 (Collection des poètes de Champagne).
- Froiss. = Les Chroniques de Sire Jean Froissart . . . par J. A. C. Buchon, Paris 1853, 3 vols.
- Gal. = Galiens li Restorés . . . hsgg. von E. Stengel, Marburg 1890 (Ausg. und Abhandl. aus dem Gebiete der roman. Philologie LXXXIV).
- Galer. = Le Roman de Galerent . . . par le Trouvère Renaut . . . p. p. A. Boucherie, Montpellier et Paris 1888.
- Gar. Loh. = Li Romans de Garin le Loherain . . . Paris 1833—1835 (Romans des douze pairs de France) 2 vols.
- Gauf. = Gaufrey . . . par F. Guessard et P. Chabaille, Paris 1859 (Les anciens poètes de la France).
- Gayd. = Gaydon . . . par F. Guessard et S. Luce, Paris 1862 (Les anciens poètes de la France).
- Ger. Nev. = Roman de la violette ou de Gerard de Nevers, . . . p. Girbert de Montreuil, . . . p. p. Fr. Michel, Paris 1834.
- Gill. Muis. = Poésies de Gillion Muisis . . . p. p. Kervyn de Lettenhove, Paris 1882, 2 vols.
- Gir. = Girart de Roussillon. Chanson de geste traduite pour la première fois par P. Meyer, Paris 1884.
- Gir. Rouss. = Le roman en vers de . . . Girart de Rossillon . . . p. p. Mignard, Paris et Dijon 1858.
- Girb. = Chanson de Girbert de Metz (Rom. Stud. I S. 441—552) 1875.
- Godef. = La Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon p. p. C. Hippeau, II, Paris 1877.
- Gui Bour. = Gui de Bourgogne . . . par F. Guessard et H. Michelant, Paris 1859 (Les anciens poètes de la France).
- Gui Nant. = Gui de Nantueil . . . p. p. P. Meyer, Paris 1861 (Les anciens poètes de la France).
- Guill. Dole = Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole par G. Servois, Paris 1893.
- Guill. Pal. = Guillaume de Palerne p. . . . p. H. Michelant, Paris 1876 (Société des anciens textes français).
- Guiot = Bible de Guiot de Provins (San Martes Parzivalstudien) 1861.
- Hist. Norm. = L'ystoire de li Normant, et la Chronique de Robert Viscart, par Aimé, Moine du Mont-Cassin, p. p. . . . Champollion-Figeac, Paris 1835 (Société de l'histoire de France).
- Huon = Huon de Bordeaux . . . par F. Guessard et C. Grandmaison, Paris 1860 (Les anciens poètes de la France).
- Jer. = La Conquête de Jérusalem, . . . par le pèlerin Richard, renouvelée par Graindor de Douai . . . p. p. C. Hippeau, Paris 1868.
- Join. = Histoire de Saint Louis par Jean Sire de Joinville . . . p. p. Natalis de Wailly, Paris 1868 (Société de l'histoire de France).
- Ler. Prov. = Le Livre des Proverbes français . . . p. p. Le Roux de Lincy, Paris 1859, 2 vols.
- Math. Esc. = Chronique de Mathieu d'Escouchy . . . p. p. G. du Fresne de Beaucourt, Paris 1863 (Société de l'histoire de France) 3 vols.

- Maug. = Maugis d'Aigremont . . . par F. Castets (Revue des langues romanes XXXVI, S. 5—259) 1892.
- Monl. = Commentaires et Lettres de Blaise de Monluc, maréchal de France . . . par A. de Ruble, Paris 1864 (Société de l'histoire de France) 5 vols.
- Mont. Poés. = Recueil de Poésies françaises des XVe et XVIe siècles . . . par Anatole de Montaiglon, Paris o. J.
- Mort Gar. = La Mort de Garin le Loherain . . . par Édélestand du Ménil, Paris 1846 (Romans des douze pairs de France).
- Narb. = Les Narbonnais . . . par H. Suchier, Paris 1898 (Société des anciens textes français) 2 vols.
- Nouv. franç. = Nouvelles françaises en prose du XIIIe siècle . . . par L. Moland et C. d'Héricault, Paris 1856 (Bibliothèque Elzévirienne, VI, 12).
- Nymes = Li Charrois de Nymes von W. J. A. Jouckbloet in: Guillaume d'Orange . . . I, S. 73—111, Haag 1854.
- O. = Otinel . . . par F. Guessard et H. Michelant, Paris 1859 (Les anciens poètes de la France).
- Octav. = Octavian . . . hsgg. von K. Vollmöller, Heilbronn 1883 (Altfranz. Bibliothek III).
- Ogier = La Chevalerie Ogier de Danemarche par Raimbert de Paris, Paris 1842 (Roman des douze pairs de France).
- Orson = Orson de Beauvais, . . . par G. Paris, Paris 1899 (Société des anciens textes français).
- Pamp. = Altfranzösische Gedichte aus venezianischen Handschriften, hsgg. von A. Mussafia: I. La Prise de Pampelune, Wien 1864.
- Part. = Partonopeus de Blois . . . par G.-A. Crapelet, Paris 1834, 2 vols.
- Raoul = Raoul de Cambrai . . . par P. Meyer et A. Longnon, Paris 1882 (Société des anciens textes français).
- Ren. Mont. = Renaus de Montauban oder die Haimonskinder, . . . von H. Michelant, Stuttgart 1862 (Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart LXVII).
- Rich. = Richer, Histoire de son temps . . . par G.-H. Pertz . . . et J. Guadet, Paris 1845 (Société de l'histoire de France) 2 vols.
- Riote = Neue Versionen der Riote du Monde von J. Ulrich (Zeitschrift für romanische Philologie XXIV, S. 112—120) 1900.
- Rol. = Das altfranzösische Rolandslied . . . hsgg. von E. Stengel, Leipzig 1900.
- Rou = Maistre Wace's Roman de Rou et des ducs de Normandie . . . hsgg. von H. Andresen, Heilbronn 1877—1879, 2 Bde.
- Ruteb. = Oeuvres complètes de Rutebeuf . . . par A. Jubinal, Paris 1839, 2 Bde.
- Sax. = Jean Bodels Saxenlied . . . von F. Menzel und E. Stengel, Marburg 1909 (Ausg. und Abhandl. aus dem Gebiete der rom. Phil. XCIX und C).
- Sone = Sone von Nansay . . . hsgg. von M. Goldschmidt, Tübingen 1899 (Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart CCXVI).
- Sug. = Œuvres complètes de Suger . . . p. p. A. Lecoq de la Marche, Paris 1867 (Société de l'histoire de France).
- Thieb. Bar = Thiebaus de Bar von Steffens (Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen XCVIII, S. 353 ff.).
- Trouv. Camb. = Les Trouvères Cambrésiens . . . p. A. Dinaux, Paris 1837.
- Trouv. nord = Trouvères, Jongleurs et Ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique . . . p. A. Dinaux, Brüssel 1863.

- Villeh. = Geoffroi de Ville-Hardouin. Conquête de Constantinople, avec la continuation de Henri de Valenciennes . . . p. Natalis de Wailly, Paris 1882.
- Vœux Ep. = Vœux de l'espervier von Wolfram und Bonnardot (Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte, VI, 1895, S. 177 ff.).
- Watr. = Dits de Watrquet de Couvin . . . hsgg. von Scheler, Brüssel 1868.
- Wav. = Anchiennes Croniques d'Engleterre par Jehan de Wavrin, Seigneur du Forestel . . . p. Mlle Dupont (Société de l'histoire de France) Paris 1858, 3 vols.
- Yde = Yde et Olive, vgl. Esclar.
- Ysengr. = Ysengrimus . . . hsgg. v. E. Voigt, Halle a. S. 1884.

2. Verzeichnis der wichtigsten Werke aus der einschlägigen Literatur.

- Bartsch, K., Die Formen des geselligen Lebens im Mittelalter, Freiburg i. B. und Tübingen 1883 (Gesammelte Vorträge und Aufsätze S. 221—249).
- Chélar, R., La civilisation française dans le développement de l'Allemagne (Moyen Âge), Paris 1900 (Société du Mercure de France).
- Gautier, L., L'enfance d'un baron, Paris 1882 (Revue des questions historiques, XXXII, S. 396—463).
- L'idée politique dans les chansons de geste, Paris 1869 (Revue des questions historiques, VII, S. 79—114).
 - La Chevalerie d'après les textes poétiques du moyen âge, Paris 1867 (Revue des questions historiques III S. 345—382).
 - Les Épopées françaises. 2. Aufl. Paris 1878.
- Godefroi, F., Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle, Paris 1880—1902, 10 vols.
- Golther, W., Geschichte der deutschen Literatur. I. Teil. Stuttgart o. J.
- Gröber, G., Grundriss der Romanischen Philologie II¹, Strassburg 1902.
- Küffner, G. M., Die Deutschen im Sprichwort. Diss., Heidelberg 1899.
- La Curne de Sainte-Palaye, Dictionnaire historique de l'ancien langage françois ou glossaire de la langue françoise depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV. Niort o. J. 10 vols.
- Langlois, Ch.-V., Les Anglais du Moyen Âge d'après les sources françaises, Paris 1893 (Revue historique LII, S. 298—315).
- E., Table des noms propres de toute nature comprise dans les chansons de geste imprimées . . ., Paris 1904.
- Lavis, E. u. Rambaud, A., Histoire générale du IV^e siècle à nos jours . . . Band I und II. Paris 1892.
- Lenient, C., La Satire en France au moyen âge, Paris 1893.
- Leroux, A., Essai sur les Antécédents historiques de la question allemande, Paris 1886.
- La Royauté française et le Saint Empire romain au moyen âge, Paris, Mai-August 1892 (Revue historique S. 241—288).

- Leroux, A., *Nouvelles Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1378 à 1461*, Paris 1892.
- *Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études), Paris 1882.
- Loserth, J., *Geschichte des späteren Mittelalters von 1197—1492*, München-Berlin 1903 (Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte von Below-Meinecke, Abteilung 2).
- Paris, G., *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris 1865.
- *La littérature française au moyen âge (XI^e—XIV^e siècle)*. 3. Aufl. Paris 1905.
- Rambaud, A., *Histoire de la civilisation française*, Paris 1906—1907, 2 vols.
- Rossel, V., *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris 1897.
- Suchier, H., und Birch-Hirschfeld, A., *Geschichte der französischen Literatur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart*. Leipzig und Wien 1900.
- Seibt, W., *Einfluss des französischen Rittertums und des Amadis von Gallien auf die deutsche Kultur*. Programm der Adlerfluchtschule, Frankfurt a. M. 1886.
- Steinhausen, G., *Die Deutschen im Urteile des Auslandes*, Berlin 1909—1910 (Deutsche Rundschau, 36. Jahrgang, 3. Heft S. 434—452 und 4. Heft S. 55—71).
- Süpfle, Th., *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der literarischen Einwirkung*, Gotha 1886 bis 1890, 2 Bde.
- Vigener, J., *Bezeichnungen für Volk und Land der Deutschen vom 10. bis zum 13. Jahrhundert*. Heidelberg 1901.
- Wackernagel, W., *Altfranzösische Lieder und Leiche . . .* Basel 1846.
- *Geschichte der deutschen Literatur*. 2. Aufl., Basel 1879, 1894, 2 Bde.
- Wittenberg, F., *Die Hohenstaufen im Munde der Troubadours*, Diss., Münster i. W. 1908.
-

Erstes Kapitel.

1. Einleitung.

Dem Blicke eines aufmerksamen Beobachters kann es nicht entgehen, dass die Bestrebungen, zwischen Deutschland und Frankreich eine Verständigung anzubahnen, nur langsame Fortschritte machen.

Diese Erscheinung erklärt sich aus der Verschiedenheit der Charaktere der beiden Völker, aus politischen und wirtschaftlichen Verstimmungen und Verwicklungen, endlich aus dem Umstande, dass ein nicht geringer Teil des deutschen wie des französischen Volkes in alten Vorurteilen befangen ist. Diesseits wie jenseits der Vogesen treibt das Gespenst der Erbfeindschaft noch sein Unwesen und verhindert eine den geschichtlichen Tatsachen gerecht werdende Beurteilung des Nachbarvolkes. Man ist — wie nicht selten im Leben des Einzelmenschen — mehr dazu geneigt, die Fehler des lieben Nachbarn zu brandmarken als seine Vorzüge anzuerkennen; man liebt es, ihn mit argwöhnischen, missgünstigen und neidischen Blicken zu betrachten, und glaubt dazu um so mehr berechtigt zu sein, als die Annalen der Geschichte immer wieder von politischen Konflikten schwerster Art zwischen Deutschen und Franzosen berichten.

Bei einer solchen Betrachtungsweise übersieht man völlig die andere, von derselben Wissenschaft festgestellte Tatsache, dass nämlich die französische Nation durch die Verschmelzung der Gallo-romanen mit den Germanen entstanden ist, und dass dieser Prozess sich keineswegs in gewaltsamer Weise vollzogen hat. Schon durch diese Tatsache wird der Gedanke nahegelegt, dass von einem grundsätzlichen, von Anfang an stark ausgeprägten Rassegegensatz

zwischen Deutschen und Franzosen nicht die Rede sein kann¹⁾, dass mithin der Periode der Verkennung und Verachtung eine Zeit vorausgegangen sein muss, in der die beiden Völker unbefangener und vornehmer von einander dachten.

Von der Richtigkeit dieser Behauptung überzeugt am besten der Nachweis, dass selbst die Franzosen, die in späteren Jahrhunderten mit beispielloser, auf deutscher Seite niemals so stark ausgeprägter Geringschätzung und Verachtung auf ihre Nachbarn herabblickten, im Mittelalter viel sachlicher und günstiger über die Deutschen geurteilt haben.

Die Feststellung dieser Tatsache auf Grund einer eingehenden Untersuchung der altfranzösischen Literatur geschieht nicht nur im Interesse der eingangs erwähnten Bestrebungen, sie erscheint auch aus dem Grunde geboten, weil die in kulturgeschichtlicher Hinsicht bedeutsame Frage nach der gegenseitigen Beurteilung der beiden Nachbarvölker in den einschlägigen Werken allenfalls für die neuere Zeit ausreichende Beantwortung erfährt, für das Mittelalter aber teils überhaupt nicht berührt, teils nur kurz gestreift, teils durch ausschliessliche Verwertung ungünstig lautender Urteile einseitig beleuchtet wird²⁾.

2. Die Bedeutung der altfranzösischen Literaturgattungen für die vorliegende Arbeit.

Der erste Platz in der altfranzösischen Literatur gebührt dem Volksepos, das im Laufe des 11., 12. und 13. Jahrhunderts zu hoher Blüte gelangte. Verdrängt wurde es einerseits durch die höfischen Epen, deren Anfänge auf die 2. Hälfte des 12. Jahrhunderts zurückgehen, und durch die vornehmlich in denselben höfischen und ritterlichen Kreisen gepflegte, von dem provenzalischen Minnesang beeinflusste Lyrik, andererseits durch die bürgerliche Dichtung, in deren Mittelpunkt die *Fabliaux* stehen. Daneben entwickelten sich aus den bescheidenen Anfängen der Chroniken die Geschichtschreibung und aus denen religiöser Dichtungen das Drama.

1) Weder Büchner noch Werner bringen stichhaltige Gründe für die Annahme eines solchen Gegensatzes vor. Vgl. G. Büchner, *Die chanson de geste des Loherains und ihre Bedeutung für die Kulturgeschichte*. Diss. Leipzig 1886, S. 1, 2, 7; Werner, *Zum Wesen des altfranz. Epos*. Prog. Giessen 1907/08. S. 7. G. Paris bekämpft Büchners Ansicht *Ro. XVI*, 1887, S. 581f.

2) Noch in der neuesten, das Urteil der Franzosen berücksichtigenden Abhandlung von G. Steinhausen: *Die Deutschen im Urteile des Auslandes* (Deutsche Rundschau, 36. Jahrgang, Heft 3 S. 434—452 und Heft 4 S. 55—71, Berlin 1909—1910) wird das Mittelalter nicht eingehend behandelt.

Die *chansons de geste*, wie man die altfranzösischen Volksepen zu nennen pflegt, verdienen aus mehreren Gründen besondere Beachtung.

In ihnen, den ältesten grösseren Denkmälern von literarischer Bedeutung in französischer Sprache, äussert sich das französische Nationalbewusstsein zum ersten Male in kraftvoller Weise¹⁾. Sodann besitzen sie grosse kulturgeschichtliche Bedeutung, denn sie ermöglichen es, einen Einblick zu tun in das häusliche, gesellschaftliche und staatliche Leben und Treiben der damaligen Zeit und die Ansichten der Franzosen über die damaligen Zeitverhältnisse kennen zu lernen. Diese Möglichkeit bieten zwar auch die höfischen Epen oder Ritterromane, allein diesen gegenüber besitzen die Volksepen den grossen Vorzug, dass sie volkstümlicher sind als jene²⁾. Während sich nämlich die Ritterromane ausschliesslich an einen Stand wandten, konnten die *chansons de geste* von den *jougleurs* wie vor Rittersn und Fürsten, so auch vor Bürgern und Bauern vorgetragen werden, da sie allgemeinverständliche Stoffe aus der vaterländischen Geschichte behandelten³⁾. Sie offenbaren uns daher die Ansichten des französischen Volkes in viel höherem Masse als die höfischen Epen. Endlich spielen die Deutschen gerade in den Volksepen eine wichtige Rolle. Sie nehmen an den Kriegszügen und Schlachten, die ja den Hauptgegenstand der *chansons* bilden, hervorragenden Anteil und werden in einer Reihe von Volksepen in längeren Episoden behandelt.

In allen übrigen Dichtungsgattungen begegnen uns die Deutschen seltener. Verwundern darf uns diese Erscheinung nicht. Lyrik und Drama scheiden von vornherein nahezu aus. Die höfischen Epen schöpfen nicht aus der Vergangenheit der Nation wie die *chansons de geste*, sie entnehmen ihre Stoffe dem Altertum, der Gral- und der Artus-sage sowie orientalischen Quellen. Nur selten kommen die Verfasser solcher Dichtungen auf die Deutschen zu sprechen, wenn sie in sonderbarem Gemisch von Dichtung und Wahrheit ausser sagenhaften Ge-

1) „Elle (la poésie héroïque) est l'expression du sentiment national; c'est en elle que le peuple prend, pour ainsi dire, conscience de lui-même.“ G. Paris, *Hist. poét. de Charl.* S. 1.

2) „Ils (les auteurs des chansons) racontent ce qu'ils voient et expriment publiquement, devant les auditoires nobles ou plébéiens, ce qui est, de leur temps, dans la pensée de tout le monde. Leur popularité très profonde et très sincère nous est une garantie solide de leur très profonde exactitude . . .“ Gautier, *Chevalerie* S. 347. „ . . . es (das Volksepos) wandte sich an alle Kreise des franz. Volkes und traf bei allen auf dasselbe Verständnis . . .“ Golther, *Geschichte der d. Lit.* S. 115, vgl. noch Such. Birch-Hirschf., *Franz. Literaturgeschichte* S. 19; Morf, *Die romanischen Literaturen* S. 146.

3) In diesem Sinne werden die *chansons de geste* im folgenden als Volksepen bezeichnet werden. Vgl. Voretzsch, *Altfranz. Lit.* S. 200—201.

stalten auch deutsche Persönlichkeiten mit ihrem Helden in Verbindung bringen. — Die *Fabliaux* behandeln Stoffe aus dem täglichen Leben, können daher ebenfalls nur selten für uns in Betracht kommen. — Häufiger begegnen wir unseren Landsleuten in den Chroniken und in den Werken der Historiker. Jene haben in gewisser Hinsicht das Erbe der *chansons de geste* angetreten, insofern sie nämlich bei der Darstellung der älteren Perioden meist auf die letzteren zurückgehen, in diesen nehmen die Historiker zu den Ereignissen ihrer Zeit, an denen auch die Deutschen Anteil haben, Stellung. Freilich ist zu bedenken, dass einesteils viele dieser Schriftsteller im Dienste hoher Gönner schrieben, dass ihre Urteile mithin nicht selten parteipolitisch gefärbt sind, und dass andernteils die politischen Beziehungen Frankreichs zu Deutschland gegenüber den französisch-englischen zeitweise in den Hintergrund traten, so zum Beispiel zur Zeit des hundertjährigen Krieges zwischen Frankreich und England, dass daher die Historiker sich natürlich eingehender mit ihren Nachbarn jenseits des Kanals beschäftigten.

In der vorliegenden Arbeit, die auf vollständige Verwertung des reichhaltigen Materials keinen Anspruch erheben soll und kann, wurden vor allem die *chansons de geste* berücksichtigt. Zur Vervollständigung und Erläuterung des in ihnen von den Deutschen gezeichneten Bildes wurden ausserdem die wichtigsten Werke der anderen altfranzösischen Dichtungsgattungen herangezogen.

3. Die Bezeichnungen für die Deutschen in der altfranzösischen Literatur.

Angesichts des Umstandes, dass die meisten *chansons de geste* dem 12. und 13. Jahrhundert angehören, also einer Zeit, in der die politische Einigung Deutschlands längst vollzogen war, sollte man erwarten, dass sich in jenen Werken bereits eine einheitliche Bezeichnung für die Deutschen eingebürgert hätte. Dies ist durchaus nicht der Fall.

Meist werden eine Reihe von einzelnen deutschen Stämmen aufgezählt; so beispielsweise in:

Floov.: *Baivier, Aulemant*;

Rol.: *Allemans, Tiedeis, Saisne, Frisons, Baiviers*;

Sax.: *Frisons, Alemant, Bavier, Tiois*;

Ogier: *Alemant, Baivier, Frisons, Tiois, Saisne*;

Gir.: *Frisons, Tiois, Alemans*;

Raoul: *cil d'outre l'aigue del Rin, Saisne, Alemant, Tiois*;

Mort Gar.: *Alemant, Tioiz, cil d'outre le Rin*;

Chev. Cyg.: *Aleman, Baivier, Saisne, Frison*; ähnlich im Gar. Loh., Ans., Aub., Orson, Huon, Aq., Ren. Mont., sowie in Ant. und Enf. Og.

Diese Benennungsweise kann uns nicht befremdlich erscheinen, wenn wir bedenken, dass in den *chansons de geste* sich Anschauungen vergangener Jahrhunderte widerspiegeln, also von Zeiten, in denen die Deutschen selbst sich der Einheitlichkeit ihres Volkstums nicht bewusst waren, in denen sie selbst sich nach Stämmen nannten, und wenn wir hören, dass in den *chansons* in ähnlicher Weise ausser den *Franceis* meist auch die *Poitevins*, *Angevins*, *Gascons*, *Bretons*, *Normans*, *Loerenc* genannt werden¹⁾.

Aus der obigen kurzen Übersicht ergibt sich zugleich, dass das Wort *Alemant*²⁾ in damaliger Zeit noch nicht allgemein im modernen Sinn gebraucht wurde³⁾. Wir gehen nicht fehl in der Annahme, dass in den genannten Fällen unter *Alemant* die Bewohner des südwestlichen Deutschlands, der Gegenden am Mittel- und Oberrhein, die Nachkommen der Alamanni, der Nachbarn der Franzosen, zu verstehen sind⁴⁾.

Diese Bedeutung kommt dem Worte *Alemant* vornehmlich in den älteren *chansons* zu⁵⁾. In den jüngeren Bearbeitungen nimmt das Wort nicht selten einen erweiterten Sinn an; es dient alsdann zur Bezeichnung des ganzen Volkes⁶⁾.

Schon in jenen *chansons de geste*, in denen die *Alemant* von den anderen Stämmen unterschieden werden, zeigt sich eine gewisse Vorherrschaft des Wortes. Die *Alemant* sind es, die am häufigsten Erwähnung finden. Manche *chansons*, die andere Stämme nicht erwähnen, nennen wenigstens die *Alemant*; so Girb., Gui Bourg., Yde, Aym. Narb., Boeve⁷⁾.

1) Vgl. J. Th. Hoefft, *Franc, Franceis und France im Rolandsliede*. Diss. Strassburg i. E. 1891.

2) *Aleman* oder *Alemant* ist aus *Aldmänni* entstanden; vgl. Ro. V. S. 144.

3) Vgl. auch die S. 7 Fussnote 5 angeführten Stellen.

4) Diese Ansicht wird vertreten von Massmann, Ausgabe des *Eraclius*, 1842 S. 562; C. Th. Müller, *Zur Geographie der älteren chansons de geste*, Diss. Göttingen 1885 S. 20. f.; P. Meyer im *Gir. Tirade* 143 Anm. 5 und im *Raoul* S. 356; G. Paris im *Orson* S. 181, *Alton* im *Ans.* S. 595; W. Foerster im *Clig.* S. 180.

5) Vgl. Müller a. a. O. S. 22.

6) Nach F. Vigener (Bezeichnungen für Volk und Land der Deutschen vom 10. bis zum 13. Jahrhundert, Heidelberg 1901) begegnet *Alemanni* als Gesamtname in Frankreich zuerst in der *historia Francorum, qui ceperunt Therasalem* des Raymund d'Aguilers, also um die Wende des 11. Jahrhs. (a. a. O. S. 106f.) und um dieselbe Zeit auch in Italien (a. a. O. S. 102). In Deutschland war diese Bezeichnung um die Mitte des 12. Jahrhs. allgemein üblich (a. a. O. S. 115).

7) Freilich ist es nach Stimming nicht ausgeschlossen, dass es sich in dem anglonorm. Boeve gar nicht um *Alemaine*, sondern um *Almain* (aus *Albain*,

Mit Bestimmtheit lässt sich von einer Reihe anderer Stellen behaupten, dass in ihnen der alemannische Name für die Gesamtheit des deutschen Volkes gebraucht wird. In Berte, Narb., Gir. werden dieselben Leute bald *Alemant*, bald *Tiois* genannt¹⁾. Im Gal. werden die Truppen Karls in *Francois et Alemant* zusammengefasst (S. 2, 367), ähnlich in Enf. Og. 2105, 5510, Pamp. 5826, Galer. 522, Ben. II 18278. Im Aub. werden die Leute des bairischen Königs Orri *Alemant* genannt (Aub. To. S. 15); der Verfasser des Gir. Rouss. unterscheidet Frankreich, Italien und Deutschland und nennt dessen Bewohner *Alemans*²⁾; ähnlich die von Aye (S. 81), Ant. (I S. 67), Gir. (Tirade 320), Galer. (4697), Sone (S. 552).

Je mehr im Epos die Idee von Kaiser Karls Reich zurücktritt und entsprechend der geschichtlichen Entwicklung auch ein deutsches Kaiserreich Erwähnung findet, desto mehr gewinnt das Wort *Alemant* allgemeine Bedeutung, denn der Kaiser wird fast ausschliesslich als *emperere* oder *sire d'Alemaigne* bezeichnet, so im Godef., Gir. Rouss., Ans. Car., Esclar.³⁾.

In der altfranzösischen Literatur spielt sich also der Entwicklungsprozess des Wortes *Alemant* von der besonderen zu der allgemeinen Bedeutung vor unseren Augen ab. In der Mehrzahl der Fälle kommt dem Worte die erstere Bedeutung zu, die nach und nach von der letzteren verdrängt wird.

Eine wichtige Rolle vertreten sodann die *Tiois*, auch *Tyois*, *Tyhois*, *Thiois*, *Thyois*, *Tiedeis* genannt⁴⁾.

Auf Grund der von ihm berücksichtigten Urkunden und Texte fasst Vigener die Bezeichnungen *Theotisci* und *Teutonicus*⁵⁾ als Gesamtnamen auf; die Stellen, in denen *Teutonicus* und *Alemanni* nebeneinander-

der Bezeichnung für Schottland, entstanden) und dessen Bewohner handelt. Vgl. Boeve S. CLXXX ff.

1) Vgl. Berte 160—164, Narb. 2350 ff., Gir. Tirade 156; ferner Part. 8753—8767, Guill. Dole 2160—2206.

2) *Li nom des trois royaumes vous vuilz brievement dire:*

Ce fut France et Itale que l'on dit Lombardie,

Et le tiers fut Germaine qui Alemans maistrise. Gir. Rouss. S. 7.

3) Von Ritterromanen seien erwähnt: Claris 119, Part. 8881, Guill. Pal. 8672, 8746, 8837, Octav. 37, 3011, 3571, 3599, Guill. Dole S. 207.

4) Vgl. Langlois, Table S. 642. Es ist aus vlt. *teodescu* entstanden, das auf das fränkische **peudisk* oder **piudisk* zurückgeht; vgl. Meyer-Lübke, Grammatik der romanischen Sprachen. Leipzig 1890 I S. 40, Schwan-Behrens, Grammatik des Altfranz. Leipzig 1903 § 30a 11.

5) *Theotiscus* ist im 11. Jahrh. ausgestorben. Die gelehrte Form *Teutonicus*, die an die Stelle von *Theotiscus* trat, lässt sich in Frankreich seit der Mitte des 11. Jahrh. nachweisen; vgl. Vigener, a. a. O. S. 36, 81 ff.

gestellt werden, bezeichnet er als „in unklarer Weise zusammengefasst“¹⁾).

Zweifellos hatte das Wort *Tiois* auch einen weiteren Sinn²⁾, darauf deutet nicht nur der nahezu ausschliessliche Gebrauch von *tiois* zur Bezeichnung der deutschen Sprache hin³⁾, auch der Umstand spricht dafür, dass in manchen *chansons de geste* *Tiois* gleichberechtigt neben *Alemant* erscheint⁴⁾; allein in sehr vielen Fällen kommt dem Worte auch eine beschränkte Bedeutung zu. Zu dieser Annahme zwingt die Tatsache, dass an vielen Stellen die *Alemant* von den *Tiois* unterschieden werden⁵⁾. Bereits Massmann versteht daher unter den

1) Vigener, a. a. O. S. 82.

2) P. Meyer erklärt, die *Tiois* seien „Les Allemands au sens moderne du mot“. Raoul S. 378. Dies aus der genannten *chanson* folgern zu können, scheint mir deshalb nicht angängig zu sein, weil in ihr *Alemant* und *Tiois* v. 726 unterschieden werden. Meyers Ansicht wird geteilt v. G. Paris, Bibliothèque de l'École des Chartes, XXVI Paris 1865 S. 385 Anm. 1.

3) Im Ans. Car. erfahren wir, dass zwei Spione folgende Sprachen verstehen: *Bien sevent tout et flamenc et franchois, Normant, breton, hanuier et tiois*. Ans. Car. 8050 f. In *Prise Cor.* 1110 werden *tiois* und *romant* unterschieden. Narb., in dem *Alemant* und *Tiois* identisch sind, nennt als deutsche Sprache ebenfalls das *tiois*: *Charles se tut une piece mout grant, Que il ne dist ne tyois ne romant*. Narb. I 2793 f. Desgleichen bedient sich Herchembaut, der Seneschall des Gui de Maience, des *tiois*: *En tiois li a dit, dont il savoit plante . . .* Doon Mai. S. 8. Von den *Bavarois* und *Allemands* heisst es im *Gir. Tir.* 114: *l'un parle tiois, l'autre roman*; ähnlich *Tir.* 665. Selbst die Sprache der Sachsen wird *tiois* genannt, wie auch ihr Land als *terre a Tiois* bezeichnet wird. Aus anderen Dichtungsgattungen seien erwähnt: . . . *pour savoir tiois Vint a Couloigne en Alemaigne*. Cleom. 228 f., ferner Ben. 41025, Rou I 1630. Man bildete selbst das Verbum *tiescher*: . . . *les barons tieschant* (Guill. Dole 4650). Noch Deschamps kennt die Form *thioys* zur Bezeichnung der Sprache (Desch. VII, S. 61 f.).

Alemant weisen Gauf. 9299 und Clig. 3960 auf. Aus Deutschland stammt der älteste Beleg für das Dasein des deutschen Sprachnamens *theodisce* aus dem Jahre 786; vgl. Vigener a. a. O. S. 29.

4) Vgl. die S. 6 Anm. 1 angeführten Stellen.

5) *Bavier et Saisne*

. *Alemans et Tiedeis* Rol. 3793 ff.

Adonc se rengent Francois et Alemant

Et Hurepois et Tyois et Flamans. Ogier 7991 f.

Oy l'ai dire Alemans et Thiois, Ogier 11197.

Grant joie menent Tioiz et Alemant. Mort Gar. S. 184.

S'en parleront Alemant et Tiois,

Et Borguignon et Normant et Francois. Raoul 726 f.

. *Alemant et Frison*,

Et Francois et Tyoiz et Normant et Breton. Orson 3437 f.

Tiois die Bewohner der Gegenden am Niederrhein (a. a. O. S. 562 Anm. 2), G. Paris definiert sie als: „Allemands du nord (Orson S. 187), Foerster setzt *Tiois* gleich Niederdeutscher (Clig. S. 183)¹⁾.

Die Verfasser mehrerer Werke begnügen sich mit der Bezeichnung *cil d'outre le Rin* oder *cil d'outre l'aigue del Rin* (so Raoul 106; Gar. Loh. I S. 88, 108, 216, 217, 220, 249, II S. 171; Mort Gar. S. 50, 138). Sie zeigt deutlich, wie gering oft die Kenntnisse der Verfasser waren. Auch die so bezeichneten Deutschen werden zuweilen von den *Alemant* unterschieden (so im Gar. Loh. I S. 83, II S. 126).

Von den deutschen Stämmen werden ferner die *Saisne* (*Saigne*, *Sesne*, *Sene*, *Seisne*, *Sasne*, *Sassoignois*)²⁾, die *Baivier*³⁾ (*Bavier*, *Bauvier*, *Bevier*), die *Frison* (*Frizon*, *Fricon*, *Fris*, *Frisant*)⁴⁾ genannt. Nur in einzelnen Epen spielen sie eine grössere Rolle; so die Sachsen in dem gleichbetitelten Epos, im Chev. Cyg. und Godef., die Baiern im Aub., die Friesen im Baud. Seb. Endlich sind die *Goths* im Gir., die *Lutis* (*Luti*, *Lutif*, *Luitis*, *Letis*)⁵⁾ in Sax., Boeve Com., Enf. Ogier, und die *Vandre* (*Vendre*, *Wandre*)⁶⁾ in Berte, Gir. Rouss. und Gar. Loh. zu erwähnen.

Zusammenfassend können wir sagen, dass eine einheitliche, alle Deutschen umfassende, der modernen entsprechende Bezeichnung sich in den älteren Werken nicht findet. Vielmehr werden anfangs die einzelnen Stämme nebeneinandergestellt; nach und nach treten die beiden Bezeichnungen *Alemant* und *Tiois* in den Vordergrund; ausser ihrer besonderen Bedeutung nehmen sie eine allgemeine an, bis schliess-

Que puisses doner terre Alement ne Tyois. Sax. 7384.

Bien le font Loheranc, Alement et Tyois. Sax. 7994.

Assez i ot Alemans et Tyois,

Et Loherains et Bretons et Anglois. Amis 981 f.

Im Aub. spötteln die *Flamenc* und *Tiois* über die *Alemant*. Aub. To. S. 26. Ähnlich Rou 1674, Parton. 2345.

W. Schober führt ausserdem an: Clig. 2965, 3634, Gayd. 438, Gir. 5894, Hug. Cap. 3060, Mort Gar. 3945. Vgl. Die Geographie der altfranz. chansons de geste I. Diss. Marburg i. H. 1902 S. 40.

1) Auch in der provenzalischen Literatur finden sich die beiden Bezeichnungen *Alemant* und *Tiois*, die mitunter, wie im altfranz. Epos, nebeneinander stehen. Vgl. Wittenberg, Die Hohenstaufen im Munde der Troubadours. Diss. Münster i. W. 1908. S. 14 f.

2) Vgl. Langlois a. a. O. S. 593.

3) Ebenda S. 64.

4) Ebenda S. 241.

5) Ebenda S. 409; es sind die historischen Wilzen; vgl. Ro. II, S. 331 f.

6) Vgl. Langlois a. a. O. S. 666. Es sind die historischen Vandalen; vgl. A. Dieckmann, Ein Beitrag zur Geschichte der franz. Namen. Diss. Münster i. W. 1908 S. 55.

lich gegen Ende des Mittelalters die erstere Bezeichnung die letztere verdrängt¹⁾).

Zweites Kapitel.

Günstige Urteile.

1. Bedeutende Rolle der Deutschen in den Volksepen.

Die Kämpfe Karls des Grossen, seiner Vorfahren und Nachkommen, der treuen und der aufrührerischen Vasallen bilden in der Hauptsache den Inhalt der *chansons de geste*. An diesen Kämpfen lassen die Verfasser der Epen ausser den Bewohnern Frankreichs auch die anderer Länder teilnehmen. Dazu bestimmte sie nicht nur der Umstand, dass im französischen Volke die Erinnerung an die im Bunde mit anderen Nationen unternommenen Feldzüge noch lebte, sie taten es auch aus dem Grunde, weil die von ihnen geschilderten Ereignisse und Unternehmungen durch das Eingreifen grosser Völkermassen an Bedeutung gewinnen mussten, und weil dadurch das Interesse der Zuhörer gesteigert wurde. Sind jene Völker Untertanen oder Bundesgenossen des Helden, so nehmen sie an seinem Ruhme teil, sind sie seine Feinde, dann unterliegen sie im Kampfe; nur geschicktere Darsteller lassen auch die Feinde des Helden einige Vorteile erringen. Die Person des Helden steht also im Mittelpunkt jeder *chanson*; um ihn gruppiert sich alles, ihm gegenüber ist alles nur Mittel zum Zweck. Die Rolle der Deutschen in den Epen kann mithin nur untergeordneter Art sein.

Dass sie trotzdem keineswegs geringfügig ist, ergibt sich aus der bereits erwähnten Tatsache, dass die Deutschen in einer stattlichen Anzahl von Volksepen ausführlich behandelt werden; es folgt auch aus Aufzählungen, von denen viele *chansons de geste* eine nicht geringe Zahl aufweisen²⁾).

Diese Aufzählungen besitzen für uns grosse Bedeutung, weil in ihnen in weitaus den meisten Fällen die deutschen und die fran-

1) Eine eingehende Untersuchung über die Entwicklung der beiden Bezeichnungen *Tiois* und *Allemands*, die nicht nur die letzten Jahrhunderte des Mittelalters, sondern auch die Zeit vom 5.—10. Jahrh. berücksichtigen müsste, liegt noch nicht vor.

2) Solche Aufzählungen sind freilich nur dann von Wert, wenn die Deutschen auch an anderen Stellen der betreffenden *chanson* genannt werden, denn oft hat der Schreiber dem Reime zuliebe willkürlich geändert. Hat er beispielsweise einen Reim auf *-ois* nötig, so setzt er bald *Tiois*, bald *Norvois*, oder er streicht *Baivier* und ersetzt es durch *Henuier*, oder er schreibt *Alemant*, während eine andere Handschrift *Normant* bietet. Auch im Innern des Verses finden sich willkürliche Änderungen; so steht Sax. 1970: *Comment Tiois et Saisne sont si prochain voisin*, während die Hs. R. A. *Francois* statt *Tiois* aufweist.

zösischen Stämme nebeneinandergestellt werden, weil sie uns mithin beweisen, dass sogar die Franzosen des 12. und 13. Jahrhunderts die deutschen Völkerschaften als Glieder des gewaltigen karolingischen Reiches ansahen¹⁾ und als treue Bundesgenossen im Kampfe gegen die Feinde, vor allem gegen die Ungläubigen, schätzten.

Deutsche und Franzosen weilen am Hofe des französischen Königs. So erklärt Amile, er habe Karl in Paris gesehen; an seinem Hofe:

Assez i ot Alemans et Tyois,

Et Loherains et Bretons et Anglois. Amis 981f.

Im Huon finden wir folgende Barone am Hofe Karls:

Asses i ot Alemens et Pohiers,

Et Braibencons, Flamens et Berruier[s],

Et Loherens, Bretons et Henuiers,

Et Borguignons, Angevins et Baiviers;

Grans fu la cors des barons chevaliers.

Et des Englois i ot bien .III. milliers. S. 2.

Im Gui Nant. heisst es:

Kalles tint sa court grant a Paris sa meison;

Si i furent Francois et Flamenc et Frison,

Alemant et Bavier et Normant et Breton, S. 6;

Im Ren. Mont.:

Alemant et Baivier,

Et Normant et Anglois et Breton et Poihier;

Onques mais tel empires, ce vos puis aficier,

Ne fu mais a Paris logies sor le gravier. S. 46.

Im Orson befinden sich in der Umgebung des Königs:

Francois, Bavier et Alemant, 3418.

Im Gar. Loh. erscheinen in Paris ausser den Lothringern:

Li Allemans Oris de Coulongne,

De Sallebruge²⁾ ses freres Jocelins,

Et Avalois et cil d'outre le Rin,

Des monts d'Aussai³⁾ i vint li quens Thierris.

Als auch Fromonts Leute sich einfinden, suchen sie vergebens Unterkunft:

Tant a leans Alemans et Baviars.

Gar. Loh. I, S. 291—295.

Die deutschen Barone nehmen Anteil an Freud und Leid der Fürsten.

1) Wie tief diese Ansicht im Bewusstsein der Franzosen wurzelte, und von welch bestimmendem Einfluss sie auf politischem Gebiet war, zeigt sich deutlich in den Machtansprüchen und der Eroberungspolitik der franz. Könige des 12. und 13. Jahrhunderts.

2) Das heutige Sarrebruck, vgl. Langl. a. a. O., S. 597.

3) D. h. Alsace, ebenda S. 59, Dieckmann a. a. O., S. 28.

Im Ogier freuen sie sich mit Karl über dessen Aussöhnung mit Ogier:

*Grant joie en mainent chevalier et serjant,
Cil de Baivier et trestot li Normant,
Francois, Pouhiers, Angevin et Bertan,
Forment en loent le pere tout poissant.* 11035 ff.

Im Ren. Mont. trauern sie über den Tod Loihers, des Sohnes Karls:

*En la cor[t]n'ot le jor Bavier ne Alemant
Qui des iols de son chief n'alast mult lermoiant,
Et por l'amor le roi mult tenrement plorant,* S. 23; ähn-

lich beklagen sie im Ogier 9772 ff. den totgeglaubten Ogier und in Ant. II, S. 242 den gefallenen Grafen Odo.

Dass sich diese Barone der Gunst der Könige erfreuten und grosses Ansehen genossen, zeigt sich deutlich in den Epen.

So sagt Karl d. G., um Bertran, der als Gesandter zum König Desier geschickt wird, seine Verantwortlichkeit zum Bewusstsein zu bringen und ihn zu treuer Pflichterfüllung anzuspornen:

*Iceis messages est hui sor vos cargies,
A vos l'esgardent Alemant et Baivier,
Et Hurepois, Mansel et Berruier.* Ogier 3649 ff.

Um seinen Worten Nachdruck zu verleihen, beruft sich der Gesandte vor dem König Desier auf folgende Völkerschaften:

*Mult le desirent Normant et Berruier,
Et Hurepois et Mansel et Baivier.* Ogier 4231 ff.

Von den verschiedenen Völkern gekannt und gerühmt zu werden, danach strebten die Helden. So erklärt Gibouin, ein Lehnsmann Karls, er wolle Kriegszüge unternehmen und sich auf ihnen so sehr auszeichnen, dass ihn verherrlichen werden:

*. . . . Alemant et Tiois,
Et Borguignon et Normant et Francois.* Raoul 726 f.

Wenn die Helden, von ihren Gegnern dazu aufgefordert, ihren Namen nennen, dann berufen sie sich nicht selten in stolzen, prahlerischen Worten auf die verschiedenen Völker, denen sie bekannt sind. So rühmt Bertran, der oben erwähnte Sohn des Naime von Baiviere:

*Bien me conoissent Alemant et Frison,
Et Loherenc, Francois e Borghegnon.* Ogier 4469 f.

Ähnlich sagt Ogier:

*Ogier ai non, si me noment Francois,
Et Loherent et Flamenc et Tiois,* 11179 f., und Doon:
*Do de Nantuel m'apielent Alemant,
Flamenc, Englois, Angevin et Normant.* Ogier 9983 f.

Die Barone der verschiedenen Völkerschaften, die den Rat der Könige bilden, haben wichtige Befugnisse.

Im Rol. werden sie von Karl d. G. nach Aachen entboten, um über Ganelon zu Gericht zu sitzen:

*Baiviers et Saisnes, Loherens et Frisuns,
Alemans mandet, si mandet Borguignuns,
E Peitevins et Normans et Bretuns
De cels de France les plus savies qui sunt.* 3700 ff.

Sie erscheinen auch zum Gericht:

*Bavier et Saisne sunt alet a conseil,
E Peitevin et Norman et Franceis,
Assez i ad Alemans et Tiedeis,
Icil d'Alverne i sunt li plus curteis.* Rol. 3793 ff.

Im Huon unterwirft sich der Held dem Urteil jener Barone:

*Au jugement de France je me rant,
Com jugeront Baivier et Alemant.* S. 36.

In Enf. legen sie bei Karl Fürbitte für Gaufrei ein:

*. . . . Alemant et Francois,
Et Brabancon, Flamenc et Ardenois,
Et Henuier, Bourgueignon, Champenois,
Normant, Breton et Pouhier et Englois,
Et Biauvoisin, Artisien, Boulonnois,
Que Gaufrei prengne a merci a son choi.* Enf. Og. 192 ff.

Sind die Deutschen, die sich am französischen Hofe aufhalten, gleich den Franzosen in Friedenszeiten angesehene Berater des französischen Königs, so sind sie im Kriege willkommene Bundesgenossen.

Wie die anderen Völker seines Reiches, so bietet Karl auch die deutschen Stämme zu den Feldzügen auf:

*A Paris vindrent Angevin et Breton,
E Lorent¹⁾, Alemant et Frison,
Cil d'Angleterre, Normant et Borguenon.* Ogier 202 ff.

Ähnlich heisst es:

*Bertons, cil d'Alemagne ne s'aseurent mie;
Ains vinrent a Karlon a mult grant compaignie.
Il ot tos cels de Flandres et tos ces de Horgie
Et si sont bien X m. de bone gent hardie.
Et Naimes, a la barbe, ramena son enpire;
Huidelon ensement a mult rice mainie;* Ren. Mont. S. 143.

Unter den Truppen, die Naimes führt, sind die Baiern, unter *Huidelons mainie* wohl die Tiois zu verstehen. — Ähnliche Stellen sind: Ogier 3355, Ren. Mont. S. 142, Gui Nant. S. 61, Gal. S. 2, Ans. Car. 9359 ff., Ant. I, S. 67.

1) Lies Lo[e]renc.

Im Bunde mit den Franzosen bekämpfen die Deutschen die Feinde Karls des Grossen in einer stattlichen Anzahl von Volksepen.

Wir beschränken uns auf die Wiedergabe der wichtigsten Stellen.

Monioie escrient Angevin et Tiois

Et cil de France qi sunt preu et cortois. Rol. 3420f. var.

Lors ferent bien Angevin et Tiois

Et li Normant, Pohier et Heurepois. Rol. 3555f. var.

Bien i ferirent Francois, Aulemant li ardi. Floov. S. 18.

Quant Frans et Aulemans furent entrejotez,

Onques n'i ot estor soutenu des Esclers,

Car Sarazins ne porent sofrir ne andurer. Floov. S. 76.

Zur Bekämpfung der Vandalen:

En l'ost se fierent Franceis et Alemans. Gar. Loh. I. S. 22.

Adonc y fierent Angevin et Norment

Et Leharenc, Bauvier et Allement,

Et Beruier et Flammier et Frisant,

Qui de roy Charles sont lours terres tenant. Aq. 1638 ff.

Mult le font bien Baiver et Alemant,

Et Borgoignon et Pouhier et Flamant. O. S. 63.

D'ambes II pars vinrent esperouant

Turc, Achopart, Francois et Alemant;

.....

Li crestien et la gent mescreant. Enf. Og. 5509 ff.

Ähnlich Ogier 7986 ff.; Ren. Mont. S. 60; Gar. Loh. I S. 108, 216—222, 242—243, 249, II S. 126; Ans. Car. 8830 ff., 9594 ff.; Enf. Og. 1710 ff., 2489 ff.; Maug. 6319 f.; Jer. 4128 ff., 4713; Ant. I S. 159, II S. 247, 258, 246—265. Auch im Gui Nant., in dem Karls Heer von Gui und dem emir d'Icône besiegt wird, teilen die deutschen Stämme das Los der Franzosen:

Francois se commencierent forment a esmaier;

De l'estour s'en tornerent Alemant et Bavier,

Et Pouhier et Flamenc et Brebanchon li fier.

Gui Nant. S. 92¹⁾.

2. Lob der Deutschen wegen einer Reihe von Tugenden.

A. Häufig gerühmte Eigenschaften.

Zeigen uns diese trockenen formelhaften Aufzählungen, dass die alten Franzosen — weit davon entfernt, in ihren östlichen Nachbarn

1) Wie inkonsequent die Verfasser und wie wenig sorgfältig die Schreiber verfahren, zeigt sich beispielsweise im Gir., in dem die Deutschen bald auf Seiten Karl Martells, bald auf der Girarts kämpfen. In den Tir. 7, 39, 114, 143, 164, 200, 391 sind sie Anhänger des ersteren, in 139, 164, 313, 325, 341, 473, 476, 624, 629 verfechten sie die Sache Karl Martells. Ähnlich werden im Rol. die

erbitterte Gegner zu erblicken — sie als gleichberechtigte Vasallen Karls betrachteten, die gleich den französischen Stämmen dem gemeinsamen Herrscher mit Rat und Tat zur Seite stehen, so erklären uns weitere Stellen aus Werken der verschiedenen Gattungen, weswegen die Deutschen geschätzt und gerühmt wurden.

Schon vor dem 13. Jahrhundert war die Schönheit der Deutschen sprichwörtlich; man sagte:

Li plus bel home sont en Alemaigne¹⁾.

Vor allem fiel den Franzosen die grosse, kraftvolle Gestalt der Deutschen auf. Von Guynant, einem österreichischen Herzog, heisst es: . . . *il est et fel et gros et lons,*

S'a les braz fors com Alemans. Galer. 6069 f.

Hermaux, li bons dus de Frise, ist gross und stattlich: *plus grans, plus gros que n'est champions.* Gir. Rouss. S. 162. Von den Tiois berichtet der Verfasser des Ans. Car.:

Widelons ot avuec lui les Tiois,

Unes gens grans, ki ont les cors adrois. 10080 f.

An ihrer Grösse erkannte man die Deutschen: Als Auberi an den Hof des Grafen Balduin von Flandern nach Courtrai kommt, halten ihm die Ritter des Grafen wegen seiner Grösse für einen Deutschen:

Dient li autre: si grant sont Alemant. Aub. To. S. 23.

Von den Gesandten, die Heinrich V. 1107 zur Beratung nach Châlons s. M. schickte, erzählt Suger: „*Hi siquidem erant . . . episcopus Alvertatis, (d. h. v. Halberstadt) episcopus Monasteriensis, comites quamplures, et cui gladius ubique praeferebatur dux Welfo, vir corpulentus et tota superficie longi et lati admirabilis et clamorosus: qui tumultuantes magis ad terrendum quam ad ratiocinandum missi viderentur.*“ Eine Ausnahme macht der Erzbischof von Trier: „*vir elegans et jocundus, eloquentiae et sapientiae copiosus . . .*“²⁾ (Suger, Vie de Louis le Gros, S. 34.)

Von der Mutter der Sarazenenfürsten Corbarant wird folgende Charakteristik gegeben:

Moult par fu sage feme la mere Corbarant;

En trestote Alemaigne n'ot si grant Alemant.

Et avoit demi pie entre sorcil devant. Chet. S. 206.

Häufig werden auch die Sachsen wegen ihrer Grösse genannt; nicht selten werden sie mit Riesen verglichen. Im Raoul heisst es von einem Helden, er sei:

graindres que Saisnes ne gaianz.

Sachsen bald als Christen, bald als Sarazenen bezeichnet; im Ogier kämpft Tieris l'Alemans für Ogier, während die deutschen Stämme ihn bekämpfen.

1) La Curne, Dict. I S. 322, Leroux, Prov. S. 279.

2) Schon im Altertum hiess es von den Deutschen: *caput nescio ubi impositum.* Vgl. La Curne, Dict. I S. 322.

Dyalas, der Sachsenfürst: *Dessuz tout le barnage fu p[l]ain pie parcreuz. Sax. 7874.*

Fierabraz de Rossie, ein Verbündeter der Sachsen:

Dou linage au jaiant; bien ot ·XIIII piez,

Les crins ot biaux et blons¹⁾ menu recerceliez. Sax. 5840f.

Vor allem zeichnen sich die Deutschen durch eine Reihe glänzender kriegerischer Eigenschaften aus. Ihre Kampfeslust, Kühnheit, Tapferkeit, Unererschrockenheit und Ausdauer wird rückhaltlos anerkannt.

Im Ren. Mont. brennen die deutschen Ritter vor Verlangen nach dem Kampf; sie fordern Karl zum Abmarsch auf und erklären, dass sie ihm gern helfen wollen:

Baivier et Aleman dont i avoit ases,

De commencer batailles furent entalentes.

„Sire, car chevauchies, ne vus aseures.

A le matin movrons, quant solaus iert leves,

Et nos vos aiderons de bones volentes. —“

Ren. Mont. S. 26.

Auch im Gir. finden wir diese Kampfeslust; Boson sagt von Girart und von dessen Truppen: *„Girart a une mesnie bonne et nombreuse de soudoyers bavaoïs et allemands, qui ne demandent qu'a se battre.“* Gir. Tir. 476.

1) Das blonde Haar wird nicht als etwas spezifisch Germanisches bezeichnet, vielmehr ist es in den Dichtungen nahezu unerlässliches Erfordernis bei der Charakteristik von beliebten Personen jedweder Nation. Wie die Minnesänger (vgl. Seibt, Einfluss des franz. Rittertums, S. 12) so versäumen es auch die Trouvères nicht, das goldblonde Haar ihrer Helden zu erwähnen. Vgl. die zahlreichen Beispiele bei J. Loubier, Das Ideal der männlichen Schönheit bei den afr. Dichtern des XII. und XIII. Jahrh. Halle a. S. 1890 S. 19, 44—48; ferner O. Voigt, Das Ideal der Schönheit und Hässlichkeit in den afr. chansons de geste. Marburg 1891 S. 34—35; ausserdem Gautier, Cheval. S. 356, und Pfeffer, P., Beiträge zur Kenntnis des altfranz. Volkslebens auf Grund der Fabliaux. Prog. II. Teil, Karlsruhe 1900 S. 26. Gestützt auf C. Zeuss glaubt Voigt, dass der „bekannte Geschmack der Römer an dem hochblonden germanischen Haar . . . sich auf das Mittelalter vererbt und besonders in Frankreich festen Fuss gefasst hat“ (a. a. O. S. 56 Anm. 1). Demgegenüber muss betont werden, dass die alten Gallier das rötliche Haar schätzten (vgl. Rambaud, Hist. civilis. S. 25), und dass die Galloromanen die germanischen Eroberer gerade wegen ihres blonden Haares verspotteten, das — so höhnten die Galloromanen — jene mit ranziger Butter einreiben: *„qui frottent leur chevelure avec du beurre rance“*, (Lenient, Satire, S. 5). Wenn trotzdem in der afr. Literatur das blonde Haar als schön gilt, so erklärt sich das wohl eher aus dem Einfluss, den die Germanen auf die Ansichten der Galloromanen ausgeübt haben.

Im Rol. werden die Baiern in der Hs. P. *gent si hardie*, in T. *gent qui estoit molt hardie* genannt (Rol. 3028), ähnlich Floov. S. 18. *Aulemant li ardi*.

Die 20000 Aleman, die im Rol. die vierte Staffel bilden, besitzen grosse Tapferkeit:

. . . *tels baruns qui unt grant vasselage*. Rol. 3037.

Ebenda 3041 heisst es, sie würden nicht vor dem Tod in der Schlacht zurückschrecken:

Ja pur murir ne guerpirunt bataille.

Die Hss. C, V⁷ bemerken statt dessen, dass die Aleman mit ihren scharfen Schwertern kämpfen werden, bis sie ganz mit Blut bedeckt sind: *Cil fesront (feriront) bien de lor trenchant espees. Deci as (quas) elz seront ensanglantees¹⁾*. C, V⁷. 14 f.

T^a rühmt, dass sie die Strapazen am besten ertragen können:

Soulz ciel n'a gent qui mielx seuffre tourment²⁾.

Von den Truppen des Grafen von Cleve entwirft der Verfasser des Baud. Seb. folgendes Bild:

*Et li contes de Clerves menoit telle posnee,
Qu'il sambloit qu'il eust sa partie enversee;
Car une gent avoit, si hardie et doubtee,
Que tout vont trebuscant, a icelle journee:
N'encontrent saudoier, qui n'ait la vie osee.
Chil furent Alemant, dont je fai devisee;
Si avant sont alet que l'enseingne ont versee,
Au conte de la Marche . . . Baud. Seb. I. S. 210 f.*

*. fort sont li Alemant,
Qui tinrent lorz conrois comme roy ou soudant,*
ebenda S. 218.

li Alemant qui font a redoubter, . . . ebenda S. 216.

1) Ähnlich sagt R. de Tors: *Alaman . . . faran colps pesans e fers ab lui* (Manfred) *de fustz e. de fers*. Wittenberg, a. a. O. S. 16.

2) Vielleicht erklären sich in diesem Zusammenhange formelhafte Redewendungen wie die auch bei Schober a. a. O. S. 38 f. erwähnten. Z. B. heisst es von Vivien:

*Parmi le cors ot: XV. plaies grans:
De la menor morust uns Alemans.*

Alise. 727 f.; ähnlich von einem Sarazenen:

*Car des cops ot pris tans
De trons, de hanstes et d'espees tranchans!
Bien en peust morir un Alemans.*

Foulque S. 64; endlich im Mainet IV 129:

*Dis pumiaus ot desus de fin or reluisant,
Du menour peust on cargier un Alemant,
Nel portast une liue por un membre perdant.*

Selbst Benoît, der die Kämpfe der verbündeten Franzosen und Deutschen gegen die Normannen schildert, erkennt die Kühnheit und den Mut der Angreifer an; er nennt sie: *Hardiz, coragos et seurs*. Ben. 19052. Furchtlos greifen sie Rouen an:

E cil, senz crieme e senz esfrei,

Assaillent d'une part la vile; ebenda 19061 f.

Die Normannen aber, die die Stadt verteidigen, fürchten von einem derartigen Gegner besiegt zu werden:

Mult redotent Normant perte¹⁾;

Qui ne dotast vers tel empire?

Unc ne le meudre ne le pire

Ne vout fors porte remaneir,

Ne ne se voudrent apareir;

Dedenz les murs s'esterent quei; Ben. 19055 ff.

Die deutsche Treue wird in der folgenden eindrucksvollen Szene verherrlicht: Der König der Baiern Orri ist von den Sarazenen gefangen genommen worden und wird von ihnen auf das grausamste misshandelt vor den Mauern der Feste, die seine Gemahlin verteidigt. Da brechen zwanzig Ritter aus dem Schloss hervor, um ihren Herrn aus der Gewalt der Unmenschen zu befreien, allein sie alle müssen dieses Wagnis mit dem Tode büßen; einer von ihnen — Guibert — deckt mit seinem Körper den geliebten Herrn und lässt sich eher in Stücke hauen, als dass er seinen König preisgibt:

Sor son Seignor se lessa decouper,

Qu'il nel vouloit partir et desevrer. Aub. Ta. S. 34.

Treue und Anhänglichkeit zeigen die Deutschen auch in anderen chansons. Als Orri, der Führer der Alemant, in Mort Gar. zu Boden sinkt:

Li Alemant sont dolant et ire

De lor seignor qu'an lor a mort gite. Mort Gar. S. 157.

Um ihn zu rächen, stürzen sie sich auf die Feinde. Als im Chev. Cyg. Galien, der Neffe des deutschen Kaisers und Führer der Deutschen, von den hinterlistigen Sachsen getötet ist:

Dont s'eslaissent sor els Alemant par fieror.

Chev. Cyg. S. 187.

Ausführlich schildert Benoît die Heldentaten des Neffen Ottos I.: *Qui merveilles faiseit de sei* (Ben. 18741), und den heldenmütigen, erbitterten Kampf der treuen Scharen Ottos um den Leichnam ihres gefallenen Herrn (18851 ff.).

Dass die Deutschen wegen ihrer hervorragenden kriegerischen Tüchtigkeit sehr geschätzt waren, können noch die folgenden Stellen beweisen:

1) Zu kurz; vielleicht: *la perte*.

Karl der Grosse liebt — abgesehen von den Francs de France — vor allen anderen Vasallen die Baiern:

Suz ciel n'ad gent que Carles ait plus chiere, Rol. 3031.
 Er weiss den hohen Wert der deutschen Ritterschaft zu schätzen:
Bien parut puis a Charles, qui fu rois poestis,
Que Alemant estoient chevalier de grant pris;
Par aus fu puis mains Turs et mors et desconfis.

Berte 162 ff.

Im Augenblick der Gefahr müssen die Deutschen eingreifen, weil sie die besten Truppen sind: Als Thierri, der Führer der Scharen Karl Martells — von seinen Gegnern hart bedrängt — Karl dringend um Hilfe bittet, sendet ihm dieser die Baiern und die Tiois, denn: „*on ne saurait plus ardents au combat.*“ Gir. Tir. 156. Tir. 157 werden sie *vaillant guerriers* genannt.

Dass die Deutschen auch in den Kreuzzügen willkommene Bundesgenossen waren, bezeugt Villehardouin. Er nahm am lateinischen Kreuzzuge teil und berichtet, dass die Kreuzfahrer unter Bonifaz von Montferrat sehr erfreut waren, als sie in Venedig durch eine Schar trefflicher deutscher Kriegsleute verstärkt wurden: „*. . . vint une compagnie de mult bone gent de l'empire d'Alemaigne, dont il furent mult lie. La vint li evesques de Havestat, et li cuens Bertous de Cassenele-boghe, . . . et maintes autres bones genz qui ne sont mie retrait ou livre*“¹⁾. Villeh. S. 42 § 74.

Endlich sei noch eine Stelle aus Ant. erwähnt, die deutlich zeigt, in welch hohem Ansehen die deutschen Truppen bei ihren westlichen Nachbarn standen.

Als Oliviers de Jusi, ein Führer der Kreuzritter, bemerkt, dass seine Leute den Mut sinken lassen und dem Feinde feig den Rücken kehren, ermahnt er sie, nicht zu fliehen, sonst würden sie von den Deutschen verspottet werden:

Se a l'ost Dame Dieu en alomes fuiant

Anqui nous gaberont Baivier et Alemant, Ant. II, 246f.

Auch in den späteren Jahrhunderten des Mittelalters wurden deutsche Tapferkeit und deutsche Treue rühmend anerkannt.

1) Gemeint sind der Bischof von Halberstadt und der Graf von Katzenelnbogen. Interessant sind die Varianten: für Havestat Avestack, für Katzenelnbogen: *De Chassenelle et de Boghe*, *Chasselaine en Bode*, *Chastelaine Amboge*, *Tascevele* oder *Thascelenes en Tosces*, *Taissenelle en Thochez*, *Chanselene*, *Quasse-noue* (S. 590). In Froiss. S. 57 Anm. 3 findet sich für Blankenheym (i. d. Eifel) *Blakehen* (I. Kap. 80). Rutebeuf erwähnt in: *La vie sainte Elysabel Watebert*, *Watebort* für Wartburg (Ruteb. II S. 180f.), *Ysenache*, *Senache* für Eisenach (ebenda S. 170), *Mapur* für Marburg (ebenda). Chr. de Pizan schreibt statt Braunschweig *Bresouich* (*Le Livre du Chem. de Long Estude* herausg. von R. Püschel, Berlin 1881 S. 135).

In der Ballade *Le Dict des Pays* werden die Kennzeichen für die einzelnen Länder aufgezählt. Während diese für die anderen Länder wenig schmeichelhaft lauten¹⁾, heisst es von Deutschland: *Bons chevaucheurs en Alemaigne* (S. 115). E. Deschamps bestätigt diese Worte, wenn er sich in der Ballade *Je suis aux abais comme uns cerfs* (Desch. VII, S. 61f.) über die Gepflogenheit der Deutschen beklagt, bis tief in die Nacht hinein meilenweit durch dick und dünn zu reiten, unbekümmert um Schnee und Frost:

*Chevauchier jusqu'a la nuitie
Par montaignes et desrubans,
Par geles, par neges grans,
•IIII• lieues ou du moins trois.*

Besonders wertvoll sind die Urteile der beiden bedeutendsten Historiker des Mittelalters: Froissart und Commynes.

Beide Schriftsteller sind durchaus nicht rückhaltlose Bewunderer ihrer östlichen Nachbarn, sie wissen vielmehr manchen Fehler an ihnen zu rügen, manches Laster zu brandmarken. Desto grösseres Gewicht ist daher ihren lobenden Äusserungen beizulegen. Froissart, dem es vor allem darauf ankommt, die Waffentaten kühner Ritter aufzuzeichnen, um die Nachwelt zur Nacheiferung anzuspornen²⁾, vergisst nicht, auch die Heldentaten deutscher Ritter gebührend zu würdigen. So berichtet er von dem kühnen Überfall der Franzosen durch die in englischem Sold stehenden Deutschen unter Johann von Rodenburg und Arnoul von Blankenheym und ihrem geschickten Rückzug (I, 139, 140), oder von ihrem kecken Angriff auf Landrechies (IV, S. 21–23), von dem verwegenen Streifzug zweier Ritter aus der Feste Bouchain, die den Franzosen die Beute abjagen und diese den Bauern zurtückerstatten. (V, S. 56–58). Die Bewohner der Rheingebiete, Ostrisiens oder Allemans genannt, rühmt Froissart als: *tres vaillans gens d'armes et bons guerroyers* (I, 382–385), weil sie den zuchtlosen Scharen Enguerrands von Coucy erfolgreichen Widerstand leisteten.

Philippe de Commynes, „der erste wahrhaft moderne Geschichtsschreiber Frankreichs“³⁾ der — wie bereits bemerkt wurde — in sachlicher, gerechter Weise Licht und Schatten verteilt, ist ein aufrichtiger Bewunderer der Schweizer, die er meist mit *Allemands* bezeichnet.

Er preist die Schönheit der kraftstrotzenden Bergbewohner, die er für nahezu unüberwindlich hält⁴⁾. Er, der persönlich an den von ihm

1) S. 111: *Et grosses couilles en Lorraine, Les grans vanteurs en Picardie, Et bons buveurs en Normandie.*

2) Vgl. Such. Bi-Hi. a. a. O. S. 243.

3) Such. Bi-Hi. a. a. O. S. 255.

4) „Tant de beaulx hommes y avoit que je ne veiz jamais si belle compaignie,

Das Rolandslied berichtet von den Deutschen:

Bien sunt guarrit et de chevaux et d'armes. Rol. 3040.
Armes ont clairs et bons chevaux courans. Hs. T. 169,6.

Die Tiois, die von Widelon, dem Bruder Naimes, befehligt werden:
. . . mout orent bel harnois. Ans. Car. 10082.

Dasselbe gilt von den Baiern:

Dus Namles et Baiviers et Salendois,
Bien sont ·X· mil arme de bons conrois.

In seiner Chronik gibt Benoît seiner Verwunderung über die wohlbewaffneten, überaus zahlreichen Ritter, Knappen und Schützen, die das Heer Otto I. aufzuweisen hat, Ausdruck:

. . . . plus de dis milliers
Tres ben armez, sor lor destriers,
De heaumes¹⁾ e d'aubers e d'escuz.
Si fait poples ne fu veuz:
Tant out serjanz, tant out archers,
N'en sai les cenz ne les milliers. Ben. II. 18251 ff.

Am Hofe Orris begegnen wir bairischen Ritttern. Der Dichter schildert sie als tapfere, wohlhabende, stolze Vasallen:

En ceste vile a chevalier de pris
Plus de ·II· mille, chascuns est bien garnis
De palefrois, de chevaus, de roncis,
De piax de martre, de pelicons hermins,
De coupes dor, hanas d'argent massis²⁾

Entr'iaus demainnent grant orgueil et grant pris. Aub. Ke. S. 229.

Im Gui Nant. schickt der Baiier Huidelons einen Boten zu Gui. Von diesem Boten heisst es:

Gentement le salue il ne fu pas Bretons³⁾. Gui Nant. S. 65.

In Yde treffen wir deutsche Truppen in Barsillon — in Alemaigne gelegen — an, wo sie das Eintreffen von Verstärkungen abwarten, mit denen sie sich zu König Otto, der in Rom weilt, begeben wollen. Ein deutscher Ritter nimmt die als Mann verkleidete Heldin des Romans Yde in seine Dienste auf:

Uns Alemans belement l'apella
A cui ies tu, di moi, nel celes ja.

Als Yde sich bereit erklärt, Kriegsdienste anzunehmen:

Dist l'Alemans, mout grans biens tē venra
Comment as non, a moi n'en choile ja.
Jai non Ydes⁴⁾, cele respondu a.

1) Lies D'heaulmes. 2) Lies: d'or, d'anas d'argent massis.

3) In der damaligen Zeit galten also die Bretonen als linkische, tölpel-
 hafte Gesellen. 4) Lies: J'ai a non Ydes.

*Freres, dist il, tu mēras mon ceval,
 Je te retieng, nus maus ne tē venra.
 Ydes errant l'Alemant enclina;
 A son ostel l'Alemans l'en mena.* Yde 6583 ff.

Des öfteren wird auch die Frömmigkeit der Deutschen erwähnt.

In Jer. feiern sie das Andenken Christi an heiliger Stätte durch Gesänge:

Baivier et Alemant cantoient lor canchon. Jer. 788.

Ihr Schwur lautet *Godeherre* (Doon Nant.), ihr Schlachtruf: *Gouteherre* (Yde, Aym. Narb.); im Gir. singen sie das Kyrie beim Angriff (Tir. 392). Auch Froissart rühmt ihnen nach:

„*Allemands sont volontiers en pelerinage, et l'ont eu et le tiennent d'usage*“. II, 229.

3. Günstige Charakteristik hervorragender Persönlichkeiten.

A. Sagenhafte oder von den Dichtern geschaffene Heldengestalten.

Das von den Deutschen entworfene Bild wird durch die Charakteristik einer Reihe trefflicher Persönlichkeiten deutscher Abkunft vervollständigt, die uns in den altfranzösischen Dichtungen begegnen. Freilich handelt es sich nicht selten um sagenhafte Personen oder um willkürliche, von den Dichtern erfundene Gestalten. Wenn wir trotzdem uns etwas eingehender mit ihnen beschäftigen, so geschieht es aus dem Grunde, weil die Tatsache, dass die Trouvères das Schicksal deutscher Persönlichkeiten in ihre Werke verflechten durften, der beste Beweis für die Behauptung ist, dass in der damaligen Zeit das französische Volk Sympathie für seine deutschen Nachbarn hegte.

Karl der Grosse kommt für uns nicht in Betracht. So schmeichelhaft es für uns Deutsche auch ist, den machtvollen Kaiser germanischer Abstammung und germanischer Gesinnung im Mittelpunkt der franz. Epik zu sehen, so bestimmt müssen wir andererseits zugeben, dass für die Trouvères Karl der Grosse *emperere* oder *rois de France* ist¹⁾. Wir

1) Vgl. die Ausführungen von G. Paris in seiner *Histoire poétique de Charlemagne* S. 451 ff. sowie Gautier, *Les Épopées françaises* III, 143 f. und *L'idée politique dans les chansons de geste* S. 80. Ich beschränke mich auf die Wiedergabe der von G. Paris (a. a. O.) angeführten Stelle aus Cour.:

*Quant Dex eslut nonnante et dix roiaumes
 Tot le meillor torna en doce France.
 Li miudres reis ot a nom Charlemaine;
 Cil aleva volontiers douce France.
 Dex ne fist terre qui envers lui n'apende;*

dürfen uns nicht durch die Erscheinung täuschen lassen, dass oft von Karls Residenzen am Rhein, von Aachen, Mainz, Cöln oder Nymwegen die Rede ist, denn diese Städte gehören nach der Auffassung der Trouvères zu der „douce France“.

Karl wird in den chansons de geste von 12 Pairs und von einer stattlichen Anzahl anderer Vasallen umgeben, unter denen wir manchen deutschen Fürsten oder Ritter antreffen. Die bedeutendste Persönlichkeit in Karls Umgebung nächst Roland ist Naimés, der Herzog von Baiern¹⁾. Da sowohl G. Paris (a. a. O., S. 416ff.) als auch L. Gautier (a. a. O., III S. 171ff.) eine genaue Analyse seines Charakters gegeben haben, so beschränke ich mich auf die Wiedergabe der Urteile jener Gelehrten und einiger der wichtigsten Stellen aus den chansons de geste:

„Naime de Bavière, le fidèle conseiller de Charlemagne, souvent plus sage et plus avisé que lui, toujours du parti du bon droit contre l'injustice, même triomphante en apparence“. G. Paris a. a. O. S. 46.

„Deux âmes se sont-elles jamais ressemblées plus que celles de Nestor et de Naimés, de ces deux beaux vieillards chez qui la modération s'élève jusqu'au génie?“ L. Gautier a. a. O., III. S. 163²⁾.

Jehan Bodel, der Verfasser der Saisnes, legt dem Helden folgende Worte in den Mund:

*On m'apele a la cort duc Naymes de Baivier,
As consaus l'ampereur sui apelez premier;
N'a si haut home en France q' m'osast desjugier,
Et de mes garnemanz me sai assez aidier.* Sax. 7620ff.

Ähnlich urteilt der Verfasser von Aspremont:

*Le conseil Nayme ne pot nus hom prisier.
Après le Dieu nul meillor ne vous quier.* Aspremont. 34f.

*Il ala prendre Baiviere et Alemaigne,
Et Normandie et Anjou et Bretaine,
Et Lombardie et Navarre et Tosquane.* Cour. 12ff.

Es ist bemerkenswert, dass Frankreich den Heldenkaiser viel früher und in viel höherem Masse in der Dichtung verehrte als Deutschland. Diese Verehrung führte in Frankreich dazu, dass man vielfach — noch im verflossenen Jahrhundert — Deutschland jedes Anrecht auf Karl d. G. absprach, sodass franz. Gelehrte sich genötigt sahen, diese Ansicht zu bekämpfen. So schreibt A. Leroux: „Refuser de voir en Charlemagne un Franc de Germanie, parce que son acte de naissance n'a pas été retrouvé, ou esquiver la question de race en prétendant que sa «patrie légale» est la Gaule, est une mauvaise plaisanterie, . . .“. La Royauté franç. et le S. Empire romain . . . S. 243 Anm. 2.

1) „Naimés est Bavaiois, il est plus profondément Germain que presque tous les autres pairs“. Gautier a. a. O. III, S. 171. Über die Etymologie dieses Namens vgl. O. Schultz in Zs. für rom. Phil. XVIII (1894) S. 127f.

2) Ähnlich Gautier: La Cheval. S. 349, 375.

Welcher Beliebtheit sich Naime bei den Trouvères erfreute, geht daraus hervor, dass er selbst in jenen Epen, in denen Karl eine wenig würdige Rolle spielt, als weiser Ratgeber und tapferer Recke erscheint, so z. B. im *Gui Nant.* und in *Sax.*¹⁾ Ihm zu Ehren wird die Stadt Rostemont sor Muese *Namur* genannt²⁾, und um ihn vor dem sicheren Tode zu bewahren, muss selbst die göttliche Allmacht ein Wunder wirken (*Aq.*³⁾).

Ein zweiter deutscher Held in Karls Umgebung ist Gondebuef le Frison, ein stolzer edler Recke, der für Wahrheit und Recht ficht. Er findet in mehreren *chansons de geste* Erwähnung⁴⁾, ausführlich wird im *Gal.* über ihn berichtet. Er befindet sich unter der Zahl jener Barone, denen Karl d. G. beim Rückzug aus Spanien die Nachhut anvertraut hat (*Gal.* S. 101). Als die Sarazenen mit grosser Übermacht diese Truppen angreifen, bittet Roland Gondebuef als den besten Ritter, der ihm zur Verfügung steht, dem Kaiser Karl die missliche Lage seiner Scharen mitzuteilen und ihn um Hilfe anzugehen. Der friesische Baron ist jedoch zu stolz, um eine derartige Unglücksbotschaft seinem Herrn mitzuteilen:

„Gondebreuf“, dit Roulant, „or y veulles aler!
Car meilleur cheualier . . . ne scauroie trouver“.
„Sire“, dit Godebreuf, „or ce laissies ester!
Ains auray fait paiens a martire livrer
Et ma lance brisier et mon escu fausser,
Que ie voise a Charlon le messaige compter. (*Gal.* S. 123).

Der Kampf wird fortgesetzt und endet mit der Niederlage der Franken; selbst Roland sinkt schwer verwundet zu Boden. Bei diesem Anblick wird Gondebuef tief erschüttert, er erklärt sich zur Mit-

1) Vgl. auch *G. Paris a. a. O.* S. 357.

2) *Pour ce que Namles est plains de grant hardement,
Preus et loiaus et sages et de bon escient,
Fu Namur apelee depuis communement.* Berte 239 ff.

3) Der Verfasser von *Li Dis du Connestable de France* (1329 entstanden), einem Lobgedicht auf den Grafen Gaucher de Châtillon (1250—1329), glaubt den Grafen mit keinem trefflicheren Ritter vergleichen zu können als mit Naime:

*Au duc Naime estoit comparez,
Le Baivier, qui servi maint jour
Charlemaine le roy majour.
Ainsi vesqui que li dus Naimes
Preudons, loiaus, . . .* *Watr.* S. 47 v. 118 ff.

Ähnlich *Li Dis des IIII Sieges*, ebenda S. 163—185.

4) Vgl. *Langlois a. a. O.* S. 291 f. Welche geschichtliche Persönlichkeit diesem Fürsten entspricht, lässt sich nicht sagen: „On ne sait au juste à quoi rattacher le Gondrebeuf, . . . de Frise très-fréquemment mentionné dans les *chansons de gestes* et déjà dans *Turpin*“. *G. Paris a. a. O.* S. 293 Anm. 3.

teilung jener Nachricht bereit und reitet — selbst voller Wunden — zu Karl, dem er Ganelons Verrat mitteilt (Gal. S. 134–143). Als letzterer sich rechtfertigen will, zögert Gondebuef — von gerechtem Zorn ergriffen — nicht, den Verräter herauszufordern:

„Vous y avez menti, fel traistre felon,
Je le [vous] prouverai, montes sur l'arragon
Et je le vous ferai iehir, vueilles ou non.“ S. 370.

Ganelon entzieht sich dem Zweikampf durch die Flucht, wird jedoch ergriffen und erleidet einen schimpflichen Tod.

Aus dem fernen Friesland stammt auch ein anderer Baron Karls, König *Lohous* oder *Lohout de Frise la lointaine*. Auch er gehört zu Karls Vertrauten (Sax. 6452) und zeichnet sich als tapferer Held aus (Sax. 2066 ff., 5408 ff., 6578 ff.¹⁾).

Ausser den genannten finden sich noch viele Deutsche im Dienste des franz. Königs, so Richer²⁾ und Bertram³⁾, die Söhne Naimes; Huidelon, der Bruder Naimes; Tierris l'Alemans, der treue Waffengefährte Ogiers; Orri l'Alemant, der Führer der Deutschen in den Lothringerepen; Hermaux, *li bons dus de Frise* (Gir. Rouss. S. 177) u. a. m.⁴⁾).

Eine selbständigere Stellung als die bisher genannten Deutschen nehmen Herzog Emelon und König Flore im Floov. sowie König Orri im Aub. ein.

Emelon ist Herzog von Baiern. Er wird als gastfreier, ritterlicher Fürst geschildert. Von wackeren Rittern umgeben führt er ein freies, vornehmes Leben. Als er erfährt, dass sein Sohn von seinem Gast Richier erschlagen worden ist, verbietet ihm sein ritterlicher Sinn, den Schuldigen durch seine Leute töten zu lassen; er hält sie daher zurück, als sie über Richier herfallen wollen; in offenem, ehrlichen Zweikampf will Emelon seinen Sohn rächen. Trotzdem er eine gerechte Sache verfocht, wird er besiegt. Als edler Mensch verzeiht er seinem Gegner; und als dieser ihn bald darauf aus der Gewalt der Sarazenen befreit, huldigt er dem französischen Baron.

In derselben *chanson de geste* wird uns in kurzen Zügen ein Bild von dem „guten König“ Flore entworfen, dem Gebieter über *Ausai*,

1) Seine Gemahlin Rissendine ist es, die im Gegensatz zu den anderen Rittersfrauen ihrem Manne die Treue wahrt; sie teilt ihm das schändliche Treiben der Trossknechte in S.-Herbert del Rin mit. Sax. 1661 ff.

2) G. Paris a. a. O. S. 323–324.

3) G. Paris a. a. O. S. 300, 308.

4) Ein ausführliches Verzeichnis der deutschen Ritter, die in den *chansons de geste* vorkommen, bietet W. Schober a. a. O. S. 35f.; vgl. auch Langlois a. a. O. unter *Alemaigne*.

*Lorraine, Alemaigne*¹⁾). Er ist ein umsichtiger, tapferer Held und bewährt sich als solcher in den Kämpfen gegen die Sarazenen. In dankbarer Gesinnung eilt er Clovis und Floovant gegen ihre Feinde zu Hilfe, da Floovant ihn in seinen Kämpfen unterstützt hatte²⁾).

In dem König Orri von Baiern lernen wir einen trefflichen Charakter kennen. Als erfahrener, kluger Fürst nimmt er Auberi und Garselin in seine Dienste, obwohl sie wegen ihrer armseligen Gewänder von seinen Rittern verspottet werden (Aub. Ke. S. 228). Äusserst freigebig beschenkt er die beiden Barone, nachdem er namentlich mit ihrer Hilfe die Sachsen und Slaven besiegt hat (Aub. Ke. S. 237). Er duldet nicht, dass sie von seinen neidischen Söhnen verfolgt werden³⁾). Als aber Auberi bei einem neuen Streit Orris Söhne erschlägt, siegt die Vaterliebe über die Freundesliebe. In gerechtem Zorn verfolgt er die beiden Ritter, freilich umsonst. Es gelingt ihnen zu entkommen, nachdem sie mehrere Verfolger, unter ihnen einen Neffen Orris, zu Boden gestreckt und so ihrem Wohltäter neuen Kummer bereitet haben.

Bei einem zweiten Einfall der Sarazenen wird Orri gefangen genommen und vor den Sarazenenfürsten Antequin gebracht. Dieser fordert ihn auf, seinem Gott und seinem König untreu zu werden, allein der heldenmütige Orri bleibt standhaft:

Dist rois Ouris: non ferai, par ma foi;

Je n'iere ia la ou Jesu renoi,

Jesu de gloire et Pepin nostre roi. Aub. To. S. 141.

Lieber will er den Tod erleiden als seine Zustimmung zu der Übergabe der von seiner Gemahlin verteidigten Feste geben. Als er bei diesem Entschluss beharrt, werden ihm die Augen mit glühendem Eisen ausgebrannt, er wird an einen Pfahl gebunden und erleidet den Märtyrertod für seinen Gott und seinen König:

L'ame s'en va der saint empereour

*Angle l'en portent devant le criatour*⁴⁾). Aub. To. S. 143.

Trotzdem die uns erhaltenen chansons de geste aus dem 11., 12.,

1) König Flore ist auch der Held des Prosaromans: *Li contes dou Roi Flore et de la Bielle Jehane* (Nouv. Franç. S. 85—157). Der Held wird mit den Worten eingeführt: „*Il fu molt boins chevaliers et gentius hon de haut linage*“ (a. a. O. S. 85).

2) Freilich missfällt uns ein Charakterzug. Bei der Nachricht von dem Tode seiner ungeratenen Söhne sagt er: *La estoient il pire que [ne] sont chiens puanz*; wir verstehen zwar diese harten Worte des rauhen Kriegers der damaligen Zeiten, aber wir verurteilen eine derartige Sprache des gefühlsrohen Vaters.

3) Als er sie verwarnt, kargt auch er nicht mit scharfen Worten: „*Mauvais garcon, lecheour, pautonnier, Mar le feistes, vos le comparres chier*“. — Aub. To. S. 7.

4) L. Gautier nennt Orri „le Régulus des Épopées françaises“. Vgl. L'idée polit. S. 109.

13. Jahrh. stammen, also aus einer Zeit, in der sich das deutsche Kaisertum zu hoher Macht entwickelte, wird in den meisten Epen nur Karl d. G. als *emperere* genannt. Erst allmählich findet der Gedanke an ein deutsches Kaisertum in jenen Werken Eingang. Den ersten Schritt zur Loslösung von der alten Auffassung veranschaulicht Octavien. In ihm wird an mehreren Stellen ein *emperere d'Alemaingne* erwähnt (so 1501, 3011, 4526); dieser steht jedoch dem französ. König Loteires nicht ebenbürtig gegenüber, er verfügt nicht über grössere Macht und grösseres Ansehen, den geschichtlichen Tatsachen entsprechend; vielmehr ist er der Vasall des franz. Königs. Gleich den Gebietern von Irland, Schottland, England und Spanien muss sich der deutsche Kaiser am franz. Hofe einfinden, als Dagobert, der Sohn Loteires, Florent den Ritterschlag erteilen will; auch muss er dem jungen Ritter den Helm aufsetzen (3026—3027). Als die Sarazenen in Frankreich einfallen, wird der deutsche Kaiser wie die übrigen Vasallen zum Kriege aufgeboten (29 ff., 1499 ff.).

Eine den tatsächlichen Verhältnissen gerecht werdende Auffassung findet sich im Chev. Cyg. und Godef. Es ist bezeichnend, dass beide Volksepen in Lothringen entstanden sind. Weder im Chev. Cyg. noch im Godef. hören wir etwas von Karl d. Gr., vielmehr spielen sich die Ereignisse an dem Hofe des Kaisers Otto ab¹⁾. Otto residiert in Cambrai, Aachen, Nymwegen, Mainz. In seiner Umgebung finden wir ähnlich wie an Karls Hof eine Anzahl von Vasallen, die er vor allem zu Beratungen heranzieht. Er lässt sich nicht durch die gleissnerischen Worte seines Lehnsmannes, des Sachsenherzogs Rainier, beirren, der seinen Einfall in das Gebiet der Gräfin von Bouillon zu beschönigen sucht. Unnachsichtig gegen solche Gewalttäter lässt sich der Kaiser im Gegensatz zu vielen seiner Barone nicht einmal durch die grosse Macht des Sachsenherzogs zur Ungerechtigkeit verleiten. Er stattet den Schwanritter mit Ross und Rüstung aus, damit dieser im Zweikampf mit Rainier dessen Unrecht nachweisen kann. Auch im weiteren Verlauf der *chanson de geste* erweist sich Otto als zuvorkommender Freund und lebenswürdiger Beschirmer des Schwanritters Elyas.

Auf des Kaisers Geheiss begleitet Galien, Ottos Neffe, Elyas und dessen Gemahlin Beatrix in ihre Heimat, und als die Sachsen in das Land seines Schützlings einfallen, führt Otto seine Kriegsvölker in eigener Person gegen die Rebellen ins Feld. Welche Liebe ihn zu

1) Welcher von den Ottonen gemeint ist, kann nicht gesagt werden. Der Verfasser beschränkt sich auf die Bezeichnungen: *Otes li emperere*, Godef. S. 1, *li frans rois d'Alemaigne qui le poil ot mesle*, Godef. S. 70, *Otes li emperere a la chiere grifaigne*, Godef. S. 2, *jentiex rois de Saisonne*, Chev. Cyg. S. 113, *l'emperere honores*, Chev. Cyg. S. 232. Auch die Persönlichkeit eines *Othon* im Aub. lässt sich nicht genau bestimmen. Aub. Ta S. 185.

seinem Neffen beseelt, offenbart sich in dem Schmerz des Kaisers bei der Nachricht von Galiens Tode.

*Quant il les entendi, si baissa le menton;
Lors est coru al cors et il et si baron,
Puis le fist decouvrir, por veoir sa fachon.
Quant il choisi la plaie, plus fu noirs d'un charbon,
Li cuers li est falis, si vait en pasmoison.*

Chev. Cyg. S. 206.

Ein prächtiges Grabmal lässt er dem geliebten Neffen errichten; die gefangenen Sachsen aber büßen ihren Verrat mit dem Tod.

Am leichtesten konnte sich die richtige Ansicht von einem deutschen Kaisertum in den Dichtungen Bahn brechen, die einen völlig anderen Geist atmen als die *chansons de geste*: in den höfischen Epen. In diesen Dichtungen hören wir nichts mehr von Karl und seinen Vasallen, die Tafelrunde des Artus hat sie verdrängt; die Helden ziehen auf Abenteuer aus, kommen zu allerlei fremden Herrschern, mitunter auch zu deutschen Fürsten, nicht selten werden sie sogar deutsche Kaiser.

Im Clig. heiratet Kaiser Alis von Konstantinopel Fenice, die Tochter des Kaisers von Deutschland, über den *Chrétien de Troyes* folgendermassen urteilt:

. . . l'anperere d'Alemaingne

Est mout riches et mout puissanz. Clig. 2656 f.

Der Kaiser residiert in *Renebore* (Regensburg); die Hochzeit wird in Cöln gefeiert. Clig. 2699 ff.

Im Guill. Pal. begegnen wir dem deutschen Kaiser Nathanael. Er ist Herr von Rom und von Deutschland, seine Untertanen sind *Alemans, Lombars, Toskans* (vgl. 1847 ff., 8672, 8746, 8837). Im Kampfe gegen den auftrührerischen Sachsenherzog wird er von Guillaume, dem Helden des Romans, tatkräftig unterstützt. Guillaume heiratet die Kaisertochter Melior, wird König von Apulien und nach dem Tode Nathanaels deutscher Kaiser. Er regiert als gerechter, mächtiger und frommer Herrscher¹⁾ über *tote Rome et l'empire* (9274).

Laris, der eine Held des gleichnamigen Romans, ist der Sohn des deutschen Königs Heinrich, seine Schwester, die schöne Lydoine, ist die Gemahlin des Königs der Gascogne. Ihr Vetter ist kein geringer als der mächtige Artus. Heinrich (119 . . . *bon roy d'Alemaigne* genannt) ist ein treubesorgter Vater und ein gastfreier, königlicher Held (29749 ff.). Als er in Cöln von Saris, dem König von Ungarn, belagert wird, eilen ihm Laris, Artus und dessen erprobte Ritter zu Hilfe. Nach heftigem Kampfe wird der Feind zum Abzug

1) 9611. *Mult fu l'empereres vaillans,*

Justicieres fors et poissans.

9619. *Dieu aime et sert la sainte iglise.*

gezwungen, Artus zieht als Befreier in Cöln ein, wo er neun Tage lang von Heinrich auf das beste bewirtet wird. Vor seiner Rückkehr krönt er Laris und dessen Gemahlin, die Fee Marine (30280).

Sone¹⁾, der Held des gleichnamigen Romans, ist ein Abkömmling des Herzogs von Melone. Nach vielen Abenteuern kommt er zu dem deutschen Kaiser und wird dessen Vasall (16501 ff.). In einem leider nicht erhaltenen Kapitel ist die Reise Sones nach Rom und seine Kaiserkrönung daselbst geschildert²⁾. Wir erfahren noch (18129 ff.), wie Kaiser Sone seine Gemahlin aus der Gewalt der Ungläubigen befreit und ganz Italien unterwirft. Er erfreut sich der Gunst seines Volkes und zeichnet sich durch strengen Gerechtigkeitsinn aus. Mit der Regierung Deutschlands beauftragt er Armant, der sich sehr beliebt macht (19651 ff.). Nach seinem Tode wird sein Neffe Henri in St. Peter zum Kaiser gekrönt.

Recht lobend äussert sich der Verfasser des Guillaume de Dole über den deutschen Kaiser Konrad³⁾:

- v. 31 *En l'empire ou li Alemant*
Ont este maint jor et maint an,
Si com li contes dit, segnor,
Ot jadis un empereor:
Corras ot non de par son pere,
Qui devant lui fu emperere.
- v. 40 *Onques au grant siege de Troie,*
N'ot home si bien enteschie;
- v. 45 *N'oi nuls issir de sa bouche*
Grant serement ne lait reproche.
Mout se contint com sages rois:
Tot fist par decrez et par lois
Vers sa gent ce que fere dut.
Onques home ne mesconnut
Por poverte ne por richece.

Den Bauern und Städtern lässt er seine Hilfe angedeihen; er duldet nicht, dass die Kaufleute in seinem Lande überfallen und beraubt werden⁴⁾ und straft rücksichtslos Räuber und Verbrecher.

1) Scheler vermutet, dass Sone mit scön zusammenhängt, Goldschmidt hält es für wahrscheinlicher, dass das Wort mit Sonnatus verwandt ist, (vgl. Sone S. 646); nach Langlois: *La Soc. fr. au XIII^e siècle* . . . Paris 1904 S. 275 Anm. 1 ist die Form von Sueno abzuleiten.

2) Vgl. die Anmerkung zu v. 18006.

3) „Il va de soi que l'empereur Conrad, amant de Liénor, n'a de commun que le nom avec Conrad III. († 1152)“. Ch.-V. Langlois a. a. O. S. 59.

4) *Si seur com par 'I' moustier*

Aloit chascuns parmi sön regne. Guill. Dole 616f.

Unter den Grossen seines Reiches duldet er keine Streitigkeiten¹⁾. Er liebt das gesellige Leben, die Jagd, den Gesang (1322 ff., 921 ff.). Er veranstaltet ein grosses Turnier, an dem Deutsche, Franzosen und die Bewohner der Champagne teilnehmen²⁾.

Der Verfasser schliesst mit folgenden, für Konrad sehr anerkennenden, für seine Nachfolger wenig schmeichelhaften Worten:

Il valoit de tels rois ·I· mui

Com il a puis el regne eu³⁾.

Das deutsche Kaisertum findet sodann Erwähnung in der *chanson Belle Argentine* (12. Jahrh.), die von dem Trouvère Audefroy-le-Bâtard verfasst ist⁴⁾. Ihr Inhalt ist kurz folgender: Argentine, von ihrem ungerechten, leichtlebigen Gatten, dem Grafen Gui, verstossen, findet bei der deutschen Kaiserin liebevolle Aufnahme. Ihre Söhne treten in den Dienst des Kaisers, der sie sehr schätzt und nur ungern mit ihrer Mutter in ihre Heimat ziehen lässt, nachdem er sie gleich seiner Gemahlin reich beschenkt hat.

Endlich spielt ein deutscher Kaiser eine Rolle in einer Moralität, deren Titel bereits den Inhalt angibt; er lautet: *Moralite Nouvelle d'ung Empereur Qui tua son neveu qui avoit prins une fille a force. Et comment ledit empereur, estant au lict de la mort, la sainte hostie luy fut apportee miraculeusement.* (Anc. thé. III. S. 127—170.)

B. Geschichtliche Persönlichkeiten.

Angesichts der Tatsache, dass selbst die Trouvères des 13. Jahrh. deutsche Fürsten mit ihren Helden in Verbindung bringen, dass sie

1) Er schlichtet den Streit zwischen einem Herzog von Baiern und einem Grafen von Geldern. Nach der Meinung des Herausgebers spielt der Dichter vielleicht auf die Streitigkeiten an, in die zur Zeit der Hohenstaufen Heinrich d. Löwe verwickelt war.

2) Es fällt auf, dass der Trouvère ausdrücklich bemerken zu müssen glaubt, dass das Turnier ohne Streitigkeiten verläuft: 2823 f.:

Sanz maugre, sans male voellance

Se departirent par la nuit, . . .

3) Von Mainz wird in demselben Roman gerühmt:

La cite en avoit le los

D'estre toz jors mout deduianz. 4143 f.

4133 ff. erfahren wir, wie die Mainzer Bürger den ersten Mai feiern: Gegen Mitternacht gehen sie in den Wald, holen dort „ihren Mai“ (Blumen und Laubwerk) und bringen ihn bei Tagesanbruch unter dem Vorantritt singender junger Leute in die Stadt, deren Strassen festlich geschmückt sind. Über die Bedeutung von Mainz in der afr. Literatur vgl. Zeitschr. für rom. Phil. XXVII, 1903 S. 1 ff. (S. 6), Ro. XXX, 404—409.

4) Eine Übersetzung dieser *chanson* hat K. Bartsch gegeben. Vgl. Alte französische Volkslieder übersetzt von K. B., Heidelberg 1882 S. 43—47: „Schön Argentine“.

die letzteren sogar Erben der Kaiserkrone werden lassen, darf es uns nicht wundern, wenn auch die Chronisten und Historiker es sich anlegen sein lassen, deutsche Könige und Kaiser rühmend zu erwähnen:

Benoît nennt Heinrich II. einen erhabenen, gewaltigen und gefürchteten Herrscher: *Al tens Henri l'empereor,*

*Qui d'Alemaigne tint l'onor,
Hauz huem e forz e redotez,*

Ben. II 36069 ff., ähnlich II 36390.

Heinrich V. besitzt grosse Tüchtigkeit, treffliche Eigenschaften und ist in der ganzen Welt bekannt:

*Au quint Henri l'empereor,
Qui mult esteit de grant valor
E hauz a Rome coronez,
Plains de totes bones bqntez
E coneuz par tot le munt,* Ben. II. 40979 ff.

Selbst Otto I. ist Benoît wohlgesinnt, obwohl jener mit Ludwig d'Outremer einen Zug gegen Richard von der Normandie unternimmt. Er schildert den Schmerz Ottos um seinen gefallenen Neffen in beredten Worten:

*. Quant il le sout
Ne parla mot ne il ne pout,
Li quers li estreint; morz, destreiz,
S'est bien pasmez plus de set feiz:
Par poi que l'alme ne s'en vait;* Ben. I. 18990 ff.

Ferner erwähnt er die grosse Frömmigkeit des nach Saint-Ouen pilgernden Kaisers:

*Humles, devant le saintuaire
Bat sa culpe benignement,
Treiz feiz baise le pavement,
Seigne son vis e sa peitrine.
Al crucefiz chascons encline,* Ben. I. 19533 ff.

Er vergisst nicht zu bemerken, dass Otto: *set unces d'or e un samit* (I. 19358) opfert. Selbst seine Feinde, die Normannen, begegnen ihm mit Achtung und Ehrerbietung (I. 19332 ff.)¹⁾.

Heinrich l'Alemant, worunter Heinrich I. zu verstehen ist, wird von Wace geachtet als

un rei de grant puissance. Rou 1600.

Wie den Trouvères, so gilt auch den genannten Chronisten die Kaiserwürde als die höchste Ehre, die einem Fürsten zuteil werden

1) Der franz. König Lothar wird hingegen folgendermassen charakterisiert;
*Fel, orgoillos e bubanciers,
Chiche e avers e feinz e faus,
Poi verteiars e poi leiaus;* Ben. I 20935 ff.

kann. Ihre Sympathie für das Kaisertum ist um so leichter verständlich, als gerade die Töchter jener Fürstengeschlechter von deutschen Kaisern heimgeführt wurden, in deren Auftrag die Chronisten schrieben. Von Gunild, der Tochter Knuts, berichtet Benoît:

*Ceste out a femme Henris (Heinrich III.)
Qui de Rome ert empereor;
Ne pout avoir plus haut seignor.
Si fu la lignee expandue
Qui de Rou(s)esteit descendue,
Si fu montee e eshaucee, Ben. I. 28031 ff.*

Benoît ist also nicht wenig stolz auf die Ehre, die Gunild zuteil geworden ist. Ähnlich äussert sich Wace über diese Fürstin:

*Ne pout aler a plus halt home
Ke a l'empereur de Rome. Rou I. 1383 f.
Femme fu a l'empereur,
Ne pout avoir plus halt seignur. Ebd. I. 1395 f.*

und über Mahalt, Ebd. I. S. 212 v. 137.

Einer jener Dichter, die deutsche Kaiser persönlich kannten, war Guiot von Provins. Dieser hatte 1184 an dem von Friedrich I. anlässlich der Schwertleite seiner Söhne zu Mainz veranstalteten grossartigen Ritterfeste teilgenommen:

*Et de l'Empereor Ferri
Vos puis bien dire que je vi
Qu'il tint une Cort a Maience;
Ice vos di je sanz doutance,
C'onques sa pareille ne fu. Guiot Prov. 278 ff.*

Dem Kaiser Barbarossa kommt keiner gleich, darum eröffnet Guiot seine Klage über die heimgegangenen Fürsten, die seine Gönner waren, mit dem wehmütigen Ausruf:

Qui fu l'Empereres Ferris!

In einem Streitgedicht beantwortet Graf Thieb aus de Bar (1240—96) die Frage des Rolant de Reims, ob er dem deutschen König¹⁾ in den Krieg folgen oder bei seiner Geliebten bleiben will, dahin, dass er dem ersteren treu dienen wird:

Je servirai lou roi sans boxerie · cant ces hons suix je non doi faillir mie. Thieb. Strophe 2.

Dass auch nach dem Aussterben der Hohenstaufen die deutschen Kaiser angesehen waren, beweisen uns die Aussagen von Dichtern und Historikern.

1) Vielleicht handelt es sich um Konrad IV., der 1252 nach Italien zog. Gröbers Gr. II¹ S. 965.

In *Le Vœu de l'Épervier* schildert ein begeisterter Anhänger¹⁾ Heinrichs VII. dessen Zug nach Italien. Sogar die Feinde des Kaisers, Karl von Anjou und Robert von Neapel, rühmen seine Tugenden:

„Oncle“, si ait dit Charle, „per le corps saint Denix,
Amour et herdement, qui est cez ainez filz,
Et bonteit et biauteit, et biaux fais et biaux dis,
Humilteit et lairgesse le soustient on pays,
Et les bialulz dons qu'il ait aus barons despertis.“

Der angeredete Oheim, König Robert, erwidert:

„— Or pleust Dieu,“ dist li roy, „qu'or fut il noz amis“. *Vœu* Ép. S. 220 v. 481 ff.

Bei Heinrichs Tode, der nach dem Dichter durch eine von zwei Jacopins vergiftete Hostie verursacht wurde, beklagt der Verfasser den Kaiser als den besten Fürsten, der je Waffen getragen hat, als den besten seit dem freigebigen Alexander:

„Plorez, barons, hui perdons le meillour
Que onque portaisse arme ne maintenist honnour“. 551 f.
„ le muedre empereour
Que fut pues Alixandre le lairge donneour“. 559 f.

Denselben Kaiser feiert Gillion li Muisis in einem Gedicht. Er preist Heinrichs Ritterlichkeit, seinen Gerechtigkeitssinn und seine Nachsicht:

*Chevaliers preudons fu, preus et entreprendans,
As besongnes dou peule tous les jours entendans,
Souvent bien pour le mal a pluseur gens rendans,
Mais de faire justice n'estoit riens atendans.
Toute chevalerie prendre doit exemplaire
A chou qu'il fu loyaus, . . .* Gill. Muis. I. S. 309.

Er fährt fort:

*Si boins prince n'estoit, . . . ,
De tous estoit ames et a tous gracieus.* I. S. 310.

Gillion gibt gleich Henry de Namur, dem Verfasser des *Vœu de l'Épervier*, eine Beschreibung von Heinrichs Zug nach Italien; auch er ist tief betrübt über den plötzlichen Tod des Kaisers²⁾:

1) Der Verfasser ist nach Ansicht der Herausgeber ein Franzose (vgl. S. 189 a. a. O.); er ist über deutsche Verhältnisse wenig unterrichtet; so erzählt er, Heinrich „habe seinen Umritt durch Deutschland unternommen, um das Land gewissermassen erst zu erobern“ (ebenda).

2) Auch Gillion erklärt sich den Tod Heinrichs durch Vergiftung; dergleichen Jehan von Condé in der chanson *De l'ipocresie des Jacobins*; vgl. A. Dinaux: *Trouv. nord* S. 220.

*Tous temps qu'on a parlet del empereur Henri,
De sa hastieue mort, li coers m'en atenri.* I. S. 316.

Selbst diejenigen Schriftsteller, die über die Deutschen im allgemeinen ungünstig urteilen, machen mit Bezug auf die Kaiser eine Ausnahme. So behauptet der Verfasser der Chro. Val. von Karl IV.: „*Et fut cestui empereur ung tres grant sages homs et conquist plus l'empire par sens que par armes*“. Chro. Val. S. 278.

Auch Deschamps huldigt Karl IV., und zwar in einer Ballade auf den Tod des Papstes Urban, des genannten Kaisers und des Königs Karl V. Von Karl IV. rühmt er:

*Et l'empereur ot gracieux renom,
L'empire tint com fist Octoviens,
Sanz nul debat.* Desch. I. S. 295 f.

Enguerrand de Monstrelet schätzt den Kaiser Sigismund als: „*prince moult vaillant en armes et bon catholique*“. Eng. Monst. Bd. III Kap. 129; Bd. III, Kapitel 131 lobt er ihn, weil er zur Wiederherstellung des kirchlichen Friedens das Konzil von Constanz (1414) einberufen hat. Ausführlich verbreitet er sich über den Empfang des Kaisers in Paris, Bd. III, S. 135—138. („*. . . lui fut par le Roy et ses princes faicte la plus grande honneur qu'on eust peu faire au roy de tout le monde*“¹⁾).

Maximilian wird in einem phrasenreichen, überschwenglichen Gedichte gefeiert, das den chanoine von Valenciennes Jean Molinet zum Verfasser hat; es ist betitelt: *Chanson de Molinet sur la Journée de Guinegate*²⁾. Chants hist. I. S. 385 ff.

*Tu es seul filz de roy et d'empereur
Cesar Auguste; aucteur et repareur
Du bien publique en son poing florissant.
A ton pere est ce monde obeissant
Chascun luy doit foy, tribut et hommage
Ou nom de Dieu dont il porte l'ymage.* S. 397, Str. 25.
*Tous autres roys portent simple coronne
Et sont sacrez de main episcopalle;*

1) Monstrelet betont, dass der Kaiser in Saint-Josse, wohin er pilgerte, kein Geschenk machte: „*il ne donna ne offry riens au glorieux amy de Dieu saint Josse*“. Weiter hebt er hervor, dass der Kaiser gegen allen Brauch Waffen trug, Bd. III, S. 137. Commynes stellt fest, dass in Deutschland sogar geistliche Fürsten Waffen tragen. In der Tat war es germanischer Brauch, bewaffnet zur Kirche zu gehen. Com. Buch II, Kap. VII. In Gallien wurde dies auf dem 3. Konzil zu Orléans 538 verboten; vgl. Bröcker, Gesch. von Frankr. I. S. 50f.

Über Karls IV. Reise nach Paris gibt Chr. Piz. ausführlichen Bericht.

2) In der Schlacht bei Guinegate siegte Maximilian, der Théroouanne belagern wollte, über die Franzosen, vgl. Lenient: a. a. O. S. 277.

*Mais l'empereur qui le monde avironne
D'or et d'argent et de fer se couronne
Et est benist de propre main papalle,
Dedans Rome la cite principale.* Str. 27.

Str. 28 nennt er ihn: *Filz d'empereur, filz du plus grant du monde*; Str. 30 schliesst er mit dem Wunsche: *Vive ton filz, ton espouse et ton pere!*¹⁾

An dieser Stelle wäre endlich das Gedicht eines Pikarden zu erwähnen, der für Maximilian zu den Waffen ruft: *Reveillez-vous, Piccars, Piccars et Bourguignons.* Chans. S. 140—141. Gedicht CXXXVIII²⁾.

III. Kapitel.

Ungünstige Urteile.

1. Im Allgemeinen.

A. Ungünstige Beurteilung der heidnischen Germanen wegen ihres Unglaubens.

Den Hauptgegenstand der chansons de geste bilden die Kämpfe der christlichen Nationen gegen die Ungläubigen³⁾. Zu diesen gehören vor allem die Sarazenen, sodann Norweger, Dänen, Normannen, Sachsen, Vandalen und Friesen, endlich Türken, Äthiopier, Bulgaren u. a. m. In jenen glaubensstarken Zeiten kam es den Trouvères bei der Unterscheidung der Parteien weniger auf die Nationalität an, als vielmehr auf die Religion. Die Gegner sind nicht Germanen, Slaven, Araber, in erster Linie sind sie für die Trouvères Feinde des christlichen Glaubens. Die Religion ist also das den Feinden gemeinsame Kennzeichen und das unterscheidende Merkmal zwischen ihnen und den Franzosen sowie deren Bundesgenossen⁴⁾.

Im Verein mit anderen Ursachen, der geringen geographischen Kenntnisse in der damaligen Zeit⁵⁾, der Veränderung der den chansons

1) Auf die Franzosen ist Molinet schlecht zu sprechen; er gebraucht Str. 11 den drastischen Ausdruck: „*fuirent comme porceaulx*“.

2) Über die meist günstige Beurteilung deutscher Kaiser in den Werken der Troubadours vgl. Wittenberg, a. a. O. S. 9, 12—14, 22—24.

3) „La grande idée qui a présidé à la formation de notre épopée, qui lui a donné son caractère essentiel et a été le point de départ de son développement, peut se définir ainsi: la lutte de l'Europe chrétienne contre les Sarrasins, sous l'hégémonie de la France“. G. Paris, a. a. O. S. 15—16, 454.

4) Vgl. Gautier, *Enfance d'un baron* S. 428, und F. M. Forkert, Beiträge zu den Bildern aus dem altfranz. Volksleben auf Grund der „*Miracles de Nostre Dame*“ par personnages. Diss. Bonn 1901, S. 34.

5) Vgl. L. Gautier a. a. O. S. 441—450.

de geste zugrunde gelegten Stoffe im Laufe der Jahrhunderte durch Willkür der Verfasser oder durch Anpassung an Verhältnisse der betreffenden Zeit, bewirkte die einseitige Auffassung von jenen Völkern als furchtbaren Glaubensfeinden, dass die jene voneinander trennenden Eigentümlichkeiten wie Verschiedenheit der Nationalität und des religiösen Kults schwanden, dass daher die Individualität der einzelnen unter ihnen starke Einbusse erlitt, sodass die Gegner alle nach einer Schablone gearbeitet zu sein, einen Typus zu repräsentieren scheinen. Sie gleichen sich in ihrem Unglauben, ihrem Hochmut, ihrer Halsstarrigkeit und Verstocktheit, ihrer Hinterlist, Gewalttätigkeit und Roheit¹⁾. Nur geschicktere Darsteller entwerfen von den Gegnern ein abwechslungsreiches Bild, indem sie auch ritterliche, edle Charaktere zeichnen²⁾ und so ihre Erzählung wahrscheinlicher und spannender machen; allein auch sie versäumen nicht, die Lichtseiten durch starke Schatten zu verdunkeln, so dass das Gesamtbild das herkömmliche düstere Aussehen bewahrt. Bedenken wir das Gesagte, so kann es uns nicht wundern, wenn wir in den *chansons de geste* hören, dass die Sarazenen in Deutschland und Frankreich einfallen, dass die Sachsen in ihren Kämpfen gegen Karls Truppen von Sarazenen und Türken unterstützt werden, dass sie Mahom, Tervagant und Apolin als Götter verehren, dass selbst die germanischen Völker Sarazenen heissen, dass endlich die Gestalten historischer Persönlichkeiten vielfach verschleiert, geschichtliche Begebenheiten entstellt werden³⁾. Anderseits ist die Tatsache, dass jene Völker in die Handlung der epischen Werke selbst des 13. und 14. Jahrhunderts verflochten werden, von nicht geringer Bedeutung, ist sie doch bezeichnend für den gewaltigen Eindruck, den die Kämpfe mit jenen germanischen heidnischen Völkern auf die jugendliche franz. Nation gemacht haben, und für die Zähigkeit, mit der sich die alten Anschauungen bis in die genannten Jahrhunderte behaupteten, um erst allmählich entsprechend den geschichtlichen Tatsachen geändert zu werden.

Von germanischen Völkern kommen die Vandalen, die Sachsen und die Friesen in Betracht. Eine eingehende Charakteristik dieser

1) „... le plus souvent ils sont représentés comme cruels et perfides, quelquefois même comme monstrueux, et l'uniformité de leur méchanceté empêche chacun d'eux d'avoir une physionomie bien distincte“. G. Paris a. a. O. S. 8; ähnlich S. 13.

2) Meist treten solche Gegner zum Christentum über.

3) Vgl. noch G. Paris a. a. O. S. 454. Im Laufe der Zeit nahm das Wort *Sarrazin* die Bedeutung von *paien an*; vgl. Aq. S. LXff. Noch Enguerrand de Monstrelet nennt die Gegner der deutschen Ordensritter in Preussen, die Untertanen des Königs von Lictuaire (= Litauen), *Sarrasins*. Eng. Monst. Bd. II, S. 75.

Völkerschaften und eine Untersuchung des historischen Hintergrundes der in den betreffenden chansons berichteten Ereignisse fällt ausserhalb des Rahmens der vorliegenden Arbeit. Ich beschränke mich auf die Wiedergabe der wichtigsten zur Charakteristik geeigneten Stellen.

α) Die Vandalen.

Die Vandalen werden, abgesehen von einer unbedeutenden Stelle in Berte 32, zwar nur in zwei chansons etwas ausführlicher behandelt, nämlich im Gir. Rouss. und im Gar. Loh., allein diese kurzen Episoden genügen, um uns die Auffassung der Altfranzosen von den Vandalen zu offenbaren. Ihr Urteil ist von dem heutigen keineswegs verschieden; schon damals galten sie als der Schrecken der Bevölkerung, als rohe Unmenschen. Der Verfasser des Gir. Rouss. führt sie mit wenigen, aber vielsagenden Worten ein:

Li Vandre, qui en France tante pueples occirent

Et a feu et a flamme tante bons pais mirent, Gir. Rouss. S. 19.

S. 19—24 schildert er die Belagerung von Roussillon durch die Vandalen. Sieben Jahre dauert sie schon, da lassen sich die Belagerer durch eine List der Roussillonnois zum Abzug bewegen. Als sie nämlich in dem Magen eines Stieres, den die Belagerten absichtlich mit Weizen gefüttert hatten, und den sie sich von den Vandalen hatten abjagen lassen, dieses kostbare Getreide finden, verzweifeln sie an dem Gelingen ihres Unternehmens:

Tuit dient: Cy perdons et nos temps et nos paines, .

Bien veons que ces gens sont de trestouz biens plaines:

Quant trestout¹⁾ leurs bestes de fin frument si usent,

Bien son foul et musart trestuit cilz qui cy musent. S. 22.

Sie brechen ihre Zelte ab und jagen davon; die Belagerten eilen ihnen nach in der Hoffnung, sich an ihren Bedrängern rächen zu können. Allein die Vandalen merken die Absicht ihrer Verfolger, sie verdoppeln schlauerweise ihre Nachhut, und als sie von den Roussillonnois angegriffen werden, gelingt es ihnen gar bald, die von den Entehrungen der langen Belagerung geschwächten Gegner zu besiegen. Sie nehmen die von Verteidigern entblösste Feste ein und üben grimmige Rache an den hartnäckigen Gegnern. Alle Einwohner werden auf grausame Weise getötet „Gott und der holden Jungfrau zum Trotze“, die Häuser werden geplündert und in Brand gesteckt²⁾.

1) Lies trestoutes.

2) *Lors peussies veoir comment cil cruel Vendre*
Lor tres grant cruaulte voudrent as Lauzois vendre
Trestouz les detraincherent; n'en remest aucques pies
A lances et a glaives et a trainchans espies;

Auf ihrem Zuge gegen Lyon ereilt sie jedoch die gerechte Strafe des Himmels. In ihren eigenen Reihen entsteht durch göttliche Fügung wilder Zank und Streit, in dessen Verlauf der König von seinen eigenen Untertanen getötet wird; von dem göttlichen Richter werden sie zu ewiger Höllestrafe verdammt¹⁾.

Gleich zu Beginn des Gar. Loh. berichtet der Verfasser von den Einfällen der Vandalen in Frankreich. Überall, wohin sie kommen, verbreiten sie Schrecken; unbarmherzig töten sie die Einwohner der Städte, selbst vor der Ermordung des hl. Nicaise von Rains und des hl. Morise von Cambrai²⁾ schrecken sie nicht zurück. Gleich wahren Mordbrennern durchziehen sie das ganze Land. Reims haben sie zerstört, Soissons eingenommen, Troyes belagern sie mit über 100000 Mann, desgleichen Paris³⁾. Von Karl Martells Heer werden sie aus der Nähe der Hauptstadt vertrieben und in erbittertem Kampf von Hervis de Metz und den verbündeten Franceis und Alemans aufs Haupt geschlagen. Der Verfasser nennt sie S. 9 *Sarrasins*, S. 16 und 22 heissen sie *Païen et Sarrasin*, S. 17 *Païen und Esclavon*; S. 10 werden sie *li glouton* und S. 22 *li cuver mescreant* gescholten⁴⁾.

β) Die Sachsen.

Schon frühzeitig wurden die Kämpfe der Merowinger und Karolinger gegen die Sachsen Gegenstand von Heldendichtungen, wie dies nicht nur das Farolied, sondern auch Anspielungen in Epen (so im R. 2330)

*Tout en despit de Dieu et de la douce Dame
Mirent trestout Laccois et Rossillon a flame,
Les tours et les palais et les murs escrevantent,
De si tres grant victore font joies et s'en vantent.* S. 23.

- 1) *Après celle grant joie gaires ne demora
Que telx rist au matin que puis au soir plora:
Diex envoya entr'eulz si tres grant discordance
Que tuit s'entretuerent senz nulle demorance
(Li rois fut pris et mors des siens, senz enemis),
Que par ungs que par autres sont a mort dure mis.*

*Ainsin se vaingea Diex des Vandres cruauement:
En enfer sont dempnes, c'est perpetuaument.* S. 24.

2) Wenn auch nicht ein Moritz, so wurde doch ein Diogenes von Cambrai (1. Bischof) 408 von den Vandalen getötet, vgl. Gar. Loh. I S. 1 Anm. 5.

3) In der Vorrede (S. XX) bemerkt der Herausgeber, dass es sich höchst wahrscheinlich um den Einfall der Hunnen handelt.

4) Nach Angabe der chanson I S. 10 gründeten die Vandalen das Dorf Fosses; in der Tat besagt eine Lokaltradition, dass das Dorf seinen Namen von den Gräbern der Vandalen erhalten hat.

und die Verwertung dieser Stoffe in der ausländischen Literatur beweisen¹⁾. Von den uns überlieferten Epen handeln nur wenige in etwas ausführlicher Weise von den Sachsen; so Ogier, Chev. Cyg., Doon. Die hauptsächlich in Betracht kommende *chanson de geste Sax.* trägt schon deutliche Spuren des Verfalls; einen grossen Teil der *chanson* füllen galante Abenteuer franz. Ritter aus. Statt sich im Kampfe zu messen, geben sich die Heere der Jagd und dem Vergnügen hin, untätig lagern sie zwei Jahre lang an den Ufern des Rone²⁾. Statt uns also das gewaltige Ringen zweier Völker zu schildern, von denen das eine für seine Unabhängigkeit, das andere für Kultur und Christentum ficht, wird uns eine abgeschmackte Erzählung im Stile der späteren Abenteuerromane geboten. Auf die zahlreichen Einzelkämpfe, die sich nur wenig von einander unterscheiden, einzugehen, ist nicht angebracht, es genügt festzustellen, dass die heidnischen Gegner fast ausnahmslos in den Kämpfen unterliegen.

Jean Bodel weiss auch einige Vorzüge der Sachsen zu rühmen: er nennt sie *molt bon chevalier* (5001), 5129 sagt er von ihnen: *Saisne sont fort et fier et plain de grant vigor*, selbst Karl fürchtet sich vor ihnen, als sie Dortmund belagern (7273f).

In scharfem Gegensatze zu diesen Stellen stehen zahlreiche andere, in denen der tödliche Hass gegen die Ungläubigen zum Ausdruck kommt³⁾.

4140 werden sie *la pute gent devee*, 6363 *cele gent deffacee*, 4763 *li encreme felon*, 4797 *Saisnes orguillos*, 4799 *Sarrazins, cele gent maleie*, 4805 *Saisne de cele gent haie*, 6941 *Li Sarrazin puant*, 5350 *Saisne desloiaus*, 5100 *linage Cain* genannt.

Sodann finden sich in Sax. folgende wenig schmeichelhafte Vergleiche:

*Li fil Guiteclin vientent comme beste esgaree,
Après les vont sivant une gent effraee; 6635f.*

1) Vgl. Gr. Gr. II¹ S. 539; Gautier, Les Ep. fr. III S. 651; G. Paris, La littérature française au moyen âge, Paris 1905 S. 27f.; H. Suchier in Zeitschr. für rom. Phil. XVIII (1894) S. 175 ff.: Chlothars II. Sachsenkrieg und die Anfänge des franz. Volksepos; L. Jordan in Rom. Forsch. XVI S. 368 ff.; O. Rohnström, Étude sur Jehan Bodel, Thèse, Upsala 1900, Propagation de la légende de la guerre saxonne (S. 179 ff.).

2) Nach G. Paris bezeichnet dieser Fluss den Rhein (Ro. 1882 S. 499 Anm. 4); nach O. Schultz und A. Thomas die Ruhr (Herrigs Archiv XCI S. 247—250 und Ro. XXIII S. 146—148). Vgl. noch O. Rohnström, a. a. O. S. 175—178.

3) Im Gegensatz zu den Trouvères und den Troubadours verschmähen die deutschen Minnesänger eine Beschimpfung der Heiden. Vgl. H. Schindler: Die Kreuzzüge in der altprov. und mhd. Lyrik. Programm der Annenschule. Dresden 1889 S. 9.

Von Karl dem Grossen heisst es:

*. . . forment se doutoit de la gent Apolin,
Qui par defors glatissent ansi comme mastin.* 7273f.

Weiter hören wir:

Francois lor corent suz, cil b[r]eent comme beste 6256.

und

Come chien anragie poignent por aus vangier. 5014.

Der Sachsenfürst Dyalas, der Karls Vasall wird, urteilt folgendermassen über seine Landsleute:

Je les ai enhaiz comme mastins veluz. 7850.

Baudouin erklärt:

*Ceste genz que menez n'est mais c'une funee;
Plus en decoperoie au tranchant de m'espee,
Que fauchierres em pre ne fait herbe fanee.* 6348ff.

Die Sachsen spielen eine klägliche Rolle. Sie lassen sich von Baudouin überlisten, gestehen die Überlegenheit der Truppen Karls ein, (6265ff.), werden in allen Kämpfen besiegt. Wie feige sie sind, zeigt sich, als sie Berart verfolgen, der einen ihrer Führer getötet hat:

*Saisne jusq'a la rive l'enchaucant par vigor;
Quant virent l'aigue roide, chascuns en ot peor,
Hontex et ambrunchie se sont mis au retor.* 2836 ff.

Einer von ihnen greift in einem später stattfindenden Treffen Berart von der Seite an und verletzt ihn tödlich (6679ff.), ein anderer will den schwerverwundeten Baudouin, der hilflos am Boden liegt, meuchlings töten (7002ff.). Nicht selten sind sie äusserst roh und grausam; so beispielsweise nach der Einnahme Cölns. Der Dichter wendet den drastischen Vergleich an: „sie gebrauchen ihre Streitäxte wie die Bauern ihre Dreschflegel und stossen die Bürger nieder, als ob sie Schweine wären“:

*Saisne entrent en Couloingne ·V·C· a ·I· tropel;
Ansi fierent de haches con vilain de flael.
La n'avoient garant ne elme ne chapel;
Les borjois ocioient, con se fussent porcel.
La se combat chascuns por garantir sa pel.
Saisne vont par les rues, por faire grant martire;
N'i estoit espargniez li mieudres ne li pire.* 235ff.

Der Herzog Miles, der tapfere Verteidiger der Stadt, sinkt unter ihren mörderischen Streichen zu Boden (242ff.), er muss den grausigen Anblick erleben, dass seine beiden Söhne von jenen Unmenschen aus den Armen der Mutter gerissen und getötet werden.

Zur Vervollständigung des in Sax. von den Sachsen entworfenen Bildes folge eine Charakteristik ihres Führers Guiteclin, unter dem wir den historischen Widukind zu verstehen haben.

Guiteclin ist der Herr aller Ungläubigen, nicht weniger als 30 Könige und 14 morgenländische Fürsten unterstehen ihm. Durch seine Mutter Aalis ist er mit den Merowingern verwandt. Als er Karls Niederlage in Spanien erfahren hat, macht er einen Einfall in fränkisches Gebiet, er erobert und plündert Cöln (Sax. 201 ff.). Kaum ist er in seine Hauptstadt Dortmund (Tremoigne) zurückgekehrt, als ihn ein Bote aus seiner Behaglichkeit aufschreckt durch die Nachricht, dass Karl mit einem grossen Heere heranrückt. Ausser sich vor Zorn und Ärger zertrümmert er das Schachbrett, auf dem er mit Escorfaus de Lutise spielte¹⁾, und ergeht sich in lächerlichen Drohungen gegen Karl (1231 ff.). Seine Taten bleiben freilich weit hinter den Drohungen zurück. Er erklärt sich mit dem Vorschlag seiner Barone, sich statt dem Kriegsdienst der Jagd und dem Minnedienst zu widmen, einverstanden (1828 ff.). Selbst als die Lage ernster wird, kümmert sich Guiteclin wenig um den Kampf. Die Leitung der Schlachten überlässt er seinen Vasallen; durch Boten muss er zum Kampf aufgerüttelt werden:

. . . . Sire rois, car montez!

Murgaciers se combat forment sor Rune as guez;

Trop estes orguillox et trop desmesurez

Qant ansi an la gent de France vos fiez. 4671 ff.

Als die Franzosen Anstalten zum Brückenbau über den Rune treffen, ist er ganz ratlos und sucht Hilfe bei seinen Baronen (4689 ff.). Er ist zwar kein schlechter Kämpfer, aber er scheut sich nicht, feige zu fliehen und sich wie eine Memme mitten unter seinen Scharen zu verbergen.

Der bereits erwähnte Berart von Montidier spottet über ihn mit folgenden Worten:

Mais sachiez qu'il n'ot mie les talons oubliez,

Ainz se feri en Rune, tost fu outrepassez, 2245 f.

Um die Karrikatur zu vervollständigen, lässt Bodel Guiteclin fast vor seinen Augen zum Hahnrei werden. Der von seiner Gemahlin Sebile betrogene König erkennt den verkleideten Baudouin, der zu Sebile reitet, nicht, er staunt ihn vielmehr an (2991 ff.). Wohl quält ihn die Eifersucht (3696), allein er ist zu feig, um den Räuber seiner Ehre

1) *Guiteclins l'entendi, tex ardors l'en est prise,*

D'ire et de maltalent rougist comme cerise,

Le message regarde, son geu pecoie et brise. 1240 f.

Das hier erwähnte Schachspiel kommt in der afr. Literatur recht häufig vor. Wie beliebt und verbreitet es schon damals war, und welche ausserordentliche Rolle es im Afr. spielt, hat F. Strohmeyer gezeigt: Das Schachspiel im Altfranzösischen (Abhandlungen . . . Tobler . . . gewidmet). Halle a. S. 1895, S. 381—403. Dass es auch bei deutschen ma. Dichtern eine Rolle spielt, erwähnt G. Paris, Hist. poët. S. 312.

zu bekämpfen. Als ihm das Verweilen Baudouins in Sebiles Zelt mitgeteilt wird, begnügt er sich mit eiteln Klagen (4027 ff.). Von Baudouin herausgefordert wartet er die Ankunft seiner Scharen ab (4143 ff.); erst nachdem ihn jener deswegen mit beleidigenden Worten verhöhnt (ebenda), nimmt Guiteclin den Kampf auf. Er wird aus dem Sattel gehoben und muss sich wiederum den Spott seines Gegners gefallen lassen:

*„Atendez vostre gent! Trop vos poise la panse,
Ne porriez monter a cheval sanz grevance“.*
Adont ot ·G· et honte et esmaiance. 4209 ff.

Seinen Tod findet er im Zweikampf mit Karl d. G.; auch hier offenbart sich seine Feigheit: als er sieht, dass seine Hiebe kraftlos abprallen, möchte er am liebsten fliehen:

Volantiers s'en foist, toz est desesperez. 5491.

Sebile, die Gemahlin Guiteclins, ist ein höchst unsympathischer Charakter. Sie bricht nicht nur ihrem Gatten die eheliche Treue und buhlt gleich einer schamlosen Dirne mit Baudouin, sie begeht auch Verrat an ihrem Volke, da sie oft die Partei der Franzosen vertritt, sich über deren Siege freut (1897 ff.) und ihnen den von ihren Landsleuten geplanten nächtlichen Überfall durch Brief und Boten mitteilt (2022 ff.). Schwer verständlich ist nach alledem der Schmerz Sebiles bei dem Tode Guiteclins; die Treue und Liebe, die sie ihrem zweiten Gemahl Baudouin entgegenbringt, kann nur zum Teil ihre frühere Handlungsweise vergessen machen¹⁾.

Im Chev. Cyg. finden wir zwar die Sachsen gleich den Alemant, Frison, Bavier am Hofe Kaiser Ottos, allein sie zeigen gar bald ihre widerspenstige Natur, sie empören sich und geberden sich wie wahre Heiden. Als ihr Führer, Herzog Rainier, im Gottesurteil von Elyas besiegt worden ist, verlassen sie in grimmigem Zorn den kaiserlichen Hof. Sie überfallen das Schloss Milesent, ein Besitztum des Neffen Ottos, ermorden mit derselben Grausamkeit, die wir in Sax. kennen gelernt haben, alle Insassen des Schlosses mit Ausnahme der Töchter des Schlossherrn, deren Schönheit die Sinnlichkeit der rohen Mordbuben erregt hat. Sie werden trotz Bitten und Tränen den Knappen ausgeliefert, können sich aber aus der Gewalt der Unholde befreien. Chev. Cyg. S. 142—146.

1) Ähnliche Charaktere sind König Orris Gemahlin Guibore von Bayern im Aub. und Aiglentine, Herzog Milons Tochter, im Ger. Nev. Mit Recht schreibt L. Gautier: „Parmi toutes les femmes de nos chansons de geste, je n'en connais peut-être point d'aussi odieuse que la reine des Saxons. Il n'en est certes pas de plus sensuelle, et je ne sais quelle volupté mauvaise frémit dans la moindre de ses actions et de ses paroles. Elle ne désire que baisers et étreintes charnelles“. (Épop. frç. III² S. 665).

Mit diesem Überfall nicht zufrieden, lauern die Verräter dem verhassten Schwanritter auf, der sich unter kaiserlichem Schutze in sein Land begibt. Bei Koblenz (*Covelence*) entspinnt sich zwischen beiden Parteien ein erbitterter Kampf; die Sachsen werden geschlagen, allein dieser Sieg wird mit dem Tode des kaiserlichen Neffen erkaufte (Chev. Cyg. S. 158—204)¹⁾. Haben sich die Sachsen bei dieser Gelegenheit blutige Köpfe geholt, so schreckt sie das doch nicht ab, einen erneuten Einfall in das Gebiet des Schwanritters zu wagen (S. 214ff.). Der Verfasser hat zweifellos die alten heidnischen Sachsen vor Augen, wenn er erzählt, wie sie zahlreiche Kirchen und Klöster in Brand stecken, und nicht versäumt, sie mit den Schmähnamen: *la pute gent haie* (S. 239), *la pute gent grifaigne* (S. 233), *traitor purlent* (S. 144), *glotons parjures* (S. 204) zu bezeichnen.

Im Doon. Mai unternimmt der Held mit Karl d. Gr. einen Zug gegen die Sachsen, die Untertanen des Sarrazenenfürsten Aubigant sind und daher bald *Sesne* (S. 226), bald *Turc* (S. 340), bald *la sarrazine gent* (ebenda) genannt werden. Sie entpuppen sich als kluge, aber hinterlistige und verräterische Gesellen. Einer von ihnen rät Aubigant, der von den Dänen bekriegt wird, die Franzosen zunächst in seine Dienste zu nehmen, sie aber nach der Vertreibung der Gegner durch Schmeicheleien derart in Sicherheit zu wiegen, dass sie ohne Mühe ums Leben gebracht werden können. Dieser Plan findet allgemeine Billigung, misslingt aber (S. 313—321). Wie geringschätzig der Dänenkönig von den Sachsen denkt, geht daraus hervor, dass er seinen Leuten einschärft, den vorrückenden Franzosen, die er für Sachsen hält, nur geradenwegs entgegenzuziehen, dann werden sie fliehen (S. 252)²⁾.

Im Ogier stehen die Sachsen ebenfalls auf Seiten der Ungläubigen, 12718 werden sie *gent Noiron*, 12802 *Escler*, 12804 *Sarrasin* genannt.

Im Gir. hingegen fechten sie zuerst für Karl, später erfahren wir, dass sie Feinde der Christen sind. Das Umgekehrte ist im Aub. der Fall, wo wir hören, dass Orri gegen die Sachsen ins Feld ziehen muss

1) In dieser chanson findet sich eine der seltenen Stellen, in denen deutscher Wein erwähnt wird. Die Sachsen erhalten von dem verräterischen prevost Asselin ausser Nahrung für sich und Futter für die Pferde Moselwein: *Del bon vin de Mosele orent a grant foison*, S. 159.

2) Von kulturgesch. Interesse ist folgende Stelle:

Atant es vous 'I Sesne, que Dex puist encombrer.

Marcheant ot este pour avoir conquerer;

Mes pour son grant avoir l'ot on fet adouber.

Es foires souloit tant et venir et aler

Et estre entre Francheis, deduire et deporter. Doon Mai. S. 229.

Im Gir. ist die Rede von Kaufleuten, die aus Baiern kommen.

(Aub. Ke. 228), während der Verfasser kurz darauf erwähnt, Orris Söhne befänden sich am Hofe ihres Oheims Benselin, des Beherrschers der Sachsen (Aub. To. S. 3).

Bereits im Chev. Cyg. konnte die Beobachtung gemacht werden, dass die Sachsen trotz der Greueltaten, die sie vollbringen, und trotz der heidnischen Gesinnung, die sie durch Plünderung und Einäscherung von Kirchen und Klöstern offenbaren, als zu Deutschland gehörig betrachtet werden¹⁾: sie weilen wie die Alemant und Baivier am Hofe des deutschen Kaisers Otto, und ihr Führer, der trotzig Herzog Rainier, hat sich vor der Versammlung der deutschen Grossen zu verantworten. Die Sachsen werden also allmählich von dem grossen Verbande der Ungläubigen losgelöst, mit dem sie bisher so innig verbunden waren, dass sie ihre Individualität fast völlig eingebüsst hatten, und erscheinen, den geschichtlichen Tatsachen entsprechend, als Untertanen des deutschen Kaisers. Ihre Hartnäckigkeit und Grausamkeit bleibt jedoch noch lange in der Erinnerung der Dichter.

Diese Änderung in der Auffassung zeigt sich ausser in jüngeren chansons de geste wie Chev. Cyg. in Abenteuerromanen und in Chroniken.

So erscheinen im Ger. Nev. die Sachsen als Rebellen und nicht als Ungläubige. Sie belagern Cöln, können es aber dank der Verteidigung des tapferen Herzogs Milon nicht einnehmen und werden in einer Feldschlacht mit Hilfe des Helden des Romans, Gerard de Nevers, besiegt.

Ähnlich wird im Guill. Pal. der Aufstand des mächtigen Sachsenherzogs gegen den deutschen Kaiser Nathanael geschildert (1783—2432). Auf die Kunde von den Verwüstungen, die die Sachsen in Deutschland angerichtet haben, bietet der Kaiser seine Truppen auf. Es kommt zum Kampf. Solange die Sachsen nur gegen die Kaiserlichen fechten, bleiben sie im Vorteil, als aber der Held der Dichtung Guillaume die Partei des Kaisers ergreift, geht den Sachsen eine Position nach der andern verloren; ihr Herzog, der Guillaume mit Hängen gedroht hatte, wird zu Boden geworfen und bittet den Sieger flehentlich um Gnade; seine Truppen aber fliehen in wilder Flucht.

Von Chronisten sei Wace erwähnt, der im Roman de Brut ausführlich über die Eroberung Englands durch Hengist und Horsa und die „*Saisnes d'Alemaigne*“ berichtet (Brut I S. 316 ff. und II 9296), ferner Benoît, der gelegentlich der Kämpfe Ottos I. mit den Normannen (II. 18832 ff.) einen mächtigen, tapferen, sächsischen Grafen sowie den sächsischen Herzog Cone erwähnt (I. 10223 ff.), der endlich

1) Mit den Alemans sprachverwandt erscheinen die Sesne im Doon Nant.: Et Alemant et Sesne qui jurent Godeherre, vgl. Ro. XIII S. 17 v. 62.

die französischen Könige von einem sächsischen Geschlecht abstammen lässt¹⁾).

γ. Die Friesen.

Gelegentlich der Aufzählungen sahen wir, dass die Friesen in Gemeinschaft mit anderen germanischen Völkern am Hofe des französischen Königs weilen. In einigen chansons de geste werden sie jedoch recht ungünstig beurteilt. Wie die Sachsen und Vandalen zeichnen sie sich aus durch Gewalttätigkeit, Arglist und Grausamkeit. Im Aiol machen sie im Bunde mit den Dänen drei Einfälle in Flandern, dessen Kirchen und Abteien von ihnen geplündert und in Brand gesteckt werden. Erst nach langen Kämpfen, die im üblichen Chansonstil wiedergegeben werden, gelingt es den Franzosen, die räuberischen Scharen aus dem Lande zu verjagen²⁾).

Dasselbe Bild wird uns im Baud. Seb. entworfen. Unter der Leitung Gaufrois unternehmen sie Streifzüge in die benachbarten Staaten, das Recht treten sie mit Füßen, und sogar ihre eigenen Landsleute peinigen sie bis aufs Blut (I. S. 290). Mit Rittern, die sie gefangen haben, verfahren sie wenig rücksichtsvoll; sie binden sie mit Stricken aneinander und treiben sie mit Stockhieben vorwärts (II. S. 170—171). Selbst die Einwohner von Lusarche, die Baudouin aus der Gewalt des tyrannischen Gaufrois befreit hat, sind nicht zuverlässig. Zweimal schwören sie ihrem Retter Treue, zweimal findet sich unter ihnen ein Verräter, der die Stadt dem Verderben preisgibt (I. S. 225—290). Angesichts solcher Verhältnisse begreifen und billigen wir das Gesamturteil des Trouvère:

Trop est l'ors pais, et laide gent i a; I. S. 50).*

Zum Schluss sei in kurzen Zügen eine Charakteristik von Gaufrois, dem Gebieter von Friesland gegeben⁴⁾.

- 1) Der Stammvater ist Robert, quens d'Angers:

*Qui mult par fu bons chevaliers,
Deu lignage as Saisnes por veir,
Ce me fait l'estoire assaveir. 41865 ff.*

- 2) „Il devait exister en français un poème sur la guerre de Frise, dans laquelle le principal adversaire de Charles était le roi Raimband“. G. Paris, Hist. poét. S. 293. Ph. Mousket erwähnt ihn 4638 u. 8452; Benoît nennt den Friesenkönig Radebouz (wohl Radbod).

- 3) Im Gegensatz zu den meisten anderen Völkern führen die Friesen primitive Waffen:

I S. 99: . . . X^m Frisons, a grans dars, lons et drois.

I S. 242: *L'uns le rue d'espoit, li autres d'un coutel,*

Li uns d'une macue, li autres d'un martiel,

Li uns trait de sajettes, li autres de quariel . . .

- 4) Eine ausführliche Analyse findet sich bei C. Lenient, La Satire en France au moyen âge, Paris 1893, S. 187—193.

Gaufroi verkauft seinen Herrn an die Sarazenen, macht sich durch Bestechung zum Gebieter von Friesland, heiratet die widerstrebende Königin (Baud. Seb. I. S. 9—20), bedrückt seine Untertanen durch unmenschliche Steuern und Lasten aller Art (I. S. 186), entfacht unter ihnen einen blutigen Bürgerkrieg (I. S. 107—292), verbannt seine unschuldige Gemahlin (II. S. 315), heiratet die Schwester des französischen Königs Philipp, vergiftet diesen selbst und will sich die französische Krone auf das Haupt setzen, als er von Baudouin entlarvt und zu einem schimpflichen Tod verurteilt wird (Ch. XXHI, XXIV). Seine Lebensauffassung teilt er uns selbst mit:

„Je tieng a paradis che siecle deduisant:

Quant l' homs i puet faire son bon et son commant,

Et avoir belle dame et boire des vins tant,

C'on se fache servir en gales et en cant.

Cil qui ont povrete sont en infer manant, . . .“ I. S. 13.

Die Persönlichkeit Gaufrois hat für uns besondere Bedeutung; wie C. Lenient¹⁾ nachweist, ist mit Gaufrois Enguerand de Marigny gemeint, der Günstling Philipps II. Es zeigt sich also, dass die Dichter mitunter fremde Persönlichkeiten als Maske benutzen, unter der sie Angriffe auf die Grossen im eigenen Lande wagen können.

B. Ungünstige Beurteilung der Deutschen wegen einer Reihe von Untugenden.

Schon des öfteren konnte die Beobachtung gemacht werden, dass bei Konflikten zwischen dem Helden und Nebenpersonen, selbst solchen, über die sich der Trouvère vor ihrem Zusammentreffen mit dem Helden lobend und anerkennend geäussert hat, der erstere stets die Oberhand behält, auch wenn es auf Kosten der Wahrscheinlichkeit und Gerechtigkeit geschieht²⁾. Derartige Szenen muten uns recht sonderbar an, in der damaligen Zeit aber, in der im Leben der Völker wie im Leben des Einzelnen oft Gewalt vor Recht ging, konnten sie den Zuhörern ohne Bedenken geboten werden. Für unsere Betrachtung besitzen solche Stellen eine gewisse Bedeutung. Oft sind es nämlich die Deutschen, die als Nebenpersonen in Betracht kommen. Dadurch, dass der Held auf ihre Kosten aus Unwahrscheinliche grenzende Taten vollbringt, dass ferner die Rechtsverletzungen, die er sich zu Schulden kommen lässt, ungeahndet bleiben, dass endlich das vorher ausgesprochene günstige Urteil von den Dichtern stark herabgedrückt oder gar aufgehoben wird, werden die Gestalten der Deutschen in ein un-

1) a. a. O. S. 191.

2) Vgl. die Charakteristik von Emelon und Orri S. 26f.

günstiges Licht gerückt, sie werden lächerlich gemacht, ihr Ansehen wird bei den Zuhörern untergraben.

Welch unwürdige Rolle spielt König Orri in derselben chanson de geste, in der er als Märtyrer stirbt! An der Spitze von nicht weniger als 100000 Mann verfolgt er Garselin und Auberi, weil letzterer Orris Söhne erschlagen hat. Er holt die beiden Ritter auch ein, kann jedoch trotz der gewaltigen Übermacht nicht Herr über sie werden, sodass es ihnen wiederum gelingt zu entfliehen. In ohnmächtigen Worten gibt Orri seinem Zorn und seinem Schmerz Ausdruck, während die Alemant, seine Truppen, sich damit begnügen, ihre Gegner zu verwünschen: „*ce est un antecris; Laissies l'aler, li siens cors soit maudis*“ (Aub. To. S. 13 f.).

Eine ähnliche Szene findet sich in Esclarm.: Huon von Bordeaux tötet den Neffen des deutschen Kaisers; anstatt sich zu rechtfertigen, entflieht er. Sofort nehmen 10000 Alemans, Baiviers und Loherens unter Führung des Seneschalls Gualerans und eines Neffen des Kaisers die Verfolgung auf. Huon entkommt jedoch, nachdem er auch den zweiten Neffen zu Boden gestreckt und mehr als 15 Baiern den Kopf abgeschlagen hat.

Im Baud. Seb. belagert der Graf de la Marche den Grafen von Cleve (Clerves), der die Braut des ersteren, eine Tochter des Herzogs Balduin von Österreich, entführt hat. Die im Dienste des Grafen von Cleve stehenden Deutschen werden anfangs als kühne, unwiderstehliche, gefürchtete Truppen geschildert. Sobald jedoch der Held der chanson — Baudouin — für die Belagerer Partei nimmt, ändert sich die Sachlage. Baudouin tötet eine Anzahl Deutsche, entreisst ihnen ihr Feldzeichen und jagt sie in schimpfliche Flucht:

Ains n'i ot Alemant qui ne s'en soit partis,

Car ensi le redoubtent com le leu li brebis. I. S. 213.

Von ihrem Herrn, dem Grafen von Cleve, wird ihnen mit Recht der Vorwurf gemacht:

Par un soel chevalier est hui no gent mattee! I. S. 213.

Als ein zweiter Angriff stattfinden soll, möchten die Deutschen am liebsten die Flucht ergreifen (I. S. 216). Baudouin bringt ihnen eine schwere Niederlage bei, die ihren Untergang besiegelt (S. 216—9).

Ein scharfer Gegensatz besteht im Gir. zwischen den anerkennenden Worten des Verfassers und den Taten der Deutschen. In der Tirade 391 werden sie als die besten und erfolgreichsten Kämpfer gerühmt, in der folgenden Tirade weichen sie — 1700 an der Zahl — vor 333 feindlichen Rittern zurück.

Eine wenig ehrenvolle Szene wird in Ogier 5511 ff. geschildert. Ogiers Pferd Broiefort jagt über das Schlachtfeld. Die Alemant werden das herrliche Tier gewahr und versuchen es einzufangen. Umsonst,

das mutige Ross weiss sich zu helfen: es tötet 3 Knappen und 5 Pferde, worauf die übrigen Alemant — über 100 Mann stark — unter Verwünschungen von der Jagd ablassen:

*Dist l'un a l'autre: „Car le laissons atant,
N'en prendrons mie: as malfes le comment.*

α) Häufig gerügte Fehler.

Es fehlt nicht an Dichtern, die sich in schärferen Worten über die Deutschen auslassen, und die ihnen allerlei Fehler und Laster zum Vorwurf machen.

Am häufigsten werden der Hochmut, die Streitsucht, der Jähzorn und die Habgier der Deutschen getadelt.

Bereits gegen Ende des 12. Jahrh. war der hochmütige Deutsche, der auf alles verächtlich herabschaut, sprichwörtlich. So sagt Hugues d'Oisy in dem um 1180 geschriebenen Gedichte *Li tornois des dames von Aelis von Monfort*:

*. . . de noient ne si desdaigne.
Ele n'est pas d'Alemaigne. Trouv. Camb. S. 134.*

Noch im 15. Jahrh. war das Sprichwort im Umlauf:

Les Allemands et les Lombards sont volontiers un peu hautains.
Ler. Prov. I. S. 280¹⁾.

Sprichwörtlich war auch der Jähzorn der Deutschen. Schon im Gir. wird der Vergleich gebraucht: Charles s'emporta comme Allemand; (Tir. 229), der Verfasser des *Dit de l'Apostole* (13. Jahrh.) ist der Ansicht: *Li plus ireus sont en Alemaingne.* Ler. a. a. O. I. S. 279²⁾. Suger erwähnt den *furor teutonicus* bei seinem Bericht über die Gefangennahme des Papstes Pascal II. durch Heinrich V.: *furor teutonicus frendens debacchatur.* Suger S. 38³⁾. Ähnlich heisst es im ms n° 1024, fol. 277 der Bibl. Ste-Geneviève (14. Jahrh.): *Fredericus dicebat: „Custodiat me Deus prodicione Anglicorum, pompa et celeritate Gallicorum, furia Teutonicorum, conspiratione discreta Ytalicorum.“* Langlois, Anglais. S. 313 Anm. 4.

Bemerkenswert ist die jüngere Reimbearbeitung P4 des Rol., in

1) Bei den Provenzalen galt das Wort: *Auturious coumo un Alemand.* Vgl. G. M. Küffner, Die Deutschen im Sprichwort. Diss. Heidelberg 1899, S. 27, 87.

2) Guido von Bazoches fragt den Grafen der Champagne: *Magnanimitatis enim tue virtus nonne contra leonis Alemannici formidabiles iras obviam ire non timuit?* (12. Jahrh.). Vgl. Vigener a. a. O. S. 110.

3) Andere Historiker und Chronisten, von denen der *furor teutonicus* ge-
geisselt wird, nennt Vigener a. a. O. S. 67, 69, 71, 73, 84—87.

der nämlich die Deutschen im Gegensatz zu den älteren Bearbeitungen eine ungünstige Beurteilung erfahren; der Verfasser stellt fest:

Alemans orent gent moult desmesuree.

Wace fasst sein Urteil also zusammen:

Cil d'Alemaigne furent mult orgueilleus e fier,

De menacier isnel et de vanter legier. Rou, I. 3214 f.

Die Verfasser mehrerer chansons de geste begnügen sich nicht mit ähnlichen kurzen Bemerkungen; sie suchen die Deutschen, die wohl im Bewusstsein ihrer körperlichen und militärischen Überlegenheit mit verächtlicher Miene auf die Franzosen herabblicken mochten, bei ihren Zuhörern lächerlich zu machen, jene in den Augen dieser herabzusetzen, indem sie die auffallendsten Schwächen ihrer östlichen Nachbarn übertreiben und in längeren Szenen geisseln. Die hochmütigen, streitsüchtigen Deutschen werden mit Schmähreden überhäuft; im Kampfe mit den Franzosen unterliegen sie immer.

Wenig günstig werden sie z. B. in Pamp. beurteilt.

Nach der gemeinsamen Einnahme von Pampelune entbrennt ein heftiger Kampf zwischen den Deutschen und den Lombarden. Die letzteren siegen, über 4000 Deutsche liegen tot oder verwundet auf dem Schlachtfeld. Die überlebenden Deutschen fliehen (15 *fuient com pour ciens le renart*) in das Zelt des Kaisers und beschwerten sich über die lombardischen Truppen. Karl erklärt sich bereit, die Schuldigen zu bestrafen; schon werden sie angegriffen, da erscheint plötzlich Roland und trennt die hitzigen Kämpfer. Von Desirier erfährt er, dass die Deutschen nach der Einnahme der Stadt die Lombarden aufgefordert hatten, Pampelune zu verlassen, damit sie allein Ruhm und Lob ernteten. Desirier aber habe ein derartiges Ansinnen entschieden abgelehnt und die streitsüchtigen, von übertriebenem Ehrgeiz beseelten Deutschen mit blutigen Köpfen abgewiesen. Roland begnügt sich mit dieser einseitigen Darstellung, teilt Karl das Gehörte mit und rechtfertigt die Handlungsweise der Lombarden. (276 ff.)¹⁾

Nicht viel besser ergeht es den Deutschen im Aym. Narb. Aymeris Gesandte werden auf dem Wege nach Pavia von 300 Deutschen unter Führung Savaris²⁾ überfallen und von diesem in hochmütigen, beleidigenden Worten zur Rede gestellt³⁾. Als er erfährt, dass jene um Hermengart werben wollen, die ihm versprochen war, beginnt der Kampf. Es folgt nun die übliche Beschreibung einer Reihe von Einzelkämpfen,

1) Vgl. Gautier: *Ép. frç.* III S. 461—470.

2) *T Alemant de molt grant renommee,*

Viellarz estoit, s'ot la barbe mellee . . . 1617f.

3) Savari schleudert Jeufroi, einem der Gesandten, die Beleidigung ins Gesicht, seinem anmassenden Benehmen nach zu urteilen müsse er ein Normanne sein.

auf die wir nicht näher eingehen können. Die Deutschen werden besiegt und verlassen das Schlachtfeld in eiliger Flucht. Allen voran jagt Savari, dessen Taten den vorher geäußerten anmassenden Worten in keiner Weise entsprechen. Statt in der ersten Reihe zu kämpfen und seinen Leuten ein nachahmenswertes Beispiel zu geben, zieht er es vor, sich feige in den hinteren Reihen zu verbergen, da ihm nichts daran gelegen ist, als erster den Kampf zu wagen. Wie geringschätzig Hermengart von dem feigen Prahlhans denkt, beweisen ihre eigenen Worte:

*„Et Savaris a la barbe florie,
Li Alemanz qui cuidoit grant folie,
Car mieuz vosisse estre vive enfoie,
Que tex viellarz eust ma druerie.“* 2464 ff.

Dass es dem Trouvère sehr darauf ankam, die Deutschen in den Augen seiner Zuhörer lächerlich und verächtlich zu machen, geht daraus hervor, dass er sie noch ein zweites Mal in die Handlung eingreifen lässt. Mit geringen Änderungen wiederholt sich dasselbe Schauspiel. Nach erfolgreichem Aufenthalt in Pavia kehren die Franzosen in ihre Heimat zurück. Unterwegs werden sie wiederum von den ihnen auflauernden, verräterischen Deutschen angefallen. Wiederum redet Savari seine Gegner in hochmütigen, drohenden Worten an, die ihn nach dem Benehmen, das er bei dem ersten Angriff an den Tag gelegt hatte, noch lächerlicher erscheinen lassen mussten. Durch die Übermacht der Deutschen werden die franz. Barone gezwungen, sich in einen Turm zurückzuziehen, in dem sie sich der Angriffe ihrer Gegner so lange erwehren, bis Aymeri seinen Vasallen Hilfe bringt. Savari will sich nicht mit ihm in einen Kampf einlassen und gibt den Befehl zur Flucht. Seine Ritter sind damit einverstanden, da sie durchaus nicht auf den Kampf erpicht sind, und erklären, sie bedürften keiner weiteren Mahnung, um wacker zu fliehen¹⁾. Hals über Kopf jagen sie davon. Die franz. Barone aber eilen den flüchtigen Deutschen nach und hauen in ihrer Erbitterung alle nieder, die sie erreichen können (3225 ff.). Eine besonders klägliche Rolle spielt wieder Savari; Hugo, ein franz. Ritter, jagt ihm

-
- 1) 3187. *Et cil responnet: „Tot a vostre commant.
De bien fuir mar nos iroiz proiant,
Car de combatre n'avons nos nul talant“.
Lor corent tuit as chevax maintenant, . . .*
3195. *Mes Savaris n'i vait pas choisissant:
Sanz sele monte en un destrier corant.
Al ainz qu'il pot s'en est tornez fuiant,
Et apres lui s'aroutent Alemant,
Que li plus fors le plus foible n'atant.*

nach und ruft ihm zu: „*Cuiverz, n'iroiz avant! Hui conparroiz vostre traison grant!*“ 3207 f.

Vor Furcht wirft sich Savari zu Boden und beeilt sich sein Schwert auszuhändigen, um sich das Leben zu sichern (3209 ff.). Er wird in das Gefängnis geworfen und muss sich durch ein hohes Lösegeld loskaufen.

Der Trouvère kargt nicht mit beleidigenden Ausdrücken; ihm sind die Deutschen: *li Alemant felon* 2766, 3111, 3139, *Alemant desfae* 3037, *gloton pautonnier* 3104, *cuivert boiseur* 2900. Um recht ironisch zu sein, bemerkt er, dass jene Deutschen die besten aus Savaris Landen waren¹⁾.

Im Galer. kommt Herzog Guynant von Österreich an den Hof des Herzogs von Lothringen. Es dauert nicht lange, und jener verliebt sich in die schöne Tochter des Lothringers, Esmeree. Anfangs erwidert sie die Liebe des Deutschen, als aber Galerent erscheint, schenkt sie diesem ihre Gunst. Ihre Abneigung gegen Guynant steigert sich, als er von Galerent im Turnier besiegt wird. Kurze Zeit darauf kommt es zwischen den beiden Nebenbuhlern zu Auseinandersetzungen und tätlichen Beleidigungen. Mit grosser Feinheit zeichnet der Dichter den Unterschied zwischen dem hochmütigen Deutschen und dem vornehmen Franzosen. Guynant blickt in stolzem Nationalbewusstsein mit Verachtung auf die Bretonen, die nach seiner Meinung von den Deutschen in jeglicher Hinsicht übertroffen werden. Der taktvolle Galerent hingegen ist nicht so einseitig, er rühmt zwar seine Landsleute, aber er erkennt auch die Tüchtigkeit der Deutschen an.

Breton l' (bezieht sich auf Galerent) apele recreant

Et aux autres Bretons s'esclere.

„*Il ont parole sans plus faire*“,

Ce di[t], „n'en eulx n'a fors vantise.“ 5079 ff.

Galerent erwidert:

„*Sire Guynant*“, *fait il, „mercy,*

Ne blasmez plus les Bretons cy;

Estre courtoys doivent amant.

Se sommes mauves, Alemant

Certes sont vaillans gens assez.“

Guy.: — „*Cil vous ont de tous biens passez.*“

Gal.: — „*Ne valons mie pour ce mains;*

Par Dieu, Bretons ont aussi meins

Et force de cuer et d'avoir

Comme autre gent puent avoir.“ 5086 ff.

1) Vgl. L. Gautier, *Ép. frq.* IV S. 262—263, P. Paris in *Hist. litt.* XXII, S. 464.

Die beiden Gegner kommen überein, die Streitigkeit in einem grossen Turnier auszutragen. Auf Galerents Seite sammeln sich in Reims 1500 Ritter von *Poitou, Bretagne, France, Champagne, Flandre* und *Normandie*, und in *Chalons* ebensoviele *Alemant, Avaloys, Brabenchons, Frison, Saisne* auf Guynants Seite. Die hochmütigen Deutschen glauben ihres Sieges ganz gewiss zu sein:

*Entr'eulx demeinent grans tenchons
Et grant orgueil en leur langaige.
Le jour cuident avoir bon gaige
Et de Bretons et de Francoys. 5613 ff.*

In dem folgenden Turnier werden sie jedoch eines Besseren belehrt. Anfangs bleibt der Kampf unentschieden, allein in seinem weiteren Verlaufe neigt sich die Wagschale zu Gunsten der Franzosen. Die meisten von ihnen nehmen wenigstens einen Deutschen gefangen, mehrere sogar zehn (5743 ff.).

Guynant wird von Galerent zweimal aus dem Sattel gehoben und gerät darüber dermassen in Zorn, dass er Galerents Herold, der ihn zum dritten Male herausfordert, Schmach antun würde, hätte er ihn allein angetroffen:

*Et au herault faisist laidure
S'il le trovast seul en la place. 5983 f. 1).*

In dem erneuten Waffengange wird Guynant nach tapferer Gegenwehr²⁾ endgültig besiegt und gefangen genommen. Esmerees Huld hat er sich nunmehr vollends verscherzt (6289 ff.). Die führerlosen Deutschen wenden sich zur Flucht; viele von ihnen geraten in die Gefangenschaft und müssen sich gleich ihrem Herrn die Freiheit durch hohes Lösegeld erkaufen (6215—6236).

Der Zweck der Episode ist vollauf erreicht: Die hochmütigen, auf andere Völker verächtlich herabsehenden Deutschen sind gedemütigt, ihr Führer hat seine Überhebung und sein taktloses Betragen durch eine schimpfliche Niederlage büssen müssen und hat sich obendrein die Gunst der Geliebten verscherzt:

*Si sont mene de[l] trot au pas
Li Alemant, que tuit recroient.*

1) Ausser dem österreichischen Herzog werden noch genannt: der Pfalzgraf (*li quens Palais* 5793) und dessen Bruder (6047—6056), ein Landgraf (nach G. Paris ist: *Que Ties clament Andegraive* statt *Que ties clairement en degraïne* 5746 zu lesen), der Schwabenherzog Hermann (*Hermans ducs de Souaive* 6071 ff.) sowie die Herzöge von *Saisoigne* und *Ramborc* (6215—6236).

2) *Ainz li redonne cops felons,
Qu'il est et fel et gros et lons,
S'a les braz fors com Alemans. 6068 ff.*

*Or primes sevent (il) et recroient
 Que li Breton les ont passez;
 Tant en y a d'armes lassez
 Que chascun fait son vouloir d'eulx.
 Francoys les prennent par les quelx
 Si ligierement, sans deffendre,
 Com on voit le lou brebiz prendre. 6173 ff.*

In einem weiteren höfischen Epos werden die Deutschen als leicht erregbar und sehr ehrgeizig hingestellt. Es ist Parton. Auch hier findet ein grosses Turnier statt. Die franz. Partei mit dem König von Frankreich an der Spitze wird unterstützt von den Königen von England, Navarra, Galizien, Valenzia, Cordova, Karthago und von dem Kaiser von Spanien. Um den Kaiser von Deutschland scharen sich ausser den Königen und Herzögen seines Reiches der Sultan von Persien, die Könige von Indien, Parthien, Medien, Syrien, Arkadien, Armenien, Libyen und Egypten. Beim ersten Zusammenstoss werden die Franzosen von den Deutschen zurückgedrängt, selbst König Lothar wird aus dem Sattel gehoben. Da erscheint Partonopeus als Retter. Er scheucht die Deutschen zurück und wirft den deutschen Kaiser in den Sand (S. 125). Als die Deutschen wegen dieser Niederlage verspottet und gehänselt werden, ergrimmen sie, denn sie können keinen Scherz vertragen, der auf ihre Person abzielt:

*Li Alemant sont moult gables
 Que Francois les ont reuses,
 Et Tiois ne sevent sofrir
 Nul gap, s'il n'est a lor plaisir. 8753 ff.*

Um sich zu rächen, überfallen sie die ahnungslosen Franzosen, allein mit Hilfe des Partonopeus wird auch dieser Angriff abgeschlagen.

Über das hochmütige Gebaren der Deutschen beklagt sich ferner E. Deschamps. Er tadelt, dass sie den Fremden schief ansehen, und dass sie nur deutsch reden, auch wenn sie der franz. Sprache mächtig sind:

*Je suis aux abais comme uns cerfs,
 Et n'entens chose qu'om me die
 En alemant, fors entre clers
 Le latin. Or ne treuve mie
 Tousjours clers; s'ay trop dure vie,
 Car la nature d'Alemans
 Est, ou ilz scevent bien roumans
 Puis qu'il y ait un seul Francois,
 Si demourroit entr'euls .XX. ans,
 Ja n'y parleront que thioys,
 Et l'esgardent sur le travers;
 D'un hault langaige chascun crie.*

Ähnlich lauten die beiden Schlussverse der zweiten Strophe:

*Mais s'ilz voient qu'il y ait Frans,
Ja n'y parleront que thioys,*

sowie der dritten:

*Mais ce dont je suy plus dolens,
Ja n'y parleront que thioys*

und des Geleits. Desch. VII, Ballade S. 61—62.

Auch Froissart rügt den Hochmut der Deutschen: „*ces Allemands qui sont si hautains gens.*“ Bd. II., 3. Buch, Kap. 105, sowie ihre grosse Streitlust. Er lässt den Ratgeber Eduards von England folgendermassen sprechen: „*Il n'est rien en ce monde que li Alemand desirant si que d'avoir aucune cause et tittle de guerroyer le royaume de France pour le grand orgueil qui i est a abatre . . .*“ Ebd.

Der Chronist Endes de Deuil, der an dem 2. Kreuzzug teilnahm, berichtet, dass die lothringischen Kreuzfahrer den deutschen Kaiser mit seinen Scharen vorangehen liessen und auf den französischen König warteten, um sich ihm anzuschliessen. Als Grund gibt er an, dass den Lothringern die Deutschen unausstehlich waren wegen ihres rohen und streitsüchtigen Charakters¹⁾.

Gegen Ende des Mittelalters entstand die etwas chauvinistische Redensart: *faire une querelle d'Alemand*, die den Sinn hat: einen Streit vom Zaun brechen. Anfänglich nur von dem gefürchteten mächtigen Geschlechte der Aleman²⁾ gebraucht, die ihre Besitzungen am Drac und an der Isère hatten, nahm das Wort allmählich eine allgemeineren Bedeutung an, es wurde auf das deutsche Volk übertragen³⁾.

Je mehr die stolzen Ritterheere durch Söldnertruppen verdrängt wurden, desto mehr sank auch das Ansehen der Deutschen, die in franz. Dienste traten, desto häufiger wird ihnen der Vorwurf der Habgier gemacht.

Bereits in Mort Gar. begegnen wir nicht den selbstbewussten, ehrenreichen Rittern, sondern feilen, habgierigen Söldnern, die unbekümmert um das Wohl und Wehe ihrer Partei ihren Herrn in der Not verlassen lassen, die sich aber durch Schmeicheleien und Versprechungen zu weiterem Kriegsdienste bestimmen lassen:

1) A. Leroux, *Essai sur les Antécédents historiques de la question allemande*, Paris 1886 S. 45. Im Gegensatz dazu wird in den *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum* berichtet, die Italiener und die Deutschen hätten sich von den hochmütigen Franzosen losgesagt. Vgl. Vigenier a. a. O. S. 103.

2) Vgl. Leroux, *Proverbes* II S. 10f.; Cl. Klöpfer, *Franz. Reallexikon* Leipzig 1898, I S. 194; Küffner a. a. O. S. 28.

3) In der Dauphiné galt ferner das Wort: *Gare la queue des Allemands*, h. beachte die Folgen (vgl. ebenda).

*A Garin viennent, si ont le congie priz,
 Et il lor dit: „Seignor, por Deu merci,
 Franc chevalier, nel faites mie ainsì,
 Ains demorez tant com je serai ci.
 Qui vielt sodees et demorer o mi,
 Or et argent aura a son plaisir“.
 Alemant l'oent, molt en sont esbaudi;
 Au duc remestrent plus de quatorze mil. Mort Gar. S. 162.
 Grant joie menent Tioiz et Alemant:
 Li sodoier orent bien lor talent;
 Gautiers lor fait tot lor commandement.*

ebenda S. 184.

Wegen ihrer unersättlichen Habgier hat Froissart eine tiefe Abneigung gegen die Deutschen gefasst; bei jeder Gelegenheit macht er ihnen jenes Laster zum Vorwurf:

„car Alemant sont convoitous et ne font riens, se li denier ne vont premierement devant, car ce sont gens moult convoitous“. Froiss. I, S. 395.

Um die Deutschen in seinem Dienst zu halten, muss ihnen der englische König regelmässig Sold zahlen: *„... ces signeurs d'Allemagne . . ., car il n'en fesissent riens, ne pour linage ne autrement, se li denier n'alaissent tousdis devant“.* Froiss. I, S. 437. *„Alemant ne sont pas trop bon paieur, la ou il le pueent amender“.* I, S. 449.

Selbst anlässlich der Beschreibung der Zusammenkunft des franz. Königs mit dem deutschen Kaiser (1397) bringt er die Bemerkung an: *„... Allemands . . . sont . . . de gros engin, si ce n'est au prendre a leur profit, mais a ce sont ils assez experts et habiles.“* III, S. 313. Bei der Besprechung der inneren Verhältnisse im deutschen Reiche fasst er seine Meinung also zusammen:

„car ils sont moult convoiteux, et plus que nulles autres gens; et n'ont point pitie de nulluy, puisqu'ils en sont seigneurs; mais les mettent en prisons etroites, et en ceps merveilleux, en buies, en fers, en gresillons, et en autres attournemens de prisons, dont ils sont de ce faire subtils, pour attraire plus grand rancon.“ II, 105.

Wir wir später sehen werden, bleibt dieser Vorwurf auch den Fürsten des deutschen Reiches und dem Kaiser nicht erspart.

Selbst Commynes behauptet, dass die Deutschen, die in franz. Kriegsdienste treten, meist durch die klingende Münze angelockt werden. Er rügt es, dass sie untreu werden, sobald der Sold ausbleibt. Von den Deutschen, die die Burgunder gegen den franz. König unterstützten, sagt er zum Beispiel: *„... les Alemans faisoient quelque peu de faveur au prince d'Orenge pour son argent, non point pour la faveur du Duc Maximilian.“* Com. VI, Kap. 4. Selbst den Schweizern wirft Commynes

Geiz und Habgier vor. Diese und ihre Armut, weniger die Sympathie für den franz. König erkennt er als die eigentliche Triebfeder ihres Handelns an:

„la principale cause estoit avarice et leurs grans povretez, car, a la verite, tout ce qu'ilz avoient de gens combatans y vindrent.“ VIII, Kap. 17¹⁾.

Während aber Commynes den Schweizern nachrühmt, dass sie, sobald sie sich in den Dienst eines Fürsten begeben haben, ihm auch Treue bewahren, sieht er sich genötigt, die Unzuverlässigkeit der Landsknechte zu brandmarken, die sich ausschliesslich von ihrer Habgier leiten lassen.

„Il en y avoit d'autres, que nous appellons communement Lancequenetz (qui vault autant a dire comme compaignons du pays), et ceulx la hayent naturellement les Suisses, et les Suisses eulx. Ilz sont de tous pays, comme de dessus le Rin et du pays de Souave; il en y avoit aussi du pays de Vaulx, en Senonie, et du pays de Gueldres. Tout cecy montoit environ sept ou huict cens hommes, que on y avoit envoyez nouvellement avec ung payement de deux mois qui estoit mange: et quant ilz arriverent la, ilz ne trouverent aultre payement. Ceulx ci se voyant en ce peril et necessite, ilz ne nous porterent point l'amour que font les Suisses, practiquerent et se tournerent du costé dudict dom Ferrand“²⁾. VIII, Kap. 21.

β) Seltener erhobene Vorwürfe.

Ausser den genannten Hauptfehlern und Hauptlastern werden mitunter auch andere Untugenden den Deutschen zum Vorwurf gemacht.

Was zunächst ihr äusseres Auftreten, ihre Umgangsformen betrifft, so waren die Deutschen, die begreiflicherweise gegenüber den gewandten Franzosen etwas schwerfällig erschienen, nicht selten Gegenstand des Spottes. Freilich entstanden die sprichwörtlichen Redensarten wie *estrange* oder *fox d'Alemaigne*, *vous me prenez pour un Alemand*, *rez d'Alemaigne*³⁾, in denen Deutscher ungefähr gleichbedeutend ist mit Tölpel, einfältiger Mensch, erst um die Wende des Mittel-

1) Ähnlich Buch VI, Kap. 3 und Buch V, Kap. 1.

2) Die Rauf- und Streitlust dieser Scharen wurde in Frankreich in derselben Version behandelt wie in Deutschland: Nicht befriedigt von den endlosen Kriegszügen hienieden setzen Schweizer und Landsknechte den Kampf im Jenseits fort. So erzählt der wiedererstandene Jenin, dass er das Paradies sah: *Plain de Suisses et Lansquenetz Qui eussent fait, je vous prometz, Terrible guerre en Paradis*. Farce Nouvelle . . . de la Resurrection de Jenin Landore im Anc. thé. II S. 20 ff. (25).

3) Vgl. La Curne a. a. O. I S. 322, Süpfle a. a. O. I S. 105. Betreffs der *rez d'Al*. sei bemerkt, dass früher den Narren der Schädel rasiert wurde. Vgl. La Curne (ebenda), ferner Küffner a. a. O. S. 21 (56); S. 25 (75, 76) und S. 46 (184—189); Steinhausen a. a. O. S. 441 f.

alters, allein auch in der uns beschäftigenden Zeit begegnen abfällige Äusserungen über das äussere Auftreten der Deutschen.

Die Trouvères höhnen über die Grösse der Deutschen; sie werfen ihnen vor, dass sie trotz ihrer Grösse nicht allzu tapfer seien:

. . . *si grant sont Alemant, Il ne sont mie si preu com il sont grant*, spöttelt der Verfasser des Aub. (Aub. To. S. 23). Ähnlich bemerkt der Dichter des Aym. Narb., die verräterischen Deutschen seien — so gross sie auch waren — von den kleinen, aber tapferen Franzosen zu Boden gestreckt worden:

Petit estoient, mes molt orent valor.

Chascuns tenoit le bon blanc de color;

N'i ot si grant Alemant traitor,

S'un d'aus le fiert sor l'aume paint a flor,

Qu'il ne l'ocie sans nul autre trestor. Aym. Narb. 2894 ff.

Derselbe Trouvère beschreibt die seltsame Kleidung der Deutschen. Über der Rüstung tragen sie ein breites Gewand, das mit grobem Schafpelz gefüttert ist, dazu sonderbare Beinkleider, Kaputzen, die vorn mit einer Naht versehen sind, und endlich Spitzenschuhe. Die Schwerter, die sie am Gurt tragen, besitzen die stattliche Länge von etwa 2 m. Im Vergleich zu den vornehmen franz. Rittern — sagt der Trouvère — „sind sie gleich aberwitzigen Leuten gekleidet“ (*Vestu estoient comme gent malsenee*, 1622¹).

Hierher gehört sodann eine Stelle des Raoul:

Li quens Raoul seoit au plus haut dois:

Bien fu vestus d'un chier paille grigois,

Li messagiers ne samble pas Tiois. Raoul 724 ff.

Die Ausdrucksweise des Ysengr. endlich lässt an Deutlichkeit nichts zu wünschen übrig:

*Teutonicus miser et rudis est ut papa salignus*²). Ysengr. Lib. VI. v. 381³).

Es verdient bemerkt zu werden, dass in den älteren Werken die Deutschen durchaus nicht wegen ihres ärmlichen Auftretens verspottet werden. In ihnen wird nicht soviel Gewicht auf das Äussere gelegt wie in späterer Zeit; ja, es wird sogar betont, dass nicht Reichtum noch

1) Selbst über ihre Pferde spöttelt er: *Et si chevauchent comme gent forsenee: Tel i ot ive a queue recopee Ou haut cheval a grant teste levee.* 1630 ff.

2) „Die Phrase deutet zurück auf jene geschnitzten oder tönernen Zwergengoppanze, die mit dem Ausdruck plumper Lachlust auf Schränken und im Getäfel der Wohnstube aufgestellt waren . . .“. Rochholz zitiert nach Ysengr. Anm. zu Buch VI, v. 381.

3) Noch gehässiger sind die Angriffe der Troubadours. P. de la Cavarana vergleicht das Benehmen der Deutschen mit dem eines tollwütigen Hundes; P. Vidal schilt sie unhöflich und tölpisch. Vgl. Wittenberg a. a. O. S. 15; Steinhausen a. a. O. S. 442.

Schönheit, sondern Mannesmut und Manneskraft für die Beurteilung eines Ritters massgebend sind¹⁾. Erst allmählich ändern sich die Ansichten der Dichter²⁾.

In den letzten Jahrhunderten des Mittelalters wird ferner die Unsauberkeit der Deutschen gertigt.

Bezeichnend ist die *Riote du Monde*, in der die Erkennungszeichen für die einzelnen Völker zusammengestellt sind. Wir greifen einige heraus:

S'il est Francois, malicieux . . .

S'il est ort, c'est ung Alement,

Et grant buveur, s'il est Norment, . . .

Fort a cognoistre: c'est Anglois, . . .

S'il est Romain, trop convoiteux, . . .³⁾

In der oben (S. 54f.) erwähnten Ballade von Deschamps wird ebenfalls Klage erhoben über die allgemeine Unsauberkeit:

Dieux scet comment on est couvers;

On gist en la paillarderie,

En gros draps durs, flairens pervers,

Vint s'ilz sont d'une compaignie;

Nape aront orde et embrouillie;

Dix en un plat, comme truans

Sont servis; tous boutent dedens

Leurs mains jusqu'aux jointes des doys; Desch. VII, S. 61/2⁴⁾.

1) Vgl. Aub. Ke. S. 228—229.

2) Vgl. W. Golther, Geschichte der deutschen Literatur. I. Teil, S. 186. Auch die frz. Hofhaltung war im 12. und 13. Jahrh. wesentlich einfacher als in späterer Zeit; vgl. *Observat. sur l'histoire de Charles V*, Band VI S. 147—164 (157) in *Petitots Collection*.

3) Die Unreinlichkeit der Franken tadelten Salvianus und Sidonius. Letzterer bemerkt spöttisch, die fränk. Frauen röchen nach Zwiebeln, ersterer spricht von den stinkenden Körpern und Lumpen der Franken. Vgl. *Steinhausen a. a. O.* S. 437.

4) Die diplomatischen Missionen des Dichters nach Böhmen, Mähren, Flandern, Luxemburg und dem Elsass werden eingehend behandelt von E. Höpfner, *E. D. Leben und Werke*, Strassburg 1904 S. 33, 38f., 61ff., 75, 108f. Noch drastischer äussert sich Deschamps über die Böhmen in einem *Rondeau*, das betitelt ist: *Contre la Boheme*: (VII S. 90).

Poulz, puces, puour et pourceaulx

Est de Behaingne la nature,

Pain, poisson sale et froidure,

Poivre noir, choulz pourriz, poreaulx,

Char enfumee, noire et dure;

Poulz, puces, puour et pourceaulx . . .

Von den Ungarn sagte das Sprichwort im 15. Jahrh.: *Les Hongres puent comme daims, c'est pitie que de les sentir*. *Ler. Prov.* I S. 290. — Die sprich-

Selbst die Vornehmen werden der Unsauberkeit bezichtigt, und zwar von keinem Geringeren als von Commynes. Er erzählt von der Zusammenkunft des Pfalzgrafen Friedrich I. mit Karl d. Kühnen in Brüssel (1466) folgendes: „*Les gens du dict duc disoient que ces Allemans estoient ordz, et qu'ilz gectoient leurs houseaulx sur ses lictz si richement parez, et qu'ilz n'estoient point honnestes comme nous, et l'estimerent moins que avant le congnoistre: et les Allemans, comme envieux, parloient et medisoient de ceste grant pompe. En effet oncques puis ne se aymerent, ny ne feirent service l'ung a l'autre*“. II. Kap. 8.

Wenn die Franzosen im Mittelalter die deutsche Sprache auch nicht mit derselben Geringschätzung betrachteten, wie in späteren Jahrhunderten¹⁾, so erschien sie ihnen doch schon damals rauh. Namentlich waren die oberdeutschen Dialekte wenig beliebt, sogar in den zu Deutschland gehörenden Niederlanden.

Im Ysengr. und im Rein., zwei lat. Dichtungen, die von flandrischen Dichtern deutscher Herkunft stammen, sprechen die feineren Tiere französisch, während der Wolf und der Esel, die Typen der Dummheit und Trägheit, deutsch reden.

Vom Esel heisst es:

*Non didicit causas Galla tractare loquela,
Preposuit Franco Danubiale solum.
Teutonicus miser et rudis est ut papa salignus²⁾,
Stridula Bavarico gutture verba liquans³⁾.*

Ysengr. Buch VI, v. 379—382.

Der Wolf lockt die Lämmer mit deutschem Ruf:

*Et „cūm“ teutonice accentu succlamat acuto,
Nolens grammatica dicere voce „veni!“* Ebenda V. v. 549—550.

Wie bereits erwähnt wurde, ist der Schlachtruf der Deutschen nicht selten *Godehelepe*⁴⁾ und *Godehere*. Der Verfasser des Aym. Narb. meint mit Bezug auf diesen Ruf:

*Ainz mes ne fu par itele folie
Tele bataille fete ne commencie.* Aym. Narb. 1735 f.

wörtlichen Redensarten über die Unsauberkeit der Deutschen in späteren Jahrhunderten finden sich bei Küffner, a. a. O. S. 32—33.

1) Montaigne spricht mit Verachtung von der „Pferdesprache“, worunter er das Deutsche versteht. Vgl. V. Rossel, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris 1897, S. 18; ferner Küffner a. a. O. S. 46, 191.

2) Vgl. S. 58.

3) Auch der Provenzale witzelte über das Bayrische. Vgl. Küffner a. a. O. S. 58, 250.

4) *Godehelepe* = God euch helpe, vgl. Hist. litt. XXII, S. 464.

Der Gesang der Deutschen wird als unausstehlich bezeichnet. So heisst es im Guill. Dole:

Tieis chantent comme maufes. 2190.

Suger berichtet von der Krönung Heinrichs V.: „... coronatur more Augustorum, ad sacratissimum apostolorum altare, praecinendum clericorum odis, et Alemannorum cantantium terribili clamore caelos penetrante...“¹⁾.

Über das Kauderwelsch, das die Deutschen sprechen, macht sich der Verfasser des Fabliau *Des II Anglois et de l'anel* lustig. Ein Engländer will für einen erkrankten Freund bei dem Metzger Fleisch kaufen, allein der biedere Meister versteht nichts von dem, was jener sagt:

— *Que as tu, fait il, faistroillant?*

Ge ne sai quel mal fez tu diz.

Va t'en, que tes cors soit honiz;

Es tu Auvergnaz ou Tiois? Mont. Poés. II. S. 178.

Ein das Französische nur radebrechender, elsässischer Ritter wird von Jacques Bretel, einem flandrischen Dichter, erwähnt. (Gr. Gr. II¹ 769.) Beachtung verdient endlich Rutebeuf, der in *La Vie sainte Elysabel* erklärt, dass er die Namen der deutschen Gewährsmänner nicht nennen will, weil sie von den Franzosen nicht verstanden würden, es mithin Zeitvergeudung wäre²⁾:

Es fällt auf, dass in den älteren Werken der franz. Literatur das Trinken nicht als Eigentümlichkeit der Deutschen hingestellt wird, obwohl es eine nicht geringe Rolle spielt. Als besonders trinkfest galten damals vielmehr die Engländer und die Normannen³⁾. Erst

1) Umgekehrt spöttelt Gerhoh von Reichersberg über das Geschrei der Franzosen. Vgl. Vigener a. a. O. S. 66.

2) *Enquistrent bien icil preudomme,
Dont je les noms pas ne vous nomme;
Et ne porquant isnelemant
Se il ne fussent Alemant
Les nommaisse, mes ce seroit
Tens perduz . . .* Ruteb. II S. 154.

P. de la Cavarana vergleicht die deutsche Sprache mit dem Froschgequake (vgl. Wittenberg a. a. O. S. 15). Auch P. Vidal war die deutsche Sprache verhasst (vgl. Sirventes u. Spruchdichtung von W. Nickel, Berlin 1907, S. 22 Anm.). — Vgl. noch Steinhausen a. a. O. S. 442. Schon Julian bezeichnete den Gesang der Deutschen als Rabengekrächze (vgl. E. Cnyrim: Sprichwörter, sprichwörtliche Redensarten und Sentenzen bei den provenz. Lyrikern. Diss. Marburg 1887, S. 53 Anm. 1). Die Galloromanen verspotteten die Germanen, „die aus vollem Halse misstönende Weisen sangen“. (Lenient, Satire, S. 5).

3) Zur Zeit der Einwanderung freilich wird die Trunkfreude der Germanen mit Vorliebe hervorgehoben, vgl. Steinhausen a. a. O. S. 437.

gegen Ende des Mittelalters machen sich die Franzosen über den stets durstigen Deutschen lustig: Nach einem Sermon joyeux erkennt man ihn an seiner Trinkfestigkeit:

*Les Lombars, selon leurs usages,
Sont foux par force d'estre saiges.*

Les Alemans sont au contraire:

Ilz sont foux par force de boyre;

Mais qu'ilz ayent bien mouille la gorge¹⁾,

Ilz sont vaillans comme saint George. Anc. thé. II. S. 214.

Die Trinklust der Deutschen wurde nach und nach sprichwörtlich:

„Les Italiens a pisser, les Francois a crier, les Anglois a manger, les Espagnols a braver et les Allemands a s'enyvrer“. Ler. Prov. I. S. 290.

Nach Fleury de Bellingen spielt die Redensart: *Jouer de la fluste de l'Allemand* auf die langen, schmalen Gläser an, die recht oft gefüllt werden mussten. Ler. Prov. II. S. 85²⁾.

Ausser diesem Laster wirft ihnen Th. Basin, der längere Zeit in Trier weilte, auch Sittenlosigkeit vor. Von den Truppen, die sich gegen Karl den Kühnen in Cöln sammelten, berichtet er: *„Sed . . . esset numerus quantumvis magnus, erat tamen multitudo collecta ex agris et de otiosis mechanicis civitatum Germaniae, qui gulae et ventri dediti, cauponas et lupanaria, potius quam militiae castra frequentare assueverant, aut se in armis exercere. Erant enim plerique inermes, aut talibus instructi armis, quae fugam potius vel cruentam caedem, quam victoriam, eis polliceri viderentur; nonnullis exceptis equitibus, quos principes secum adduxerant, qui equis et armis, more Germaniae, competenter instructi erant.“* Sug. S. 340.

Watriquet de Couvin erzählt, wie er der Einladung von drei kölnischen Stiftsdamen Folge leistet und sie durch Erzählung von derben Geschichten ergötzt, während sie ein Bad nehmen.

Watr.: *Des III. chanoinesses de Couloigne*, S. 373—379.

Das deutsche Mädchen wird Gegenstand leichter, tändelnder Liedchen, z. B. des folgenden, das der Schuster Calbain singt:

*Je suis Allemande,
Frisquande, gallande,*

1) Zu lang; vielleicht *qu'ayent*.

2) In den Ruf gewaltiger Zecher scheinen die Deutschen bei den Franzosen erst durch die Landsknechte gekommen zu sein (vgl. O. Klauenberg: *Getränke und Trinken in der altfranz. Zeit.* Göttingen 1904), bei den Italienern war das früher der Fall; vgl. Ch. Dejob, *Le Type de l'Allemand chez les classiques italiens*, (*Annales de la faculté des lettres de Bordeaux.* 4. Serie. XXIII. 1901. Bulletin italien 1. S. 173—186 [181]).

*Je suis Allemande,
Fille d'un Allemand.*

Farce nouvelle d'ung savetier nomme Calbain fort joyeuse Lequel se maria a une Savetiere . . . Anc. thé. II. S. 140 ff.

C. Ungünstige Beurteilung der Deutschen aus leidenschaftlichem Hass.

Besondere Beachtung verdienen die beiden chansons de geste Narb. und Sax., weil in ihnen im Gegensatz zu den bisher betrachteten Werken, in denen die Deutschen auf Grund irgendwelcher Mängel oder Fehler verlacht oder getadelt wurden, vor allem der leidenschaftliche Hass zum Ausdruck kommt, der die Verfasser beseelte.

In Narb. wollen die sechs Söhne Aimeris von Narbonne in dem Hause des Anquetin le Normand Quartier nehmen. Als sie erfahren, dass dort schon die Deutschen untergebracht sind, begibt sich Hernaut, einer der Brüder, in das Haus, um sie zu vertreiben. Mit grosser Feinheit zeichnet der Trouvère in der folgenden Szene die Verschiedenheit der Charaktere der beiden Nationen. Hernaut trifft die Deutschen beim Essen an, begrüsst sie mit artigen Worten und sucht sie durch Schmeicheleien für sein Vorhaben zu gewinnen:

*Il les salue bel et cortoisement:
„Cil Damedieus qui fu en Biauliant
Nez de la virge par son comendement
Vos saut et gart, franc chevalier vaillant!
Bele gent estes, si fetes bel samblant,
Mangiez a joie de par Deu le puisant,
Et si buvez do vin par avenant
(Qui trop s'an charche, il n'est mie sachant!)
Puiz alez querre un autre ostel avant,
Car cist est miens: a droit fie le dement,
Puis que il fu au bon conte Rollant.“* 2355 ff.

Ergrimmt über eine solche Zumutung ergreift einer der Deutschen ein langes Messer und fordert, ohne die gezierten Worte des Franzosen zu beachten, Hernaut unter Drohungen auf, von seinem Plane Abstand zu nehmen:

*Uns des Tyois se leva en estant,
Tint un coutel, don l'alumele ert grant,
Et jure Dieu le verai roi puissant:
„Se no lesoie por Dieu tant solement,
Ja vos ferroie de cestui maintenant.“* 2366 ff.

Aymer, ein Bruder Hernauts, stürzt sich auf den „Schurken“ und reisst ihm in barbarischer Roheit einen Teil des Bartes aus:

*Aymer broche le palefroi enblant,
Jusq'al gloton en vet esperonant,
Si le saissi par le guernon devant,
Plus de ·C· peux l'en arrache en tirant,
Si que li sans an vait a val colant. 2372ff.¹⁾*

Die entsetzten Deutschen suchen sich an Aymer zu rächen, allein sie werden von den Brüdern überwältigt und müssen, der Gewalt weichend, das Haus verlassen. Bueve, einer der Brüder, sagt:

*„Voire“,; „fol sont li Alemant,
Qui ne tient lor voie“. 2381f.*

Im weiteren Verlauf der Erzählung zeigt sich, wie wenig Gerechtigkeit der Trouvère den misshandelten Deutschen zuteil werden lässt.

Die Deutschen eilen zu Karl d. G. und klagen ihm ihr Leid. Er verspricht die Schuldigen streng zu bestrafen, als er aber erfährt, um wen es sich handelt, nimmt er von einer Bestrafung Abstand (v. 2503 ff.²⁾).

Dass der Verfasser den Deutschen durchaus abhold war, und dass ihn leidenschaftlicher Hass beseelte, kann man daraus ersehen, dass er, noch nicht zufrieden mit der soeben geschilderten Szene, in der er die Deutschen in einseitigem Urteil als gewalttätige, unfeine Menschen darstellt, denen gegenüber eine äusserst rohe Handlungsweise gerechtfertigt, keines Tadels und keiner Strafe wert erscheint, eine zweite Episode anschliesst, in der er den Hauswirt der Deutschen zu Worte kommen lässt. Auch dieser stellt den Deutschen ein schlechtes Zeugnis aus. Er verwünscht sie wegen ihres rücksichtslosen Benehmens, vor allem aber wegen ihres Geizes, der sie bestimmte, nicht einmal das nötige Brennmaterial zu kaufen, sondern alles, was in dem Haushalt ihres Wirtes brennbar war, selbst Bänke und Sättel, in den Kamin wandern zu lassen; er hofft, dass solche Gäste, mit denen er nur schlechte Geschäfte machen könnte, nicht wiederkommen werden:

*Il vient a l'uis, si comence a crier.
„Jent d'Alemaigne, Dex vos puist vergonder!
Des ore mes vos en poez aler;
Car n'ai mes cure de tel gent osteler.
Ceanz venistes un mois a sejourner:
Ne m'est remes n'aiez fet embraser,
Ne bans ne sele que poissiez trover.*

1) Diese rohe Handlungsweise findet sich auch im Gui Nant. Der neidische Hervieu stürzt sich mit seinen Freunden auf Gui de Nantueil und dessen Gefolge: *La ot maint guernon trait et maint cheveil senglent.* Gui Nant. S. 10.

2) Ähnlich werden die Alemant im Gui Bourg. von Karl d. G. gezwungen, ihre Zelte zu räumen, damit die Abgesandten des jugendlichen Gui de Bourgogne Unterkunft finden. Der Verfasser der chanson begnügt sich mit der Angabe dieser Tatsache, ohne über die Deutschen ausführlich zu sprechen. Gui Bourg. S. 37.

*Tant estiez escroier¹⁾ et aver.
 N'andureez neis buche acheter.
 Onques a vos ne poi rien conquerer.
 Ne place a Dieu, qui tot a a salver,
 Que vos puissiez ja mes ci retorner!*" 2436ff.

Seinem Zorn über die knauserigen, verhassten Deutschen gibt er in keiner geringeren Weise Ausdruck als dass er den ersten ihm zufällig begegnenden Tiois ohne weitere Umstände niedersticht. Auch diese Freveltat bleibt ungestühnt.

Nicht besser ergeht es den Deutschen in Sax.

Nachdem Karl d. G. bereits zwei Jahre vergeblich versucht hat, die Sachsen zu unterwerfen, beschliesst er, eine Brücke über den Rune zu bauen, um gegen die jenseits dieses Flusses gelagerten Sachsen einen umfassenden Angriff unternehmen zu können. Die deutschen Barone erhalten den Befehl, das für den Bau nötige Holz in den Waldungen zu fällen, Steine, Holz und Werkzeuge herbeizuschaffen und den Bau sofort in Angriff zu nehmen. Die stolzen deutschen Barone, die nur zum Waffendienste Karls Ruf Folge geleistet haben, weigern sich jedoch auf das Entschiedenste, eine derartige erniedrigende Arbeit zu verrichten:

*Quant li baron l'entendent, n'i ot qe correcier,
 Et dient bien antr'aus: ce n'est pas lor mestier;
 S'il sont venu Karlon de lor pais aidier,
 Ses terres et ses marches congerre et enforcier,
 Ne les doit pas por ce grever ne avillier,
 Car onges lor ancestre ne furent pontonier,
 N'il ne voldroient mie apres aus abaissier.* 4399ff.

Ihr Führer Ripex eilt zu Karl und teilt ihm in stolzen, trotzigen Worten den Entschluss seiner Barone mit, begründet ihn und fügt die Bemerkung hinzu, dass die Franzosen, als die von Karl bevorzugten, mit Geschenken überhäuft Vasallen in viel höherem Masse zum Brückenbau verpflichtet seien als die Deutschen:

*„Sire“, ce dist li gens „trop nos volez coitier!
 Onges tant com vesqi Rolans ne Olivier,
 Ne Torpin l'arcevesques, Hates ne Berengier,
 N'eustes nul conseil de no gent servagier.
 Vostre Alemant vos mandent, mentir ne vos en qier
 Q'ainc au tans vostre pere ne furent costumier
 De forez essarter, ne sont pas charpantier;
 Francois facent le pont, qi vos donez l'or mier
 Et les diapres froiz qi tant font a prisier,*

1) Ahd. schroh habgierig vgl. Gloss. S. 208.

*Qi par nuit et par jor sont a vostre mangier,
Cui vos donez chevax, qant lor faillent destrier;
Cil le devoient bien commencer sanz dongier“.* 4414—4425.

Die Bevorzugung der Franzosen durch Karl und die Auffassung von Karl als spezifisch französischem Herrscher geht auch aus seiner Antwort deutlich hervor, in der die Deutschen in den beleidigendsten Ausdrücken unter Androhung der schwersten Strafen zum Frondienst verurteilt, die Franzosen aber von allen Lasten befreit werden:

*Je vos tieng a musart, qi qe vos taingne a sage,
Par 'I pou ne vos faz parler d'autre langage.
Vos prenez, je qit, garde a la gent hurepage
Qi vindrent contre moi, qant qis le treusage.
N'i prenez mie garde! Trop sont de haut parage,
Vertueux et puissant et de gentil linage;
Se dex me beneie, vos faites grant outrage.
Alez vos en arriere, n'i faites lonc estage
Et dites Alemanz, la pute genz salvage,
Et Baiviers et Lombars et Borguignons evage[s]
Q'il facent mon commant sor painne de servage!
Se il le contredient, n'i metront autre gage;
Ne tenront de moi fie en trestout mon aage;
Francois, q'il ont semons, qi tant ont de barnage,
Iront esbanoier par prez et par boscage.
Quant avrez fait le pont, si avront le passage,
Lors feront la bataille contre la gent salvage,
A mort les liverront, car ce est lor usage. . . .“* 4429—4446.

Ripex verkündet den Baronen diese Botschaft. Über eine solche herausfordernde Antwort sind sie anfangs ganz sprachlos. Um nicht länger eine derartige unwürdige Behandlung ertragen zu müssen, beschliessen sie, Karl zu verlassen und in ihre Heimat zurückzukehren. Sie brechen ihre Zelte ab, steigen auf und jagen davon „gleich grimigen Löwen“ (*irie comme lion*. 4485).

So treffend der Verfasser bisher die deutschen Ritter in ihrem männlichen Stolz und ihrem trotzigen, unbeugsamen Widerstand gegen Ungerechtigkeit und Parteilichkeit zu zeichnen verstanden hat, so sehr bemüht er sich nunmehr, sie durch eine demütigende Unterwerfung in den Augen der Zuhörer herabzusetzen.

Auf die Kunde von ihrem Aufbruch beauftragt Karl den Herzog Naimes, die Deutschen zurückzuholen. Der Herzog sprengt ihnen nach, erreicht sie und schüchtert sie durch seine Persönlichkeit und seine Worte dermassen ein, dass die stolzen Ritter sich zur Rückkehr entschliessen. Die Barone, die soeben im Bewusstsein ihrer Unabhängigkeit und voll Vertrauen auf die gerechte Sache, die sie verfechten, den

Brückenbau verweigerten, gestehen ein, dass sie töricht gehandelt haben, huldigen Karl aufs neue und erklären sich zum Brückenbau bereit (4508 ff.).

Die Unterwerfung der Deutschen ist deshalb demütigend und entehrend, weil sie in grellem Widerspruch steht zu der stolzen Gesinnung und dem entschlossenen, tatkräftigen Handeln, das die Deutschen anfangs auszeichnet, in grellem Gegensatz ferner zu der kurz vorher geschilderten Szene, in der sich Karl mit seinen Baronen vor den Franzosen *par excellence*, den Hurepois, demütigt, weil ferner die Unterwerfung geschieht, ohne dass die vorher geäußerten, berechtigten Klagen der Deutschen Gehör finden, und weil sie endlich eine Niederlage bedeutet gegenüber den bevorzugten Franzosen, die sich die Zeit mit allerlei Kurzweil vertreiben dürfen, während die Deutschen in hartem Frondienst die Brücke bauen.

Dass es Jean Bodel vor allem darauf ankam, die Deutschen im Gegensatz zu den Franzosen in möglichst ungünstigem Lichte zu zeichnen, hat bereits L. Gautier betont. Treffend bemerkt er nämlich: „En vérité, j'admets qu'on soit Français, mais non pas à ce point¹⁾“. Es geht auch daraus hervor, dass eine ältere uns überlieferte Fassung von einem ausgeprägten Gegensatz zwischen beiden Nationen nichts berichtet. Es ist die nordische Karlamagnussaga, „mit der Jehan Bordiax sich stofflich in der Behandlung der geschichtlichen Tatsachen vom Sachsenkrieg der Jahre 772—804 deckt, obwohl er auf die lateinische Chronik hinweist²⁾“. Auch in dieser altnordischen Bearbeitung wird der Brückenbau ausführlich behandelt. Während aber in den Sax. die Franzosen im Gegensatz zu den Deutschen von jeglicher Arbeit befreit werden, wird in der Karlamagnussaga berichtet, Karl habe zunächst die Romanen mit dem Bau beauftragt. Als diese von den Sachsen bei ihren Arbeiten gestört und verscheucht worden seien, habe er die Germanen mit jener Aufgabe betraut. Als auch sie infolge starker Verluste die Arbeit einstellen, schickt Karl Bauduin le Flamand mit mehreren Rittern an das Werk; aber auch sie geben schliesslich die gefährliche Arbeit auf³⁾.

Während also die ältere, die nordische Fassung — wie nicht anders zu erwarten war — Romanen und Germanen friedlich nebeneinanderstellt, ist Jean Bodel bestrebt, die nationalen Gegensätze scharf zu betonen. Ob nun Jean Bodel selbst diese Änderungen bewirkt, oder ob er sie bereits aus vorhandenen Quellen in sein Werk hinüber-

1) Gautier, *Ép. fr.* III S. 675.

2) Vgl. Gröber, *Grundriss* II¹ S. 539.

3) Diese Inhaltsangabe ist entnommen der Abhandlung von G. Paris: *La Karlamagnus-Saga, Histoire islandaise de Charlemagne* (Bibl. de l'Éc. des Chartes, . . . 26^{ème} année, tome Ier, 6^{ème} série, Paris 1865) S. 26.

genommen hat, lässt sich nicht mit Bestimmtheit ausmachen. Dies ist auch nicht so sehr von Belang, denn Tatsache bleibt es, dass der Trouvère die nationalen Gegensätze betonen will, dass er die Deutschen sehr ungünstig beurteilt, da sie in seinen Augen gewissermassen Leute zweiten Grades sind, die den stolzen Franzosen bei weitem nachstehen. Diesen gebührt die Ehre des Vorstreits in der Schlacht, jene müssen sich mit dem letzten Platz im Treffen begnügen; diese dürfen, wenn die Waffen ruhen, sich im Gefolge ihres Königs ergötzen, jene aber müssen knechtische Arbeit verrichten.

Eine ältere Fassung der bekannten Hurepoisszene in den Sax. glaubt G. Paris in einer Chronik des ms. 5003 erkennen zu dürfen, weil im Gegensatz zu Sax., in dem der Aufstand von Baronen gegen ihren Lehnsherren geschildert wird, in der Chronik der Widerstand der Franzosen gegen den germanischen Karolinger behandelt wird¹⁾. Ich glaube, dass dieses Argument aus folgenden Gründen nicht stichhaltig ist:

1. In den älteren chansons de geste und Chroniken findet sich weder eine so klare Scheidung zwischen dem Königreich Frankreich und dem Kaiserreich Deutschland noch ein scharfer Gegensatz zwischen Germanen und Romanen.

2. Bei der Existenz eines so frühzeitig ausgeprägten Gegensatzes wäre die Tatsache, dass die Karolinger zum Mittelpunkt der Epik werden konnten, schwer verständlich.

3. Es wäre unbegreiflich, dass J. Bodel, der ausgesprochen deutschfeindlich gesinnt ist, Vorlagen, die ihm willkommenen Stoff hätten bieten müssen, ihres deutschfeindlichen Charakters entkleidet hätte.

4. Derartige feine Unterscheidungen zwischen empire und royaume, wie sie sich am Schluss der von G. Paris angeführten Stelle finden, wurden sehr oft um die Mitte des Mittelalters gemacht, als es galt, sich von dem tatsächlich vorhandenen politischen Übergewicht Deutschlands zu befreien und die selbständige Entwicklung des französischen Königtums juristisch wie historisch zu stützen und zu rechtfertigen.

2. Im Besonderen.

α) Abfällige Äusserungen über die deutschen Fürsten.

Gelegentlich der Erwähnung der Habgier der Deutschen wurde schon darauf aufmerksam gemacht, dass selbst die Kaiser dieser Un-

1) „Sous la forme où il (Jehan Bodel) nous l'a transmise, elle semble exprimer seulement l'esprit d'indépendance orgueilleuse et toute locale de quelques barons, mais originairement elle avait sans doute servi à prêter un corps à l'idée nationale française, en opposition avec les prétentions des Carolingiens germaniques“. Vgl. G. Paris, *Hist. poét.* S. 328—329.

tugend bezichtigt werden. Dieses ist nicht der einzige Fehler, der ihnen zum Vorwurf gemacht wird, vielmehr wissen die Franzosen noch andere Fehler an ihnen zu rügen. Allmählich erkannten und geisselten nämlich die für das Kaisertum und für viele deutsche Kaiser begeisterten Franzosen deren Schwächen. Dass diese Angriffe zum Teil berechtigt waren, geht bereits aus der Tatsache hervor, dass nach dem Aussterben der Hohenstaufen die kaiserliche Macht und das kaiserliche Ansehen in Deutschland immer tiefer sanken.

Schon Guiot, der begeisterte Lobredner Friedrich I. Barbarossa¹⁾, äussert sich höchst abfällig über die anderen deutschen Kaiser und Könige. Mit beissendem Spott bemerkt er in seiner Bible:

174 *A grant tort les apelons princes
D'estoupes et d'autres cinces²⁾
Font mainz empereors et rois
Li Alemant et li Tiois³⁾.*

Unzweifelhaft haben sich die Kaiser durch ihre Kirchenpolitik, durch ihre Konflikte mit den Päpsten bei vielen Franzosen unbeliebt gemacht, die als strenggläubige Katholiken an jenen Kämpfen Anstoss nahmen und deren Könige oft die Partei der Päpste ergriffen, um ihre deutschfeindliche Politik zu fördern. Wenn sich daher manche Schriftsteller zu ungerechten Angriffen auf die Kaiser verleiten lassen, wenn sie deren Fehler übertreiben, so ist das zwar nicht entschuldbar, aber leicht verständlich.

Anlässlich der Krönung Heinrichs V. sagt Suger nicht ohne Übertreibung: „*Praefatus autem imperator pessimae conscientiae et facinorosi facti perterritus cruciatu, urbem quantocius exivit, praedam a christiana christianis inauditam, dominum videlicet papam et cunctos quos potuit cardinales et episcopos adducens, civitate Castellana . . . , se recepit; cardinales ipsos turpiter exuens inhoneste tractavit; et, quod dictu nefas est, ipsum etiam dominum papam, tum pluviali quam mytra, cum quaecumque deferret insignia apostolatus, non veritus in Christum Domini mittere manum, superbe spoliavit: multasque inferens injurias, nec eum nec suos, multo dedecore affligens, dimisit, donec ad praefati pacti solutionem et exinde facti privilegii redditionem coegit.*“ Sug. S. 38f.

Mit Genugtuung stellt derselbe Autor sodann fest, dass der gött-

1) Vgl. S. 33. 2) Dieser Vers ist zu kurz.

3) Ch.-V. Langlois: *La vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps*. Paris 1908 S. 43. San Marte (Parzivalstudien 1. Heft, Halle 1861, S. 36) bietet die verdorbene Stelle: 175. *Des estoupes et des crevices*, die folgendermassen übersetzt wird: Strohänner mit Panzern aufgeputzt Zu Kaisern und Königen gewannen Sich öfters die Deutschen und Allemannen,

liche Schirmer der Kirche den Tyrannen vom Bannstrahl treffen und sein Geschlecht mit ihm aussterben liess. Sug. S. 40.

Wie gross die Erbitterung über die dadurch entstandenen politischen Verwicklungen und die Truppenansammlungen an der Grenze bei den Franzosen waren, zeigen die Worte des nämlichen Historikers, der der Meinung war, man müsse die deutschen Eindringlinge gleich Sarazenen unbarmherzig töten und ihre Leichen Wölfen und Raben zum Frass geben:

„Aliorum autem perita severitas persuadebat eos diutius expectare, ingressos marchiae fines, cum jam fugere intercepti nequirent, expugnatos prosternere, tanquam Sarracenos immisericorditer trucidare, inhumata barbarorum corpora lupis et corvis ad eorum perennem ignominiam exponere, tantorum homicidiorum et crudelitatis causam terrae suae defensione justificare“. Sug. (S. 117)¹.

Wie ungünstig die Urteile der francoital. Werke lauten, konnten wir schon aus Pamp. ersehen²). Sie sind zwar in Italien entstanden, besitzen aber trotzdem nicht geringes Interesse für uns, weil der Geist der erbittertsten tödlichen Feindschaft, den sie atmen, sicher die Franzosen beeinflusste, die seit dem 13. Jahrh. die Deutschen in Italien bekämpften, weil sie mithin geeignet sind, den tödlichen Hass begreiflich zu machen, der Karl von Anjou und seine Scharen bei der Befehdung der Hohenstaufen beseelte. Aus diesen Gründen seien die wichtigsten Stellen der Chip. angeführt, die zum grössten Teile von Philipp von Navarra stammen. Von Friedrich II. entwirft Philipp folgendes, von glühendem Deutschenhass beseeltes Bild:

„Cestuy Federic en sa juventute, avant qu'il fust empereor, se mostroit mout bon, et puis qu'il fu empereor, comensa a entendre angoissousement et a l'abaissement de saint[e] yglise, et a la destrucion des nobles homes. Il essausoit les sers et les vilains. Il essausoit et il defendit les larecins et les homecides as autres, les quels choses il soul faisoit plus que ly autre a quy il les defendoit ne peussent faire. Il estoit cruel outre mesure, si que il n'avoit en luy nulle pitie. Il fu desleaus et ort; et ne se pooit l'on fier en luy ne por sairement ne por promesse qu'il feist, et ja soit ce qu'il estoit paourous, nequedent a costreindre la reverence de la foy chatolique il estoit tres herdy.“

1) Stephan von Cluny klagt über die *immanissima pestis Teutonicorum* (1165 oder 1166), der Bischof Arnulf von Lisieux frohlockt: *Omnes, quos ad oppresionem ecclesiae valida Teutonici furoris provexit invidia, virtus Altissimi manifesta dejecit* (1169), der Prior Gottfried von Breuil endlich zählt die Deutschen zu den *crudeles populi* (1183). Vgl. Vigenier a. a. O. S. 85.

2) Vgl. S. 50. Italien nahm vom 12.—14. Jahrh. direkten Anteil an der Literatur Frankreichs; die Sprache der Epik war das Französische. Vgl. Morf a. a. O. S. 147 und 159.

Il, sans espaveigner a dignite d'ome d'yglize et a sexe et as viels et as juenes, tormenta diversement, en manieres qu'onques mais ne fu oye, et vevs et enfans et veillars et foibles, arcevesques et evesques, gens de religion, les despoilla de lor vies et de tous lor biens. Au fait de luxure, il trespasa la bonne nature, si que en luxure il surmonta Noiron; sans nombre fist d'avoltires et de fornications, et avec ce estoit sodomites." Chip. S. 15.

Von den Truppen Friedrichs II., die gewöhnlich Longuebars genannt werden¹⁾, zu denen aber auch Deutsche und Flamänder gehören²⁾, heisst es, als sie von Baliand d'Ybelin aus Sur vertrieben werden: „*Adonc fu desracine et arache le pesme ni des Longuebars.*“ Chip. S. 135³⁾.

Die Streitigkeiten zwischen Friedrich II. und Innozenz IV. bilden auch den Gegenstand einer chanson aus dem nordöstlichen Frankreich. Der Verfasser wird den historischen Tatsachen gerechter als die bisher genannten Schriftsteller; die Hauptschuld misst er zwar dem Kaiser zu:

21 *Se l'emperere eust en soi
Tant de creance et de foi
Com il deust par droit avoir,
Il ne quesist, por nul avoir,
Art ne engien en nule ghise
D'aler encontre sainte Glise,
Mais il i va tout en apert*

31 *Com cil qui ne crient Diu ne home
Ne ne croit en la loi de Rome.*

Allein auch den Papst spricht er nicht von Schuld frei:

12 *Biaus sire Dex, com est grans deus
Quant cil qui sont signeur del monde
Ne sont si digne ne si monde
C'on ne les puist de rien reprendre;
Il nos devroient tous apprendre
Et enseigner a faire bien,
Et ce sont cil ki n'en font rien.*

Chans. Art. S. 74—79 (75).

1) Longuebars ist gleichbedeutend mit Apuliern und Sizilianern, Vgl. Ro. XIX S. 100.

2) Chip. S. 51.

3) Friedrich I. wird mit peinlicher Genauigkeit von Friedrich II. unterschieden: „*Sestuy enperor Federic qui nea, ne fu mye seluy emperor Federic quy fu sy contre l'iglise, ains fu cestuy mout saint home, mais de l'autre vous parleray sa en avant.*“ S. 13.

Die Geldnot der deutschen Kaiser war den Franzosen schon frühzeitig bekannt, sagte doch bereits Ludwig VII. zu dem Archidiakon von Oxford: „*L'empereur, roi des Romains, a des hommes et des chevaux excellents pour la guerre, mais pas d'or, pas de soie; il n'est pas riche; dans ce pays-là, depuis Charlemagne, ce sont les évêques qui ont tout . . .*“¹⁾.

Der Verfasser der Chro. Norm., der auf französische Seite steht, behauptet, dass beim Herannahen Eduards und seiner Bundesgenossen der Graf von Hennegau den franz. König auf die Begehrlichkeit Adolfs von Nassau aufmerksam gemacht habe: „*Cel conte dist au roy, que le roy d'Allemagne estoit moult convoiteux, et que se il avoit aucun present de deniers, que tost lui feroit la guerre cesser*“. Darauf habe sich der franz. König die Gunst Adolfs durch vier Summen Goldgulden erkauft: „*et le roy le receut moult lieement et promist que il ne se melleroit pour l'une partie ne pour l'autre. Ainsi receut grant somme de deniers de chacune partie, et pour ce meffaict l'occirent puis les parens du conte de Flandres*“. Chro. Norm. S. 7.

Froissart lässt nicht unerwähnt, dass Karl IV. von Böhmen nicht nur durch diplomatische Unterhandlungskünste, sondern auch durch reichliche Verteilung von Gold und Silber die Anerkennung seines Sohnes bei den Kurfürsten durchgesetzt habe (Froiss. Band II, Kap. 59).

Wenig günstig äussert sich Commynes über Friedrich III. und über dessen Sohn Maximilian. Dem ersteren wirft er Verzagtheit, Saumseligkeit, Unfähigkeit, übertriebene Sparsamkeit vor:

„*L'empereur estoit de tres petit cuer, et enduroit toutes choses pour ne despandre riens; et aussi de soy, sans Tayde des aultres seigneurs d'Allemagne, ne pouoit pas grant chose*“.

Com. Buch IV, Kap. 1.

„*L'empereur . . . estoit trop extremement chiche*“.

Com. Buch VI, Kap. 6.

Maximilian verfügt nur über geringe Geldmittel, denn: „*son pere a este le plus parfaitement chiche homme, que prince ny aultre qui ait este de nostre temps*“. Com. Buch VI, Kap. 2.

Sodann heisst es von Maximilian:

„*Ledit due Maximilian n'avoit congnoissance de riens, tant pour sa jeunesse que pour estre en pays estrange: et aussi avoit este assez mal nourry, au moins pour n'avoir congnoissance de grant chose: et si n'avoit point de gens pour pouvoir faire grant effort . . .*“ ebenda.

1) De nugis curialium von Th. Wright (für die Camden Society). London 1850 S. 215; erwähnt in Langlois: Les Anglais S. 308.

Wegen seiner Kämpfe gegen die Franzosen war er begerter, aber
 eine auch im Manuscript bei den franz. Dichtern wenig beliebt. In
 er *Epistre envoyee par feu Henry, roy d'Angleterre a Henry son frere*
sytheme de ce nom, a present regnant audict royaume wird gegen ihn
 der Vorwurf der Grausamkeit und neidischer Geisselung er-
 hoben:

*Et l'empereur qu'on dit roy des Rommains,
 Pour aux François faire mille inhumains
 Et qu'on enrage de leurs grandes victoires . . .*

Mont. Poes. B. 28 ff. (B. 28).

In einem Liede aus dem Ende des 15. Jahrh. gibt ein Soldat,
 der bisher unter Maximilian's Fahnen gekämpft hatte, seine Anekdoten
 und in das franz. Heer einzutreten, da er dort bessere Geschäfte zu
 machen hofft; aber Maximilian klagt er:

*1 Le roy des Rommains les abuse tous — die Soldaten,
 C'est la façon des Allemands.
 Il y a un duc en Autriche,
 Roy des Rommains se fait nommer;
 Mais il n'en est de rien plus riche:
 Ils ne le veulent adorer.
 Gendarmes a fait amasser,
 Mais il n'a pas faison d'argent;
 La fièvre puisse il espouser,
 Qui le serrera longuement . . .*

*19 Il a trahy le roy de France,
 Mais il n'a pas eu du meilleur:
 A la journée de Fornuef
 Se lay morant beaucoup de gens. Chans. 128 f.*

Die Bezeichnungen der franz. Könige, das deutsche Kaiserthum von
 ihrer Höhe zu stürzen, haben bereits in der Ballade von
 Schenckels.

*. . . le roy doit les Alpes transoler,
 L'orgle et pourant d'eselle subjuguer
 Et si rongnier les ongles, queue et eles
 Qu'en cheant lors, sanz pouoir relever,
 Perdra de tout ses plumes naturelles¹⁾.*

1) Dass das Kaiserthum diese Bezeichnungen wohl bekannt waren, beweist
 Reginaldus Chaur. . . . In die deutschen Herren die kün genossen der
 von Frankreich kauft dar und ander künst, man es wideren ganz das
 he". Vgl. Massmann, Etardius S. 549.

Auch die Fürsten bleiben nicht vom Tadel verschont. So weiss Wavrin zu erzählen, dass der Zug gegen die Hussiten, an dem der Historiker selbst teilnahm, vor allem wegen des Neides und der Begehrlichkeit der deutschen Fürsten erfolglos blieb: „*mais une envye et convoitise se bouta et esleva entre les princes; parquoy ceste belle armee se rompy soubitement, sans gueres prouffiter, . . .*“¹⁾ Wav. S. 206.

Froissart stellt die Behauptung auf, der Bruder Karls IV., Markgraf Heinrich v. Blankenburg, habe die Königin von Ungarn gezwungen, ihm ihre Tochter zur Gemahlin zu geben, trotzdem sie bereits dem Grafen von Valois versprochen war; Markgraf Heinrich sei mithin auf unrechtmässige Weise König von Ungarn geworden²⁾.

Commynes tadelt den Herzog Adolf von Geldern (1477 gest.) wegen der grausamen Behandlung seines Vaters:

„*Il avoit commis ung cas tres horrible: car il avoit prins son pere*³⁾ *prisonnier, a ung soir, comme il se vouloit aller coucher, et mene cinq lieues d'Allemagne a pied, sans chausses, par ung temps tres froit; et le mit au fons d'une tour*⁴⁾*, ou il ny avoit nulle clarte que par une bien petite lucarne; et la le tint cinq mois . . .*“

Erst durch die Bemühungen des Kaisers, des Papstes und des Herzogs von Burgund wird der unglückliche Vater freigegeben (1470) (Com. Buch IV., Kap. 1).

An der jungen bairischen Prinzessin Isabella findet Froissart auszusetzen, dass sie kein Französisch kann, und dass sie für französische Verhältnisse zu einfach ist:

„*de sa nature elle estoit propre et pourvue de sens et de doctrine; mais point de francois elle ne savoit. La duchesse de Hainaut, madame Marguerite, ne laissa mie sa niepce en l'habit ni en l'arroy ou elle estoit venue: car il estoit trop simple selon l'etat de France.*“

Froiss. II. Buch, Kap. 230.

β) Abfällige Äusserungen über das deutsche Reich.

Wir beginnen mit einigen Anspielungen auf das Reich⁵⁾:

*Mes vous morrez povres et nux,
Car vous devenez de l'empire:*

1) In Wirklichkeit wurden die Fürsten bei der Belagerung von Meissen geschlagen. Vgl. Wav. S. 205 Anm. 2.

2) Dieser Bericht ist unhistorisch. In Wirklichkeit hiess der Sohn Karls IV. nicht Heinrich, sondern Sigismund, vgl. Froiss. II S. 327 Anm. 1 und 3.

3) Es war Arnoul d'Egmont. Com. Buch IV, S. 306 Anm. 4.

4) In der Stadt Thielt am Waal a. a. O. S. 307 Anm. 1.

5) A. Tobler, Verblümter Ausdruck und Wortspiel in altfranz. Rede im Anhang zu: Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik. 2. Reihe, 2. Aufl. Leipzig 1906, S. 211 ff.

*Li empereour et li roi
Sont devenu de tel conroi
Que par aus empirent l'empire,
Si que l'autre gens en empire; . . .
li empires empire; . . .
Biau, filz
Ne soies mie de l'empire;
L'en dit, cil en est ki empire¹⁾.*

Die unsicheren Verhältnisse in Deutschland blieben Männern wie Froissart, Deschamps und Commynes nicht unbekannt. So sagt der erstgenannte Schriftsteller in der bereits erwähnten Rede, in der die franz. Höflinge ihrem Herrn von einem Unternehmen gegen Deutschland abraten:

„ . . . ce lointain pays, . . . et tres perilleux a entrer sur eux. Encore, si on n'y est entre, y a trop bien maniere de retourner. Car quand ils sentiront le roi et les nobles du royaume de France entres en leur pays, tous se cueilleront ensemble, et se mettront sus un certain pas qu'il connoitront, et les notres non, et nous pourront porter trop grant dommage, car ils sont moult convoiteux, et plus que nulles autres gens, . . .“ Froiss. III, 105.

Weiter hören wir, dass der Graf von Geldern, der die Ordensritter in Preussen unterstützen wollte, in dem Gebiete des Herzogs von Stolpen (Stuelpe) überfallen und gefangengenommen wurde (1388). Froiss. III, 133.

Im 18. Kap. des 5. Buches seiner Mémoires kommt Commynes auf die allgemeinen Verhältnisse in Deutschland zu sprechen. Er erwähnt zunächst die Fehden zwischen den Häusern Österreich und Baiern und zwischen Österreich und den Schweizern und fährt fort:

„Maintes aultres partialitez y a en ceste Allemaigne, comme ceulx de Cleves contre ceulx de Gueldres; et les ducs de Gueldres contre les ducs de Juliers. Ces Ostrelins, qui sont situez tant avant en ce North, contre les roys de Dannemarche. Et pour parler d'Allemaigne en general, il y a tant de fortes places, et tant de gens enclins a mal faire et a piller et a rober, et qui tant usent de ces deffiances pour petite occasion, que c'est chose merveilleuse. Car ung homme qui n'aura que luy et son varlet, deffiera une grosse cite et ung duc, pour mieulx pouvoir rober, avec le port de quelque petit chasteau ou rochier ou il se sera retrait, auquel il y aura vingt ou trente hommes a

¹⁾ So äussern sich Rutebeuf, Mousket und der Verfasser des Dolopathos; vgl. Tobler a. a. O. S. 217 ff.

Auch die Fürsten bleiben nicht vom Tadel verschont. So weiss Wavrin zu erzählen, dass der Zug gegen die Hussiten, an dem der Historiker selbst teilnahm, vor allem wegen des Neides und der Begehrlichkeit der deutschen Fürsten erfolglos blieb: „*mais une envye et convoitise se bouta et esleva entre les princes; parquoy ceste belle armee se rompy soubitement, sans gueres prouffiter, . . .*“¹⁾ Wav. S. 206.

Froissart stellt die Behauptung auf, der Bruder Karls IV., Markgraf Heinrich v. Blankenburg, habe die Königin von Ungarn gezwungen, ihm ihre Tochter zur Gemahlin zu geben, trotzdem sie bereits dem Grafen von Valois versprochen war; Markgraf Heinrich sei mithin auf unrechtmässige Weise König von Ungarn geworden²⁾.

Commynes tadelt den Herzog Adolf von Geldern (1477 gest.) wegen der grausamen Behandlung seines Vaters:

„*Il avoit commis ung cas tres horrible: car il avoit prins son pere*³⁾ *prisonnier, a ung soir, comme il se vouloit aller coucher, et mene cinq lieues d'Allemagne a pied, sans chausses, par ung temps tres froit; et le mit au fons d'une tour*⁴⁾, *ou il ny avoit nulle clarte que par une bien petite lucarne; et la le tint cinq mois . . .*“

Erst durch die Bemühungen des Kaisers, des Papstes und des Herzogs von Burgund wird der unglückliche Vater freigegeben (1470) (Com. Buch IV., Kap. 1).

An der jungen bairischen Prinzessin Isabella findet Froissart auszusetzen, dass sie kein Französisch kann, und dass sie für französische Verhältnisse zu einfach ist:

„*de sa nature elle estoit propre et pourvue de sens et de doctrine; mais point de francois elle ne savoit. La duchesse de Hainaut, madame Marguerite, ne laissa mie sa niepce en l'habit ni en l'arroy ou elle estoit venue: car il estoit trop simple selon l'etat de France.*“

Froiss. II. Buch, Kap. 230.

β) Abfällige Äusserungen über das deutsche Reich.

Wir beginnen mit einigen Anspielungen auf das Reich⁵⁾:

*Mes vous morrez povres et nux,
Car vous devenez de l'empire:*

1) In Wirklichkeit wurden die Fürsten bei der Belagerung von Meissen geschlagen. Vgl. Wav. S. 205 Anm. 2.

2) Dieser Bericht ist unhistorisch. In Wirklichkeit hiess der Sohn Karls IV. nicht Heinrich, sondern Sigismund, vgl. Froiss. II S. 327 Anm. 1 und 3.

3) Es war Arnoul d'Egmont. Com. Buch IV, S. 306 Anm. 4.

4) In der Stadt Thielt am Waal a. a. O. S. 307 Anm. 1.

5) A. Tobler, Verblümter Ausdruck und Wortspiel in altfranz. Rede im Anhang zu: Vermischte Beiträge zur franz. Grammatik. 2. Reihe, 2. Aufl. Leipzig 1906, S. 211 ff.

*Li empereour et li roi
Sont devenu de tel conroi
Que par aus empirent l'empire,
Si que l'autre gens en empire; . . .
li empires empire; . . .
Biau, filz
Ne soies mie de l'empire;
L'en dit, cil en est ki empire¹⁾.*

Die unsicheren Verhältnisse in Deutschland blieben Männern wie Froissart, Deschamps und Commynes nicht unbekannt. So sagt der erstgenannte Schriftsteller in der bereits erwähnten Rede, in der die franz. Höflinge ihrem Herrn von einem Unternehmen gegen Deutschland abraten:

„ . . . ce lointain pays, . . . et tres perilleux a entrer sur eux. Encore, si on n'y est entre, y a trop bien maniere de retourner. Car quand ils sentiront le roi et les nobles du royaume de France entres en leur pays, tous se cueilleront ensemble, et se mettront sus un certain pas qu'il connoitront, et les notres non, et nous pourront porter trop grant dommage, car ils sont moult convoiteux, et plus que nulles autres gens, . . .“ Froiss. III, 105.

Weiter hören wir, dass der Graf von Geldern, der die Ordensritter in Preussen unterstützen wollte, in dem Gebiete des Herzogs von Stolpen (Stuelpe) überfallen und gefangengenommen wurde (1388). Froiss. III, 133.

Im 18. Kap. des 5. Buches seiner Mémoires kommt Commynes auf die allgemeinen Verhältnisse in Deutschland zu sprechen. Er erwähnt zunächst die Fehden zwischen den Häusern Österreich und Baiern und zwischen Österreich und den Schweizern und fährt fort:

„Maintes aultres partialitez y a en ceste Allemaigne, comme ceulx de Cleves contre ceulx de Gueldres; et les ducs de Gueldres contre les ducs de Juliers. Ces Ostrelins, qui sont situex tant avant en ce North, contre les roys de Dannemarche. Et pour parler d'Allemaigne en general, il y a tant de fortes places, et tant de gens enclins a mal faire et a piller et a rober, et qui tant usent de ces deffiances pour petite occasion, que c'est chose merveilleuse. Car ung homme qui n'aura que luy et son varlet, deffiera une grosse cite et ung duc, pour mieulx povoir rober, avec le port de quelque petit chasteau ou rochier ou il se sera retrait, auquel il y aura vingt ou trente hommes a

1) So äussern sich Rutebeuf, Mousket und der Verfasser des Dolopathos; vgl. Tobler a. a. O. S. 217 ff.

cheval qui commenceront le deffi a sa requeste. Ces gens icy ne sont gueres de fois pugniz des princes d'Allemagne: car ilz s'en veulent servir quant ilz en ont affaire; mais les villes, quant ilz les peuvent tenir, les pugnissent cruellement, et aucunes fois ont bien assiege telz chasteaulx et abbatu: aussi tiennent lesdictes villes ordinairement des gens d'armes payez et gaigex pour leur seurete. Ainsi semble que ces princes et villes d'Allemagne vivent, comme je dis, faisans charrier droict les unx les aultres, et qu'il soit necessaire que ainsi soit, et pareillement par tout le monde." Com. V. Buch, Kap. 18.

Die Unsicherheit in Deutschland rügt auch E. Deschamps:

*Envoiez moy par tout le monde,
Fors sur le pays d'Alemaingne,
En alant Moraue et Behaingne;
Car regarder a la roonde,
Sur les champs qu'aucun ne le praingne:
Envoiez moy par tout le monde.
Et qui de seurete n'abonde,
Se prins est, trop seuffre de paine
En fers, en ceps, rancon villaine . . .*

Desch. VII, S. 59.

*Es chemins sont les perils grans;
Jamais jour ne m'i quier embatre.
Car nulle justice ne seay
Que seigneur sur le pais face,
Coureurs et robeurs ont le glay
Sur les champs, chascun se pourchace;
Le plus fort le plus foible y chace;
Escuiers, bourgeois et marchans,
Males sommiers, chevaulx courans
Prannent, la se seulent esbatre,
Et puis sont les corps ransonnans;
Jamais jour ne m'y quier embatre.*

Desch. VII, S. 57, 58.

Welches Ansehen das deutsche Reich trotz alledem selbst zu Ausgang des Mittelalters bei den Franzosen genoss, beweist uns das Zeugnis Commynes. Buch IV, Kap. 1 raten einige Höflinge, die Commynes für sachverständig hält, Ludwig XI.:

" . . qu'il souffrist audict duc (Philipp d. Kühnen) soy aller heurter contre ces Allemaignes (qui est chose si grande et si puissante qu'il est presque increable) . . car a la grandeur d'Allemagne, et a la puissance qui y est, n'estoit pas possible que tout ne se consu-

mast, et ne perdist de tous poinetz, car les princes de l'empire, encores que l'empereur fust homme de peu de vertu, y donneront ordre¹⁾. Et a la fin finale audict seigneur ainsi en advint."

Einen weiteren Beweis liefert La Cosmographie universelle de tout le monde . . . (par François de Belle-Forest S. 896):

„Car les Alemans ou Germains ont resiste aux Romains et a tous leurs ennemys d'un coeur si obstine, et de si grandes forces corporelles, qu'entre leurs voisin il y avoit ce proverbe commun: Quiconque voudra combattre et batailler malheureusement, qu'il s'adresse aux Alemans, et quiconque voudra estre deschire par pieces, qu'il prend debat avec les Germains.“ (Stipfle a. a. O. I. Anm. 122)²⁾.

Viertes Kapitel.

1. Zusammenfassung.

Aus der voraufgehenden Untersuchung ergibt sich als wichtiges Resultat, dass das von den Deutschen in der französischen Literatur des Mittelalters (ca. 1050—1500) entworfene Bild nicht nur Schatten-, sondern auch starke Lichtseiten aufweist. Die hochbedeutsamen Erzeugnisse der altfranz. Literatur, die sich über ganz Europa verbreiteten, liefern den klaren Beweis, dass der Deutsche von seinem westlichen Nachbarn nicht ausschliesslich verspottet oder gehasst, sondern bis tief in das Mittelalter hinein auch geschätzt und gerühmt wurde.

Um diese Tatsache möglichst klar und bestimmt hervortreten zu lassen, wurde in der voraufgehenden Untersuchung die generelle Anordnung des Stoffes in zwei diametral entgegengesetzten und andererseits sich ergänzenden Teilen gewählt. Es bleibt noch übrig, das bisher Gesagte in chronologischer Ordnung kurz zusammenzufassen und sowohl nach den wichtigsten Gründen zu suchen, die die günstige

1) Im folgenden Kapitel gibt Commynes seiner Verwunderung über die gewaltige Heeresmacht, über die Deutschland verfügt, Ausdruck: *„Et ainsi ceste armee d'Allemagne s'appresta (zum Zuge gegen Karl d. Kühnen), qui fut merveilleusement grande, et tant qu'il est presque increable: car tous les princes d'Allemagne, tant temporelz que spirituelz, et les evesques y envoyerent gens, et toutes les comunaultez, et en grant nombre. Il me fut dict que l'evesque de Moustre, qui n'est point des grans, y mena six mil hommes de pied, quatorze cens hommes de cheval et douze cens chariotz, et tous vestuz de vert: il est vray, que son evesche est pres de Nuz“.* Gemeint ist Graf Heinrich von Schwartzburg, Bischof v. Münster (1467—1497), vgl. Com. I S. 318 Anm. 2.

2) Denselben Gedanken finden wir in der Redensart ausgedrückt: *„plustost auroit conquis toutes les Allemagnes“*, mit der nämlich gesagt werden sollte, dass eine Unternehmung nicht die geringste Aussicht auf Erfolg hatte. Vgl. La Curne I, S. 322.

Beurteilung und deren Fortdauer trotz einsetzender Kritik und Satire ermöglichten, als auch den hauptsächlichsten Ursachen nachzuspüren, die die Entstehung und Entwicklung der ungünstigen Beurteilung hervorgerufen und gefördert haben.

In den ältesten für uns in Betracht kommenden Werken, den Epen des 11.—13. Jahrh., wird den deutschen Stämmen die bedeutendste Rolle nach den Franzosen eingeräumt, sie werden als gleichberechtigte Glieder des karolingischen Reiches betrachtet, wegen ihrer körperlichen Schönheit, ihrer stattlichen Erscheinung angestaunt, und wegen ihrer hervorragenden kriegerischen Eigenschaften: ihrer Ausdauer, Kampfeslust, Kühnheit, Tapferkeit und Treue gerühmt. Die Verfasser der volkstümlichen und der höfischen Epen dürfen deutsche Fürsten hervorragenden Anteil an der Handlung ihrer Werke nehmen lassen, ja, die höchste Ehre, deren ihre Helden teilhaft werden können, ist die deutsche Kaiserwürde. Ähnlich verfehlen die Historiker nicht, auf die hohe Auszeichnung hinzuweisen, die den Fürstinnen zuteil wird, wenn sie von deutschen Kaisern heimgeführt werden. Diese Urteile besitzen aus dem Grunde hohen Wert, weil sie solchen Werken entnommen sind, deren Bedeutung vornehmlich in der Aufrichtigkeit der Gesinnung und der Gefühle beruht, die sie widerspiegeln.

In die erste Hälfte des 12. Jahrh. fällt der erste Angriff auf die Deutschen. Der Abt Suger von St. Denis, der mächtige Vorkämpfer für das franz. Königtum, war es, der sein Vaterland durch die deutschen Angriffe gelegentlich der kirchenpolitischen Konflikte bedroht glaubte und in leidenschaftlichen, hasserfüllten Worten seinen Gefühlen gegen die Deutschen Ausdruck verlieh.

Urteile von ähnlicher Schärfe finden sich um die Wende desselben Jahrhunderts in Sax., Aym. Narb. und Narb., in denen die Trouvères die Deutschen gewissermassen als minderwertig, als Hörige der Franzosen aufgefasst wissen wollen. Andere Werke derselben Zeit erwähnen die Streitsucht, den Jähzorn, den Hochmut der Deutschen, Schwächen, die bereits damals sprichwörtlich bekannt waren. Im Laufe der folgenden Jahrhunderte gesellen sich weitere Charakterzüge hinzu: die Habgier des Deutschen, sein unfeines Auftreten, seine Unsauberkeit und seine Trunksucht.

Trotz all dieser Schwächen und Laster bleiben jedoch deutsche Treue und deutsche Tapferkeit bis zum Ausgang des Mittelalters anerkannt und gerühmt, werden deutsche Kaiser gefeiert. All das wurde bewiesen durch Äusserungen von Villeh., Ben., Guill. Dole, Guill. Pal., Sone, Guiot Prov., Audefroy, Thieb., Voeux Ep., Gill. Muis., Desch., Froiss., Com.

Trotz aller Schwächen seiner Fürsten, aller Untugenden seiner

Untertanen steht das deutsche Reich noch zu Ausgang des Mittelalters in den Augen der Franzosen mächtig und achtungsgebietend da (Com.).

Weder der Umstand, dass die Schwächen und Laster der Deutschen gezeisselt werden, noch der weitere, dass manche Schriftsteller sich zu schroffen, von Leidenschaft durchglühten Angriffen hinreissen lassen, dürfen uns zu der Annahme verleiten, dass bereits im 13. Jahrh. zwischen Deutschen und Franzosen eine Art Erbfeindschaft bestand. Man hasste sich wohl mitunter, allein dieser Hass war nicht von Bestand, man söhnte sich wieder aus, vertrug und liebte sich wieder¹⁾. Ch.-V. Langlois führt diesen Gedanken weiter aus: „Il y avait alors (im Mittelalter) moins d'âpreté qu'aujourd'hui dans les rivalités internationales; on s'égorgeait sans cesser de se faire des politesses, sans s'injurier à l'excès et sans que la netteté d'esprit des adversaires fût obscurcie, comme il arrive de nos jours, par les fumées de la rancune.“²⁾ Gegen diese Annahme spricht sodann die Tatsache, dass die Deutschen trotz jener Angriffe nach wie vor in der franz. Literatur eine grosse Rolle spielen und wegen ihrer trefflichen Eigenschaften gelobt werden.

Weiterhin ist zu bedenken, dass die Franzosen, deren Spottlust bekannt ist³⁾, nicht ausschliesslich die Deutschen bekritteln, dass sie vielmehr oft auch über die Engländer spotten und witzeln, nicht selten sogar über ihre eigenen Landsleute. Den Engländern wird ihr Hochmut und linkisches Wesen, daneben Unmässigkeit, Falschheit, Habgier vorgeworfen⁴⁾, die franz. Ritter sind allzu oft streitsüchtig, hochmütig; ihre Ruhmbegierde kann nie befriedigt werden; ihre Fürsten sind bestechlich und schauen mit neidischen, habgierigen Blicken auf die Besitzungen der Kirche⁵⁾. Das von den Engländern und Franzosen entworfene Bild hat also sehr viel Ähnlichkeit mit dem der Deutschen.

Endlich ist es wohl begreiflich, dass die Franzosen bei ihren Nachbarn ausser Vorzügen auch Untugenden entdeckten; es müsste recht sonderbar sein, wenn unsere Vorfahren ihren Nachbarn ausschliesslich als Tugendhelden erschienen wären. Jene Angriffe, die an sich betrachtet ein Porträt in den schwärzesten Farben liefern würden, erscheinen mithin bei der Berücksichtigung aller zeitgenössischen Werke

1) Vgl. Gautier: *La Chev.* S. 369.

2) Langlois, *Anglais* S. 301.

3) „L'esprit de critique et de médisance est un mal endémique dans notre pays. Nous n'en sommes pas seuls coupables: nos pères l'avaient avant nous“. *Lenient, Satire* S. 4. „En France, on a toujours aimé la parodie. L'esprit national est gouaillieur . . .“, Gaut., *Idée pol.* S. 92.

4) Ch.-V. Langlois, *Anglais* S. 304—305, 307—309, 313.

5) Seibt, *Einfluss des Rittertums* S. 13, 24—25; Gaut., *Idée pol.* S. 83, 85, 93; *Enf.* S. 454; *Cheval.* S. 375², 378.

und der damaligen Zeitverhältnisse als unvermeidliche Schattenseiten bei der Charakteristik des deutschen Volkes, ich möchte sagen, als Schlagschatten, die bei einem Gemälde unerlässlich sind¹⁾.

2. Gründe für die günstige Beurteilung der Deutschen.

Die Tatsache, dass die Deutschen in der älteren franz. Literatur eine günstige Beurteilung erfahren, findet ihre Erklärung vornehmlich in dem Umstand, dass die Volksepik germanisches Gepräge trägt.

Die franz. Nation ist das Produkt der Verschmelzung von Galloromanen und Germanen, von denen vor allem die Westgoten, Burgunder und Franken in Betracht kommen. Der Einfluss dieser germanischen Stämme auf die einheimische Bevölkerung Galliens war sehr bedeutend. Sie verjüngten und kräftigten das Blut der Galloromanen, führten germanische Sitten und Gebräuche ein, gaben den Bewohnern germanisches Staats-, Rechts- und Kriegswesen und trugen durch Einführung einer grossen Anzahl germanischer Wörter erheblich zu der Umgestaltung der Sprache bei. Unter ihrem Einfluss entstand endlich das altfranz. Epos. Wie nachhaltig dieser germanische Einfluss selbst nach der Verschmelzung der beiden verschiedenen nationalen Elemente war, geht daraus hervor, dass sogar die altfranz. Volksepen des 11.—13. Jahrh. in gewissem Sinne germanisch sind. Von einem keltischen Einfluss ist in ihnen so gut wie nichts zu merken; Form und Sprache erhielten sie von den Galloromanen, der Geist aber, den sie atmen, ist germanisch¹⁾. Da die Volksepen durchaus keine Standesdichtungen,

1) Dass dabei mitunter ein Dichter sich zu ungerechten, übertriebenen Angriffen hinreissen liess, ist wohl begreiflich. Ohne berechtigten Grund wirft W. de Nangis Adolf von Nassau Bestechlichkeit vor (vgl. Bergengrün, Die politischen Beziehungen Deutschlands zu Frankreich während der Regierung Adolfs von Nassau. Diss. Halle 1884 S. 32); absichtliche Fälschungen begeht Richer, der in seiner Chronik Germania an Stelle von Belgica und Henricus statt Giselbert setzt, um den Anschein zu erwecken, als wäre Deutschland dem franz. König Karl d. Einfältigen untertan gewesen (Rich., Hist. S. XXXIII).

1) So erklärt G. Gröber, „dass die chansons de geste des 12. Jahrh. . . . deutsche Sitte und Rechtsauffassung, germanisches Recht, germanische Herrscherart, Waffenführung und Kampfesweise, trotz veränderter Verhältnisse, noch widerspiegeln“. Grundriss II¹ S. 453. Ähnlich äussert sich L. Gantier: „... l'idée de la guerre, l'idée du gouvernement et du droit, le type de la femme, la notion de Dieu . . . ces idées sont de physionomie germanique“. Ép. frq. I S. 24ff., ebenda S. 36, 37; derselbe, L'idée pol. S. 94, 113; G. Paris fasst seine Meinung also zusammen: „L'Épopée française est le produit de la fusion de l'esprit germanique, dans une forme romane, avec la nouvelle civilisation chrétienne et surtout française“; La Litt. frq. du moyen âge S. 26; derselbe in der: Revue crit. d'hist. et de litt., 1868 Nr. 24 S. 335; K. Bartsch,

sondern wahrhaft volkstümliche Dichtungen waren, so dürfen wir auf Grund ihres stark ausgeprägten germanischen Charakters annehmen, dass die Gesellschaft, in der sie gepflegt wurden, noch wesentlich in germanischen Anschauungen lebte¹⁾. Dass nun in den ältesten Dichtungen die deutschen Stämme eine grosse Rolle spielen, dass sie, die dieselben Ideale hatten, die in jenen Heldendichtungen gefeiert wurden, günstig beurteilt werden, folgt zwar nicht mit zwingender Notwendigkeit aus obiger Erwägung, allein es erscheint von diesem Gesichtspunkte aus leicht begreiflich.

Sodann erklärt sich die günstige Beurteilung aus dem Inhalt der Volksepen. Mit der Erinnerung an die Gestalt Karls d. G., der im Mittelpunkt der *chansons de geste* steht, hat sich auch der Gedanke an das karolingische, germanische und romanische Länder umspannende Reich fortgepflanzt, und er wurzelt noch im 11., 12., 13. Jahrh. so tief im Bewusstsein des franz. Volkes, dass die *Trouvères* ohne Zögern die Deutschen gleich den Franzosen tätigen Anteil am franz. Hofleben nehmen lassen können, dass sie von gemeinsam unternommenen Heerfahrten erzählen und in diesen Berichten den Deutschen eine hervorragende Rolle zuteilen dürfen²⁾.

Eine Reihe von weiteren Faktoren erklärt die Erscheinung, dass das günstige Urteil noch fortbestand, nachdem bereits einige literarische Angriffe auf die Deutschen gemacht worden waren.

Dahin gehört insbesondere die Existenz grosser Vermittlungsgebiete, von denen hauptsächlich in Betracht kommen die Niederlande, die niederrheinischen Gebiete von Cöln abwärts, Flandern und Brabant³⁾. Flandern allein war franz. Lehen; die Herzogtümer Brabant und Lothringen, die Grafschaften Hennegau, Bar, Cambrai, Montbéliard, die Herrschaft Bouillon, die Bistümer Metz und Verdun waren kaiserliche Lehen. Seit 1033 gehörte ferner das arelatische Reich zu Deutschland; die Grafschaften Provence, Orange, Die, Avignon, Vienne, die Vizegrafschaft Marseille kamen ebenfalls unter kaiserliche Lehnshoheit⁴⁾. Mitunter war diese Oberhoheit zwar nur nominell, allein von mächtigen Herrschern wie Friedrich I., Karl IV. und Sigismund wurde sie mit allem Nachdruck geltend gemacht. Gehörten diese Länder in poli-

Revue crit. d'hist. et de litt., 1866 Nr. 52 S. 407; Süpfle a. a. O. I S. 11 ff., Rossel a. a. O. S. 7 ff.; Golther a. a. O. I S. 114; Morf a. a. O. S. 145.

1) Wäre der Deutsche allgemein verhasst gewesen, dann hätte er in den Volksepen und höfischen Epen nicht die Bedeutung haben können, die ihm tatsächlich in diesen Dichtungen zukommt.

2) Vgl. S. 9 ff.

3) Vgl. Lamprecht, *D. Geschichte* III, S. 189; W. Wackernagel, *Altfrz. Lieder u. Leiche* S. 194 ff.

4) Wechssler, *Krit. Jahresber.* Band V, II, S. 386.

tischer Hinsicht zu Deutschland, so waren sie, was Sprache, Gesittung, Literatur betrifft, mit Frankreich verwandt¹⁾. Sie waren nicht nur in hervorragendem Masse dazu geeignet, kulturelle wie ideale Güter zu vermitteln²⁾, sie verhinderten, solange nicht kriegerische Verwickelungen eintraten, das allzuschroffe Aufeinanderprallen zweier in ihrer Entwicklung immer mehr sich trennender Nationalitäten. Die Fortdauer der günstigen Beurteilung auch nach den heftigen Angriffen um 1200 findet nun ihre Erklärung darin, dass nicht wenige in Betracht kommende Schriftsteller aus den genannten Gebieten stammen. Lothringen war die Heimat der Lothringerepen; in demselben Herzogtum entstanden Chev. Cyg. und Godef., die, wie wir sahen, einen deutschen Kaiser feiern. Graindor, der Verfasser von Ant. und Jer., stammte aus Douai in Flandern; der Dichter des Guill. Pal. schrieb im Auftrage Yolants, der Tochter des Grafen Balduin IV. von Flandern³⁾. Gillion le Muisit war Abt von Tournai, Adenet le roi, der Verfasser von Berte, Enf. Og., Cleom., weilte am Brabanter Hof; Gautier v. Arras schrieb für Beatrix von Burgund, die Gemahlin Barbarossas. Burgund war auch die Heimat des Gir. Rouss. Wohl nicht fern von der elsässischen Grenze wohnte der Verfasser des Sone⁴⁾, ebenso der Verfasser des Guill. Dole, der für den Herrn von Nantueil (Champagne) schrieb⁵⁾. Der Dichter der Vœux Epervier war Simon de Marville, ein Metzger Domherr⁶⁾. Graf Thibaut, der treu zu seinem Herrn, Konrad IV., stehen will, ist Herr von Bar. Wace und Benoît standen nicht in französischen, sondern in englischen Diensten. Endlich schrieben mehrere Dichter des 15. Jahrh. im Dienste des mit Österreich verbundenen burgundischen Hauses, so Jean Molinet, der Bibliothekar Margarethas von Österreich, der Tochter Kaiser Maximilians⁷⁾, war, und Enguerrand von Monstrelet⁸⁾.

Damals war es nichts Aussergewöhnliches, dass Franzosen nach Deutschland kamen, nicht nur um den Kindern der Fürsten franz. Unterricht zu erteilen⁹⁾, sondern auch um Deutsch zu lernen¹⁰⁾, oder

1) G. Paris, Poésie du M. A. S. 10.

2) Wackernagel, a. a. O. S. 199.

3) Gröbers Grundriss II¹ S. 487.

4) Ebenda S. 785.

5) Ebenda S. 534, Such. Bi.-Hi. S. 156.

6) Ausgabe von Wolfram-Bonnardot, Einl. S. 191.

7) Gr. Gr. II¹ S. 1141, Such. Bi.-Hi. S. 251.

8) Such. Bi.-Hi. S. 262.

9) *Tout droit a celui tans que je ci vous devis,
Avoit une coustume ens el tiois pays
Que tout li grant seignor, li conte et li marchis
Avoient entour aus gent francoise tousdis
Pour aprendre francois lor filles et lor fis;* Berte 147 ff.

10) Von Cleomades heisst es:

um die lateinische Sprache zu studieren¹⁾. Anderseits wurden deutsche Fürstenkinder in Frankreich erzogen: so Ludwig III. und Hermann I. von Thüringen²⁾. Nicht nur die studentische Jugend strömte nach den franz. Universitäten³⁾, namentlich nach der Hochschule von Paris⁴⁾, daneben auch nach Bourges, Toulouse und Orléans⁵⁾, sondern auch namhafte deutsche Professoren unterrichteten an der Pariser Universität⁶⁾. Deutsche Ärzte waren hoch angesehen⁷⁾.

*Si tost que il pot chevauchier,
Le fist ses peres envoier
En Grece et aprendre griiois.
Quant grieu sot, pour savoir tois
Vint a Couloigne en Alemaigne.* Cleom. 225 ff.

Dort weilte er mit grossem Gefolge. Cöln hatte zu Adenets Zeit eine berühmte Schule, deren Leitung 1249 Albertus Magnus übernahm (Cleom. v. 229 Anm. 1).

1) Commynes beklagt sich, nicht gleich seinen Alters- und Standesgenossen in Cöln, Löwen oder Paris die lateinische Sprache erlernt zu haben. Vgl. *Lettres et négociations de Phil. de Commines* p. p. M. le baron Kervyn de Lettenhove, Brüssel 1867 I S. 49.

2) W. Wackernagel, *Gesch. d. d. Lit.* 2. A. I S. 127. Joinville berichtet, dass die Königinmutter Blanche von dem Sohne Elisabeths v. Thüringen bedient wurde, den sie in frommer Verehrung seiner Mutter gleich dieser auf die Stirn zu küssen pflegte. Joinv. S. 35.

3) *Filii nobilium, cum sunt majores,*

Mittuntur in Franciam fieri doctores. Leroux, *Essai* S. 83.

4) Seit 1437 bildeten die Deutschen eine eigene „Nation“ in Paris (Leroux, *Nouv. Rech.* S. 314—315). Die vier Nationen waren: Francia, Picardia, Normannia, Germania. Vgl. Steinhausen in *Zeitschr. für vgl. Lit.-Gesch.* 1894 7. Band S. 355.

5) Steinhausen ebenda, Süpfler a. a. O. I S. 39, 43. In Orléans führten deutsche Studenten 1608 das Schlittschuhlaufen ein und erregten dadurch gewisses Aufsehen. Süpfler a. a. O. I S. 240f., Anm. 100.

6) Berühmte Dozenten waren: a) Raoul (12. J. Ende), Scholastiker der Kölner Kirche (*Hist. litt.* IX, S. 74); b) Hardewin, bei dem der Bischof von Chartres Musik, Arithmetik, Geometrik und Astronomie studierte (*Hist. litt.* IX S. 69—70). c) Um die Mitte des 13. Js. war Albertus Magnus der Ruhm der Pariser Universität (Süpfler a. a. O. I, S. 22). d) Zur Zeit des Schisma waren Heinrich von Langenstein und Conrad von Gelnhausen Professoren an der Pariser Univ. (Leroux, *Nouv. Rech.* S. 18 Anm. 2). e) 1335 war der gelehrte aristotelische Dialektiker Albertus de Saxonia Rektor der Pariser Univ. (Süpfler a. a. O. I S. 22—23). Berühmte Schüler waren u. a.: Adalbero, Bischof v. Würzburg († 1090) (*Hist. litt.* VII, S. 103); Otto, Bruder Konrads III., nachmaliger Bischof von Freisingen (*Hist. litt.* IX, S. 76); Ludolf (12. Jahrh., 2. Hälfte), Erzbischof von Magdeburg, weilte 20 Jahre in Paris, fast zu gleicher Zeit Konrad, Erzbischof von Mainz (*Hist. litt.* IX S. 76); 1473 kam Reuchlin mit dem Markgrafen v. Baden nach Paris (Steinh. a. a. O. S. 355), später studierte er in Orléans (Süpfler a. a. O. I, S. 39).

7) Günther von Andernach, Prof. an der Pariser Universität, reformierte

Die politischen Beziehungen zwischen den beiden Staaten waren ebenfalls geeignet, einen grundsätzlichen Gegensatz im Mittelalter nicht aufkommen zu lassen oder vielmehr dessen Entwicklung zu verzögern. Es fehlte zwar nicht an politischem Zündstoff, allein nur selten kam es zu kriegesischen Verwickelungen ernster Natur¹⁾; oft waren ja die franz. Politiker genötigt, sich um Deutschlands Hilfe zu bewerben, so zur Zeit der englischen Kriege und während des bedrohlichen Emporkommens des Hauses Burgund²⁾. Zahlreiche eheliche Verbindungen zwischen franz. und deutschen Fürsten und Fürstinnen³⁾, Freundschaftsblindnisse zwischen den einzelnen Dynastien⁴⁾, prächtige Feste und Zu-

den anatomischen Unterricht (um 1525, Süpfle a. a. O. I, S. 39). Schon früher hören wir von deutschen Ärzten. Gillion le Muisit dankt in einem Gedicht Gott dafür: „*que li veue li est recouree, qui avoit estet aveules trois ans et plus, et n'avoit celebret, ne riens veut fors un pau d'air, et avoit estet, environ siscante deus ans abbes esleus, se fu aidies par un maistre nommet Jehan de Meence, qui ouvra en ses yeuls d'un instrument d'argent, a maniere d'aiguille, . . .* (1351)“⁴⁾. In Avignon befand sich im Gefolge des Papstes Clemens VI. ein deutscher Arzt namens Albert von Würzburg, dessen Testament (aus d. J. 1348) erhalten ist. Wir erfahren von ihm, dass in Avignon eine deutsche Kolonie war, (vgl. H. Pogatscher, Deutsche in Avignon im XIV. Jahrh. Röm. Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengesch. 13. Jahrg. Rom 1899). Ihre Ausbildung erhielten die Ärzte meist in Montpellier oder Salerno (vgl. Mannheimer in Rom. Forsch. VI, S. 581ff. [590—592]).

1) „*Les guerres entre la France et l'Allemagne avant le XVI^e siècle ne furent jamais que des escarmouches sans importance*“⁴⁾. Leroux, Recherches S. 155.

2) Leroux, Essai S. 55.

3) So heiratete Ludwig IV. d'Outremer Otto des I. Schwester Gerberga, Hugo v. Francien Ottos Schwester Hedwig, Lothar v. Frkr. Adelheids (2. Gemahlin Otto I.) Tochter Emma, 965; Heinrich I. von Frkr. die Nichte Heinrich III. v. Dtschl., Mathilde, 1043; Heinrich III. von Dtschl. Agnes von Poitiers, Tochter Wilhelms von Aquitanien, 1044; Friedrich I. Barb. Beatrix von Burgund, 1156; Rudolf v. Habsburg eine Schwester Roberts II. v. Burgund; Philipp II. August Isabella, Nachkomme Karls v. Niederlothringen, 1180; Karl IV. v. Frkr. die Tochter Heinrichs VII., 1322; Johann der Gute Bona von Luxemburg, Tochter des Böhmenkönigs Johann, 1332; Ludwig d. Baier Margarete von Hennegau, Nichte Philipps VI., 1324; Karl VI. v. Frkr. Elisabeth, Tochter Stephaus von Bayern-Ingolstadt, 1385. Vgl. noch Golther a. a. O. S. 188.

4) So namentlich, was die Häuser Luxemburg und Valois anlangt. Heinrich VII. verlebte seine Jugend am Pariser Hofe, sein Bruder Balduin studierte in Paris. Joh. von Luxemburg (1296 geb.) wurde am franz. Hofe erzogen, sein Sohn Karl IV. von Böhmen besuchte die Pariser Universität (E. Welvert, Philippe le Bel et la maison de Luxembourg, Bibl. de l'Éc. des Chartes XLV 1884 S. 180 bis 188). Johann von Böhmen und sein Sohn Karl kämpften in der Schlacht bei Crécy 1346 auf franz. Seite. Der blinde König Johann fand den Tod (Rühs, Histor. Entwicklung des Einfl. Frankreichs u. der Franzosen 1815, S. 11—12).

sammenkünfte¹⁾, die für die damalige Welt ein hervorragendes Ereignis bedeuteten, waren geeignet, die entstehenden Gegensätze zu mildern.

3. Gründe für die ungünstige Beurteilung der Deutschen.

Trotzdem sich die französische Gesellschaft seit der Verschmelzung der Germanen und Romanen bereits nicht unerheblich verändert hatte, trug sie zur Zeit der franz. Volksepik noch vorwiegend germanisches Gepräge. Nur in langsamem Prozesse machte die Sonderentwicklung des franz. Volkes Fortschritte, gefördert durch die Erhebung eines nationalen Königtums, durch die Vereinigung des bunten Gemisches kleiner und kleinster Landesteile zu einer festgeschlossenen, von dem Gefühl der Zusammengehörigkeit beseelten Nation, durch die Niederwerfung des Adels und der Städte, und nicht zuletzt durch die in nahezu allen Provinzen des franz. Sprachgebietes entfaltete, äusserst fruchtbare Tätigkeit auf literarischem Gebiete. Je mehr dieser Prozess fortschritt, desto mehr trennte sich die franz. Nation von der in einer ähnlichen Entwicklung begriffenen deutschen Nation wie in Sprache, so in Sitten und Gebräuchen, in Anschauungen und Auffassung; es bildete sich allmählich der franz. Typus, der sich wesentlich vom deutschen unterscheidet. Je ausgeprägter diese Eigenart des Franzosen wurde, je mehr er sich durch diese Sonderentwicklung von dem Deutschen trennte, desto grösser wurde die Gefahr, dass bei dem Zusammenwirken gewisser Faktoren, unter dem Einfluss bestimmter Momente sich dieser Unterschied bei der Beurteilung der Nachbarn unheilvoll geltend machte.

Wichtig ist nun, dass dieses französische Element auch in die Literatur Eingang fand²⁾. Am stärksten äussert es sich in den Kunstepen, doch zeigt es sich schon in den jüngeren Volksepen. Das alte germanische Heldenideal schwindet: der Wert des Helden beruht nicht

1) Es sei hier nur das grosse Ritterfest erwähnt, das 1184 in Mainz stattfand, und zu dem ausser Engländern, Italienern, Spaniern, Slaven auch Franzosen kamen, unter ihnen Guiot von Provins (A. Baudler, Guiot v. Provins, seine Gönner, die „Suite de la Bible“ und seine lyrischen Dichtungen, Halle 1902, Diss. S. 19—20; Ch.-V. Langlois, *La vie en France* . . S. 30). Nach A. Leroux fanden 18 Zusammenkünfte statt, 12 auf Reichsboden, 1191 eine in Mailand, 1257 eine an der burgund. Grenze, zwei in Reims, zwei in Paris (Leroux, *Essai* S. 41—42; derselbe, *Recherches*, Anhang).

2) Das Eindringen dieses neuen Geistes in der französischen Literatur behandelt — freilich in etwas tendenziöser Weise — Gidel, *Les Français d'autrefois* . . . *Revue politique et littéraire*, II. Serie: 1; 1, 2 (1871—1872); 2; 1 (1872—1873). Vgl. noch P. Mertens, *Die kulturhistorischen Momente in den Romanen des Chrestien von Troyes*. Diss. Berlin 1900, S. 18f.; K. Voretzsch, *Die altfranz. Literatur* S. 51.

ausschliesslich auf seiner kriegerischen Tüchtigkeit, es kommt auch viel auf vornehmes, gewandtes Auftreten an; galante Abenteuer spielen im Gegensatz zu früheren Zeiten eine hervorragende Rolle. Karls Gestalt hört auf, Mittelpunkt der Epen zu sein, und wenn die Trouvères noch von gemeinsamen Kriegsfahrten reden wollen, sind sie genötigt, den Hörer oder Leser auf den Wandel der Zeiten aufmerksam zu machen, wie etwa Adenet le Roi, der in der Einleitung zu Berte ausdrücklich bemerkt:

*Adont tenoient Franc les Tiois por amis,
S'aïdoient li un l'autre contre les Avrabis;* Berte 160 f.

Dass im Verkehr der beiden Völker der schwerfällige Deutsche gegenüber dem eleganten, temperamentvollen Franzosen den kürzern zog, findet nicht nur in der Differenzierung der beiden Nationalcharaktere seine Erklärung, es ist auch deshalb leicht begreiflich, weil der Deutsche sich die Bildung erst im Verkehr mit dem franz. Nachbarn aneignete. Schon damals war ja Frankreich tonangebend; seine Kultur, die sich ungemein schnell, glänzend und vielseitig entwickelt hatte, übte auf die deutsche einen ausserordentlich grossen Einfluss aus, während umgekehrt trotz Deutschlands politischen Übergewichts weder die deutsche Sprache noch die deutschen Dichtungen, die Nibelungen nicht ausgeschlossen, in Frankreich Aufnahme fanden. Nach franz. Vorbilde entwickelte sich der deutsche Ritterstand zu jener hohen Blüte, die wir in der Staufenzzeit bewundern; nach französischem Vorbild nahmen sich die adeligen Kreise der Poesie mit besonderer Vorliebe an¹⁾. Französische Helden- und Ritterromane drangen vornehmlich im 12. Jahrh. in Deutschland ein, wo sie auf die Entstehung und Entwicklung der Kunstepik befruchtend einwirkten²⁾. In den siebziger Jahren desselben Jahrhunderts kam ferner die feinsinnige Lyrik der Troubadours nach Deutschland³⁾. Endlich fand auch die franz. Sprache in Deutschland Eingang. Bereits im 12. Jahrh. begegnen uns in deutschen Dichtungen französische Wörter und Redensarten; im Laufe des 13. Jahrh. griff diese Unsitte immer weiter um sich; gegen Ende dieses Jahrhunderts wurde die französische Sprache durch Heinrich VII. am

1) Golther a. a. O. S. 185—189; Franz. Einflüsse auf Deutschland. Kämmerl, Der Einfluss der frz. Sprache u. Lit. auf die höheren Stände Deutschlands seit der Mitte des 16. Jahrh., Progr. Zittau 1853, S. 1; W. Seibt a. a. O. S. 3—5; R. Chélad, La civilis. franç. dans le développement de l'Allemagne, S. 307.

2) V. Rossel a. a. O. S. 291 ff.; Chélad a. a. O. S. 312—316; Seibt a. a. O. S. 7 ff.

3) Jeanroy, Les origines de la poésie lyrique en France, Paris 1889; Chélad S. 317—320; Wackernagel a. a. O. S. 200—237 (193); Golther a. a. O. S. 181—185 (182).

Kaiserhöfe und an den Höfen der mit Frankreich befreundeten deutschen Fürsten eingeführt¹⁾.

Die Deutschen waren also in mannigfacher Hinsicht die Schüler der Franzosen, die — wie leicht begreiflich — im Gefühl ihrer kulturellen Überlegenheit mit Stolz und Verachtung auf ihre tieferstehenden Nachbarn herabblickten²⁾.

An Anlässen zu Streitigkeiten und Reibereien, die begreiflicherweise den Spott und den Hass der Franzosen herausforderten, fehlte es nicht. Schon die politischen Beziehungen boten häufig genug Gelegenheit dazu³⁾. Bereits im Mittelalter bildete Lothars Reich den Zankapfel zwischen beiden Völkern; zum Teil durch kriegerische Unternehmungen, vorwiegend aber durch geschickte diplomatische Unterhandlungen gelangten die deutschen Kaiser in den Besitz von ganz Lothringen im weitesten Sinne des Wortes; auf dieselbe Art gewannen die franz. Könige während der letzten zweieinhalb Jahrhunderte des Mittelalters einen grossen Teil jener Besitzungen zurück, wobei ihnen die Ohnmacht des Reiches und der deutsche Partikularismus wesentliche Dienste leisteten⁴⁾.

Abgesehen von diesen ewigen Grenzstreitigkeiten fehlte es nicht an politischem Zündstoff. Die Ottonen hatten zur Zeit der franz. Karolinger in die innerpolitischen Verhältnisse Frankreichs eingegriffen; sie hatten sogar kriegerische Aktionen unternommen, so beispielsweise Otto I., der 947 im Bunde mit Ludwig IV. gegen den Herzog v. d. Normandie ins Feld zog. Wir verstehen es jetzt, dass Wace und Benoît, die normannischen Chronisten, nicht umhin können, ihrem Unmute gegen die Feinde Ausdruck zu geben; wir müssen uns wundern, dass trotzdem an mehreren Stellen den Deutschen von den genannten Chronisten Anerkennung und Lob gezollt wird.

1) Lamprecht a. a. O. III, S. 186 ff.; Koch, Gesch. d. d. L. Stuttgart 1893 S. 23 ff.; Wackernagel, Afr. Lieder und Leiche S. 195—198; Golther a. a. O. S. 111; K. Bartsch, Die Formen des geselligen Lebens im Ma. (Gesammelte Vorträge u. Aufsätze) Freiburg i. B. u. Tübingen 1883 S. 221—249 (236); R. Chéland a. a. O. S. 309—312.

2) Vgl. Steinhausen a. a. O. S. 440.

3) Zugrunde gelegt sind vor allem: O. Kraut, Die polit. Beziehungen zwischen Deutschl. und Frankr. bis zur höchsten Machtentfaltung des Kaisertums unter Heinrich III. Einladungsschrift, Heilbronn 1868; J. Heller, Deutschland u. Frankreich in ihren politischen Beziehungen vom Ende des Interregnums bis zum Tode Rudolfs von Habsburg. Diss. Lübeck 1874; Bergengrün, Die politischen Beziehungen Deutschlands zu Frankreich während der Regierung Adolfs von Nassau; A. Leroux, Rech.; derselbe, Nouv. Rech.

4) Scheffer-Boichorst: Jenaer Literaturzeitung 1875 S. 204.

Im 1. Drittel des 12. Jahrh. kam ein neues Konfliktmoment hinzu. In dem Kampf des Kaisertums gegen das Papsttum ergriff Ludwig VI. die Partei des Papstes und bot ihm Unterkunft in Frankreich an. Zu welch leidenschaftlichen Angriffen die darauf folgenden Kriegszüge Anlass boten, zeigten uns die Worte Sugers von St. Denis. Gegen Ende desselben Jahrhunderts begann Philipp II. August seine deutschfeindliche Politik; 1214 fiel die Entscheidung bei Bouvines, die Deutschen und die Engländer wurden besiegt. Philipps Regierung ist deshalb wichtig, weil er als der wahrhafte Begründer des franz. Staates angesehen werden kann¹⁾, und weil gerade unter seiner Regierung das Selbstbewusstsein und Gemeingefühl des franz. Volkes sich entwickelte²⁾. Wenn die Deutschen nun gerade damals in der franz. Literatur Gegenstand des Spottes und der Geringschätzung wurden, so kann uns das nicht mehr wundern.

Um die Mitte des 13. Jahrh. begannen die Franzosen unter Karl von Anjou den Vernichtungskampf gegen die Deutschen in Italien, sie wurden von demselben fanatischen Hass ergriffen, der die Italiener beseelte (Pamp., Chip.)³⁾.

Unter Philipp III. und Philipp IV. verschärften sich die politischen Gegensätze auch diesseits der Alpen, doch kam es nicht zu grösseren kriegerischen Unternehmungen. Während der folgenden Friedensperiode drohte noch einmal ein Konflikt, als 1444 der Dauphin die Gebiete des Rheins durch seine zuchtlosen Scharen plündern und verwüsten liess; aber auch damals griffen die deutschen Fürsten nicht ein⁴⁾.

Zum Verständniss der ungünstigen Urtheile trägt ferner die Erwägung bei, dass der Spott der Franzosen nicht selten eine gewisse Berechtigung hatte. Die Zustände im Reich liessen in der That oft zu wünschen übrig, die Macht und das Ansehen gar mancher Kaiser war gering, und die Bildung der Fürsten und Ritter bot mitunter zu berechtigten Klagen Anlass.

Zur Erläuterung des letztgenannten Punktes seien einige Beispiele angeführt.

Gelegentlich des Aufenthaltes Karls IV. in Paris (1378) musste dieser

1) G. Paris, *La poésie frç. a. m. a.* S. 12.

2) L. von Ranke, *Franz. Gesch.* I, S. 30.

3) Dass die franz. Literatur in viel höherem Masse als die deutsche von jenen Ereignissen im fernen Süden beeinflusst wurde, weist A. Busson nach (*Deutsche Zts. für Geschichtswissenschaft* 1890, 3. Heft, S. 275—340).

4) Die machtvolle Entwicklung der romanischen Staaten und die Verdrängung des Germanentums im 13. und 14. Jahrh. behandelt C. R. von Höfler, *Die romanische Welt u. ihr Verhältnis zu d. Reformideen des Mittelalters* (Sitzungsber. d. Kaiserl. Akademie der Wissenschaften. Phil.-Hist. Classe XCI, Wien 1878 S. 257—538).

eine Rede des franz. Königs seinem Gefolge in deutscher Sprache wiedergeben, damit sie verstanden wurde¹⁾.

Als nach den Beratungen während derselben Zusammenkunft das Protokoll angefertigt werden sollte, stellte sich heraus, dass die kaiserlichen Räte der lateinischen Sprache nicht mächtig waren. Zur Verständigung mussten einige deutsche Studenten, die an der Pariser Universität ihren Studien oblagen, hinzugezogen werden²⁾.

Ein Jahr später entschuldigt der Pfalzgraf Robert I. in einem Schreiben an Karl V. von Frankreich ein Versäumnis mit der Unkenntnis des Lateinischen³⁾.

Pfalzgraf Robert II. rät Wenzel von einer Reise nach Frankreich ab, indem er darauf hinweist, dass der franz. König Karl VI. von einer Anzahl gelehrter und gewandter Männer umgeben sei, mit denen es Wenzel nicht aufnehmen könne⁴⁾.

Die deutschen Ritter, die oft recht roh und plump waren, konnten begreiflicherweise den Franzosen, die von jeher ein feines Verständnis für Tracht, Putz und höfisches Auftreten besaßen⁵⁾, wenig gefallen, fanden doch selbst deutsche Chronisten und Dichter das Gebahren ihrer Landsleute tadelnswert.

Als Pfalzgraf Friedrich II. an den lothringischen Hof reiste, gefiel seinen Rittern die feine Hofhaltung in Nancy gar nicht: sie wollten saufen und feist werden „wie die Sauen“; Hubertus Thomas, der das erzählt, bemerkt dazu entrüstet, diese Menschen hätten gezeigt, dass sie nicht in der Welt herumgekommen, sondern nur „auf ihrem Miste erzogen seyen“⁶⁾. In ähnlicher Weise klagt der Rektor Mathias Hummel von der Universität Freiburg (1425—1477)⁷⁾, und ähnliche Beschwerden wurden gegen die deutschen Ritter laut, die im Gefolge der Königin Elisabeth von Baiern an den franz. Hof kamen⁸⁾. Der adelige Laienbruder Heinrich im Kloster Mölk rügt die Hoffart seiner Standesgenossen, Freidanks Bescheidenheit klagt ebenfalls über den Hochmut des Adels, aber auch über die allgemeine Raubgier und Habsucht;

1) Vgl. Appendix des II. Bandes von Froiss., enthaltend ein Fragment eines Ms. der Bibl. du Roi S. 365—368.

2) Leroux, Recherches S. 285.

3) Leroux, Nouv. Rech. S. 5.

4) Leroux, Nouv. Rech. S. 22.

5) „Chaque peuple . . . a . . . sa belle façade, et le point d'où il faut le regarder. La façade du Français est tournée en dehors, celle de l'Allemand est en dedans“. Girardin, Notices polit. et litt. sur l'Allemagne, Paris 1835 S. IX.

6) Häusser, Geschichte der rhein. Pfalz II S. 624.

7) Girardin a. a. O. S. 230.

8) Leroux, Essai S. 86.

desgleichen der Stricker, Thomasin von Zerelaere, Th. Murner und Meister Rumeland¹⁾).

Selbst bei Zusammenkünften der Herrscher scheint es nicht ohne Reibereien abgegangen zu sein. Dies beweisen Ben., Chro. Val., Chro. Norm. sowie Com. Der letztgenannte fasst seine Meinung also zusammen:

„Et par conclusion, me semble que les grands Princes ne se doivent jamais veoir, s'ils veulent demourer amis, comme je l'ay dit: et voicy les occasions qui font les troubles. Les serviteurs ne se peuvent tenir de parler des choses passees, les uns ou les autres le prennent en despit: il ne peut estre que les gens et le train de l'un ne soit mieux accoustre que celui de l'autre, dont s'engendrent moqueries: qui sont choses qui desplaisent merueilleusement a ceux qui sont moquez. Et quand ce sont deux nations differentes, leurs langages et habillemens sont differentes, et ce qui plaist a l'un ne plaist pas a l'autre. Des deux Princes, il advient souvent que l'un a le personnage plus honneste et plus agreable aux gens que l'autre, dont il a gloire et prend plaisir qu'on le loue: et ne se fait point cela sans blasmer l'autre“. Com. Buch II., Kap. 8.

1) Seibt a. a. O. S. 19—22. Vgl. auch die Essregeln, die selbst für die feinsten Kreise bestimmt waren (K. Bartsch a. a. O. S. 242—243).

Lebenslauf.

Geboren wurde ich, Karl Ludwig Emil Lindsay Zimmermann (römisch-katholischer Konfession), am 28. April 1885 in Cirey-sur-Blaise (Dép. Haute Marne) als Sohn des Herzoglichen Mundschenken Emil Zimmermann und seiner Ehefrau geb. Fromont. Im 4. Lebensjahre siedelte ich nach Meiningen über, wo ich von Ostern 1891 bis Ostern 1895 die Privatschule von Herrn C. Buttmann und von Ostern 1895 an das Realgymnasium besuchte, das ich Ostern 1904 mit dem Zeugnis der Reife verliess. In den folgenden Jahren studierte ich an den Universitäten Würzburg (S.-S. 1904—S.-S. 1906) und Münster i. W. (W.-S. 1906/07—S.-S. 1908) neuere Sprachen und Latein. Die Schul- und Universitätsferien verbrachte ich oft in Frankreich.

Meinem hochverehrten Lehrer, Herrn Geh. Regierungsrat Professor Dr. H. Andresen spreche ich für die Anregung zu dieser Arbeit und für seine Unterstützung bei ihrer Ausführung auch an dieser Stelle meinen herzlichsten Dank aus.

